

UNIVERSITE DU QUEBEC

MEMOIRE

PRESENTE À

L'UNIVERSITE DU QUEBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE ÈS ARTS (PHILOSOPHIE)

PAR

GILLES GAUTHIER

BACHELIER ÈS ARTS (PHILOSOPHIE)

LA PROBLEMATIQUE DE LA SIGNIFICATION

DANS LA THEORIE DES ACTES DE LANGAGE

DE JOHN R. SEARLE

SEPTEMBRE 1979

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

LA PROBLEMATIQUE DE LA SIGNIFICATION DANS LA
THEORIE DES ACTES DE LANGAGE DE JOHN R. SEARLE

Mémoire de maîtrise ès Arts (Philosophie)
présenté par Gilles Gauthier

RESUME

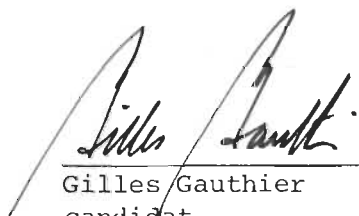
L'objectif du présent mémoire est de rendre compte, d'une façon unifiée et systématique, de la conception de la signification linguistique qui peut être établie sur la base de la théorie des actes de langage de John R. Searle.

Ce développement théorique est appuyé -dans la première partie du mémoire- sur un examen de l'hypothèse de base explicitement formulée par Searle sur le langage, la détermination de la place qu'occupe son projet en philosophie du langage, une étude des idées sur le langage présentées par J. L. Austin et de la théorie proprement dite des actes de langage de Searle.

A la lumière de ces informations théoriques, je procède -dans la seconde partie du mémoire- à une mise en place des principaux constituants de la conception searlienne sur la signification: la thèse de Searle sur la signification (qui peut recevoir une formulation générale et une formulation plus spécifique), le principe d'exprimabilité qu'il met de l'avant,

les deux théories de la signification linguistique qu'il adopte successivement ainsi qu'une caractérisation des rapports entre signification et contexte d'énonciation.

Sauf en ce qui a trait à un point relativement peu important de la pensée de Searle -la défense de l'idée que certains actes complets de langage n'ont pas de contenu propositionnel, idée que, pour ma part, je conteste- la présentation que j'expose de sa conception de la signification tente de faire voir sa cohérence par rapport à l'ensemble de sa philosophie du langage.



Gilles Gauthier
candidat



Claude Panaccio
directeur de recherche

REMERCIEMENTS

Ce mémoire de maîtrise fut rédigé grâce à une bourse de la Direction Générale de l'Enseignement Supérieur du ministère de l'Education du Québec et dans le cadre d'un projet de recherches portant sur la logique illocutionnaire dirigé par Monsieur Daniel Vanderveken.

Je tiens à remercier chaleureusement Monsieur Claude Panaccio qui a bien voulu diriger ma recherche et m'éclairer de ses remarques et suggestions toujours judicieuses.

Je suis également redevable à Madame Réjeanne Thibault d'avoir pris en charge l'aspect de la présentation matérielle du mémoire.

A Louise

"Le 'métier' de philosophe ressemble, en effet, par certains côtés à celui de journaliste, puisqu'il impose à celui qui l'exerce l'obligation de s'exprimer quotidiennement sur des sujets pour lesquels il ne possède pas forcément le minimum de compétence, de conviction et d'expérience que l'on exigerait dans d'autres circonstances."

Jacques Bouveresse

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION

.....	page	1
-------	------	---

PREMIERE PARTIE: LA THEORIE SEARLIENNE DES ACTES DE LANGAGE

CHAPITRE PREMIER: L'HYPOTHESE DE BASE

.....	9
A - Le statut épistémologique de l'hypothèse de base.....	9
1 - La connaissance sur le langage.....	10
2 - La place d'une théorie du langage dans la connaissance.....	13
B - La teneur de l'hypothèse de base.....	15
1 - Les deux propositions de l'hypothèse de base.....	15
2 - Trois concepts mis en évidence par l'hypothèse de base.....	18
Notes.....	21

CHAPITRE DEUXIEME: LA LOCALISATION THEORIQUE DU PROJET SEARLIEN

.....	30
A - La distinction entre philosophie linguistique et philosophie du langage.....	30
B - Les deux principales approches en philosophie du langage.....	33
C - Searle et la tradition "utiliste" de la philosophie du langage.....	35
D - La caractérisation théorique du projet searlien.....	36
Notes.....	39

CHAPITRE TROISIEME: SEARLE, CRITIQUE ET CONTINUATEUR THEORIQUE
D'AUSTIN

.....	44
A - Austin: la mise en valeur de l'aspect "illocutionnaire" du faire langagier.....	44
1 - l'ébauche d'une théorie du faire langagier.....	45
a) Les performatifs.....	45
b) Une théorie de la force illocutionnaire.....	53
2 - La classification austinienne des forces illocutionnaires.....	58
3 - Une thèse particulière d'Austin sur le langage: 'Pas de modification sans aberration'.....	59
B - La critique de Searle à l'égard d'Austin.....	63
1 - La critique de Searle à l'égard de la distinction austinienne entre locutionnaire et illocutionnaire.....	64
2 - La critique de Searle à l'égard de la classification austinienne des forces illocutionnaires.....	68
3 - La critique de Searle à l'égard de la thèse austinienne 'Pas de modification sans aberration'.....	72
Notes.....	79

CHAPITRE QUATRIEME: LA THEORIE DES ACTES DE LANGAGE DE SEARLE

.....	109
A - La répartition searlienne des actes de langage.....	109
B - La distinction entre contenu propositionnel et force illocutionnaire.....	116
C - La typologie searlienne des actes de langage.....	118
1 - Un réseau de conditions relatives à la performance illocutionnaire.....	119
2 - Les principes de différenciation des types d'actes illocutionnaires.....	120
3 - Les catégories d'actes illocutionnaires.....	126
Notes.....	131

DEUXIEME PARTIE: LA CONCEPTION SEARLIENNE DE LA SIGNIFICATION

INTRODUCTION

.....	150
-------	-----

CHAPITRE CINQUIEME: LA THESE DE SEARLE SUR LA SIGNIFICATION

.....	155
-------	-----

A - La thèse générale de Searle.....	155
--------------------------------------	-----

1 - La thèse générale de Searle et son hypothèse de base sur le langage.....	156
---	-----

2 - La thèse générale de Searle et sa répartition des actes de langage.....	158
--	-----

B - La distinction entre contenu propositionnel et force illocutionnaire et la thèse spécifique de Searle.....	159
---	-----

C - La thèse de Searle sur la signification et sa position en philosophie du langage.....	162
--	-----

1 - L'effet épistémologique de la thèse de Searle sur la signification: l'unification de son domaine d'étude..	162
---	-----

2 - L'effet métathéorique de la thèse de Searle sur la signification: l'intégration des deux principales approches en philosophie du langage.....	163
---	-----

3 - Le débat entre Searle et Hare à propos du rapport entre acte de langage et signification.....	167
--	-----

Notes.....	179
------------	-----

CHAPITRE SIXIEME: LE PRINCIPE SEARLIEN D'EXPRIMABILITE

.....	185
-------	-----

A - La teneur du principe d'exprimabilité.....	186
--	-----

B - La plurifonctionnalité théorique du principe d'exprimabilité.....	188
--	-----

1 - Le principe d'exprimabilité et l'hypothèse searlienne de base.....	188
2 - Le principe d'exprimabilité et la théorie searlienne des actes de langage.....	191
C - Le principe d'exprimabilité et la thèse (générale) de Searle sur la signification.....	193
Notes.....	198

CHAPITRE SEPTIEME: LA THEORIE DE LA SIGNIFICATION DE SEARLE

.....	201
A - La première théorie searlienne de la signification (T_1).....	204
1 - La théorie de la signification non-naturelle de Grice.....	205
2 - La critique de Searle à l'égard de la théorie de la signification non-naturelle de Grice.....	207
3 - T_1 et la thèse générale de Searle sur la signification..	210
B - La seconde théorie searlienne de la signification (T_2).....	213
1 - L'autocritique de Searle à l'égard de T_1	213
2 - La teneur de T_2	217
a) La représentation, concept de la signification.....	218
b) T_2 et la thèse de Searle sur la signification.....	220
c) T_2 et la problématique de la communication.....	226
C - T_2 et les deux approches traditionnelles en philosophie du langage.....	228
Notes.....	231

CHAPITRE HUITIEME: LA SIGNIFICATION DANS LA THEORIE SEARLIENNE DES ACTES DE LANGAGE ET LE CONTEXTE D'ENONCIATION

.....	237
A - La théorie de la signification littérale de Searle.....	241
B - Les théories locales de Searle sur les cas complexes d'énonciation significative.....	247

1 - Les actes de langage indirects.....	250
2 - La métaphore.....	254
C - La problématique du contexte d'énonciation et le point de vue illocutionnaire de Searle sur la signification.....	263
1 - La théorie de la signification de Searle et sa thèse de la relativité de la signification littérale....	264
2 - La théorie de la signification de Searle et ses théories locales des cas complexes d'énonciation significative.....	266
Notes.....	270
CONCLUSION.....	275
BIBLIOGRAPHIE	
A - Textes de Searle.....	278
B - Autres textes cités.....	283

INTRODUCTION

La problématique de la signification, ne serait-ce qu'en vertu de la pluralité des constructions théoriques qu'elle a suscitée, constitue une topique essentielle de la philosophie du langage.

Le développement, dans sa période contemporaine, de ce secteur de la recherche philosophique est, par ailleurs, marqué, entre autres considérations, par un point de vue paradigmatique selon lequel le langage, dans sa nature même, est conçu non plus seulement comme un système sémiologique mais aussi et surtout comme une activité performative. Il est généralement considéré que cette idée remonte à L. Wittgenstein (Philosophical Investigations) et qu'elle a été, par la suite, développée, dans ses aspects les plus intéressants, par J. L. Austin (How To Do Things With Words). Chose certaine, elle continue, de nos jours, à servir de point de départ à la réflexion de nombreux philosophes parmi lesquels figure en bonne place John R. Searle. Ce dernier, comparativement à ses prédécesseurs pour lesquels cela semble plus discutable, présente, sur la base de l'intuition que le langage se caractérise essentiellement par la performance de ses utilisateurs, une véritable théorie de l'activité langagière.

Le principal objectif du présent mémoire consiste à rendre compte de la conception de la signification qui peut être dégagée de la théorie des actes de langage de Searle (1). Il s'agit, en d'autres termes, d'examiner le traitement qu'il donne de cette question dans l'édification de sa philosophie générale du langage. Bien qu'il fournisse à cet égard de nombreuses indications, Searle n'a pas encore procédé à une présentation systématique de ses idées sur la problématique de la signification. C'est à cette tâche ou plutôt à l'amorce de ce travail que sont consacrées les pages qui suivent. Nous tenterons donc d'exposer en une vue unifiée et totalisante les diverses propositions searliennes relatives à la signification langagière.

L'hypothèse sous-jacente qui motive et guide cette entreprise est à l'effet que la spécificité de la théorie des actes de langage de Searle conduit à l'établissement d'une théorie tout aussi spécifique de la signification qui en constitue un prolongement obligé. Il sera donc ici tenté de cerner la cohérence du discours searlien sur la signification langagière par rapport à l'ensemble de son objet d'étude.

Cette mise en perspective suivra un développement en deux temps. La première partie du texte est entièrement consacrée à la théorie searlienne des actes de langage. Formant en quelque sorte une longue introduction à notre principal sujet d'étude, elle comprend quatre chapitres: l'examen de l'hypothèse de base de Searle sur le langage, la localisation de la position que son projet théorique occupe en philosophie du langage, un compte rendu des vues principales d'Austin sur le faire langagier dans

lesquelles celles de Searle prennent racine et, finalement, une analyse de la théorie searlienne proprement dite des actes de langage.

Le terrain ainsi préparé, il sera plus précisément question, dans la deuxième partie du mémoire, de la problématique de la signification telle qu'investiguée par Searle. Seront alors discutés, à l'intérieur de quatre autres chapitres, la thèse sur la signification sous-jacente à la théorie searlienne des actes de langage, le principe d'exprimabilité qu'il met de l'avant, la théorie proprement dite de la signification de Searle ainsi que la question du rapport entre cette théorie et la problématique du contexte de la production langagière. Ces différents aspects constituent, à notre avis, les points saillants de la conception globale de la signification de Searle.

Alors que dans la première partie du mémoire les textes de Searle et des autres philosophes intervenant dans le débat sont suivis de très près, une certaine latitude dans l'interprétation et le mode de présentation des idées searliennes préside à la rédaction des quatre derniers chapitres. C'est ainsi que le ton et le style du mémoire, d'abord nettement académiques, prennent après coup une forme plus thétique.

Il importe, à cet égard, de souligner deux facteurs qui limitent forcément la prétention du présent travail. D'abord, la production textuelle de Searle n'est pas encore -loin de là- achevée. Celui-ci participe toujours activement à la recherche philosophique contemporaine sur le langage. Il est même à prévoir que sa contribution future sera plus

abondante et peut-être plus importante que ce qu'il a jusqu'à maintenant publié. Sa réflexion semble, par ailleurs, se déployer sur des champs d'intérêt plus variés que ceux qu'il a jusqu'ici explorés. Ainsi, sur le point de faire paraître, en co-rédaction avec Daniel Vanderveken, un ouvrage portant sur la logique illocutionnaire (Foundations of Illocutionary Logic), Searle pourrait bientôt signer un autre texte consacré plus spécifiquement à la philosophie de l'esprit. Le caractère incomplet de l'oeuvre philosophique actuelle de Searle nous condamne à ne livrer qu'une vision momentanée et provisoire de sa conception de la signification langagière. Peut-être notre travail demandera-t-il également, dans la mesure où Searle rendra public de nouveaux résultats de sa recherche, à être complété sous certains aspects. Cela pourrait être le cas, par exemple, en ce qui a trait au concept d'intentionnalité que Searle a déjà mis à contribution, comme nous allons en rendre compte, dans les idées qu'il développe sur la problématique de la signification mais à propos duquel il poursuit maintenant une réflexion plus serrée. Nous l'avons quant à nous, de ce fait, utilisé avec une extrême prudence lui donnant une valeur théorique la plus neutre possible afin que ce que Searle en dira ultérieurement puisse se greffer sans trop de difficulté à notre propos.

En second lieu, les écrits de Searle qui forment le corpus des textes qui ont été utilisés dans le cadre de notre recherche ne doivent pas tous être considérés d'égale valeur. Ils se divisent en fait en deux ensembles distincts. D'une part, le seul ouvrage complet rédigé par

Searle en philosophie du langage, Speech Acts, ainsi que ses articles déjà parus ne présentent pas de problème majeur à une reconstruction de sa pensée. Il faut quand même noter que certains points ou certaines positions qu'il y défend risquent dans le futur de subir d'importantes modifications. D'autre part, ont aussi été ici examinés des textes de Searle à l'état de rédaction préliminaire. Ces inédits projettent de précieux éclaircissements sur ses idées relatives à la signification; il va cependant de soi que ces 'first drafts' doivent faire l'objet d'une certaine réserve. Surtout, on ne devra pas déduire de leur utilisation dans le mémoire que leur teneur est déjà complètement endossée par Searle. Il est, en effet, possible, que ce dernier apporte des corrections à ces textes avant de les expédier sous presse. Nous ne pouvions, pour notre part, étant donnée leur importance pour notre propos, ne pas les faire intervenir dans l'exposition de la pensée de Searle.

Sans prétendre contribuer très activement au foisonnement contemporain en philosophie du langage et plus particulièrement à l'orientation que Searle y représente, ce mémoire a, en somme, tout de même l'ambition de fixer assez précisément sa position vis-à-vis la problématique de la signification. Il est, à cet égard, consacré moins à la défense d'une thèse particulière et originale qu'à une mise en place organisée d'éléments disparates livrés par un philosophe contemporain important relatifs à une question philosophique traditionnelle non moins importante.

C'est dans cette perspective centrale, à travers une articulation méthodologique alliant le compte rendu à l'analyse critique, que seront, au fil du mémoire, discutés des rapports théoriques entre Searle et d'autres philosophes, indiquées les relations qu'entretient sa conception de la signification avec d'autres pans de son oeuvre, suggérés certains développements que pourrait prendre sa pensée et même remises en question quelques-unes de ses idées.

NOTES (Introduction)

- (1) John R. Searle a poursuivi ses études à l'Université du Wisconsin et à l'Université d'Oxford où il obtint un doctorat en philosophie en 1959. De 1956 à 1959, il enseignait à Oxford; depuis 1959, il est professeur à l'Université de Berkeley en Californie. Il fut également professeur invité aux universités du Michigan et de Washington en plus d'être boursier de l'American Council of Learned Societies au M. I. T. et à Oxford.

PREMIERE PARTIE

LA THEORIE SEARLIENNE DES ACTES DE LANGAGE

CHAPITRE PREMIER

L'HYPOTHESE DE BASE

La théorie des actes de langage de Searle repose sur une hypothèse heuristique explicite qu'il formule lui-même dans les termes suivants: "Speaking a language is engaging in a (highly complex) rule-governed form of behavior" (1). Parce qu'elle conditionne l'approche théorique de Searle ainsi que sa conception globale du phénomène langagier, cette hypothèse de base mérite d'être examinée de près. Il importe à la fois de déterminer, du moins à certains égards, son statut épistémologique et de spécifier son contenu conceptuel.

A - Le statut épistémologique de l'hypothèse de base

La théorie des actes de langage de Searle prétend livrer une connaissance sur le langage. L'hypothèse centrale sur laquelle elle s'appuie fournit des précisions relatives à la forme de ce savoir ainsi qu'à la place qu'occupe la connaissance sur le langage dans le tableau des différents champs de savoir.

1 - La connaissance sur le langage

Il importe d'abord de remarquer que le point de départ théorique de Searle est justement une hypothèse, c'est-à-dire un ensemble unifié de propositions avancé dans le but d'en déduire les conséquences logiques. Searle ne tente donc pas d'immédiatement la prouver mais cherchera, au moyen du travail de déduction qu'elle met en branle, à la tester (2). L'hypothèse de base devrait ainsi permettre la mise au jour d'un certain nombre d'aspects fonctionnels des éléments du langage exprimés au moyen de caractérisations linguistiques (3). Comment cela peut-il se faire? Quelles sont les considérations épistémologiques qui rendent possible une semblable démarche?

Précisons cette problématique par la formulation de trois questions différentes: 1) à quelle sorte de connaissance sur le langage l'hypothèse de base conduit-elle? 2) les caractérisations linguistiques exprimant cette connaissance sont-elles susceptibles de recevoir une confirmation (4) empirique? 3) l'hypothèse searlienne est-elle elle-même susceptible de recevoir une telle confirmation?

Searle tire de son hypothèse de départ deux conséquences théoriques qui servent de facteurs de résolution à ces questions. Si, comme l'entend l'hypothèse, apprendre et maîtriser une langue c'est apprendre et maîtriser un système de règles (5), alors, premièrement, le fait de parler résulte d'une faculté individuelle d'intériorisation d'un système de règles et, en ce qui a trait à notre présent propos, les caractérisations linguistiques ne portent pas sur le comportement verbal d'une communauté d'individus

parlant une langue naturelle supposée commune mais concernant exclusivement la maîtrise (d'un système de règles langagières) de l'individu qui les formule (6) et, deuxièmement, ces caractérisations linguistiques elles-mêmes, dans la mesure où elles sont formulées dans la même langue que les éléments sur lesquels elles portent, constituent des manifestations de la maîtrise du système de règles du langage en question.

"My knowledge of how to speak the language involves a mastery of a system of rules which renders my use of the elements of that language regular and systematic" (7).

Simplement en examinant les régularités d'usage des éléments de son langage, un locuteur devient en mesure de proposer (pour son propre langage) des caractérisations linguistiques dont la généralité est garantie par le fait que ces éléments sont gouvernés par des règles (8).

L'hypothèse searlienne implique donc la possibilité d'une connaissance (9) "directe" du langage par le locuteur (10), c'est-à-dire antérieure à la production de tout critère -extensionnel, formel, opérationnel ou behavioriste- d'application des caractérisations linguistiques (11) et indépendante de toute généralisation statistique à partir de données empiriques. La seule "justification" que puisse apporter un locuteur d'un langage aux caractérisations exprimant sa connaissance ("directe") sur ce langage c'est qu'il en est utilisateur, c'est-à-dire qu'il en a maîtrisé, en vertu d'une faculté d'intériorisation, le système de règles (12). De la même façon que la connaissance d'un jeu (13) (plus précisément, la con-

naissance de la manière dont un jeu se joue) ne dépend ni de critères d'application de concepts pouvant se rapporter à ce jeu ni de généralisations de données empiriquement observables mais résulte plutôt de l'intériorisation du système de règles spécifiques à ce jeu, le langage peut être cognitivement investi, au moyen de caractérisations linguistiques, sur la seule base de l'utilisation qu'en fait un locuteur puisque cet usage est réglementé et que les règles qui lui sont sous-jacentes doivent avoir préalablement été intériorisées par le locuteur.

Il est possible, en vertu de l'argumentation qui précède, de donner réponses aux questions relatives au statut épistémologique de l'hypothèse searlienne. En premier lieu, il apparaît clair qu'elle peut donner lieu à une connaissance sur le langage, une connaissance "directe" au sens défini plus haut. Considérer le langage comme une forme de comportement régie par des règles peut servir de base à la formulation de caractérisations linguistiques qui auront la prétention de rendre compte de certains aspects du fonctionnement du langage. Deuxièmement, les caractérisations linguistiques exprimant cette connaissance sont susceptibles de recevoir une confirmation empirique par le biais d'un recours à l'intuition du sujet parlant. Ce recours à l'intuition du locuteur constitue, en fait, un procédé de confirmation au moyen duquel le sujet parlant reconnaît ou rejette les caractérisations linguistiques qui peuvent être présentées pour son propre langage. Selon Searle, les caractérisations linguistiques sont établies en vertu de la réglementation sous-jacente au langage utilisé; l'intuition du sujet parlant porte donc sur ces règles (14). Reste la

question de savoir si l'hypothèse searlienne elle-même est susceptible de recevoir une telle confirmation empirique. Il semble que oui, bien que ce soit d'une façon autre que celle de la confirmation des caractérisations linguistiques. Car, il est assez évident que, s'il est en mesure d'intuitionner les règles de son propre langage, un locuteur peut ne pas avoir l'intuition que tout langage est régi par un système de règles. La confirmation empirique de l'hypothèse searlienne devrait être appuyée sur l'examen de tous les langages de façon à déterminer s'ils sont effectivement soumis à un système de règles. La procédure consisterait ici à colliger l'intuition de tous les sujets parlants à propos de leur propre langage, plus précisément à propos de la "règlementativité" (15) de leur langage. Il serait ainsi possible de confirmer ou d'infirmer l'hypothèse searlienne. Cette dernière demeure donc susceptible, en principe, de recevoir une confirmation empirique.

Son hypothèse de base lui ouvrant cette possibilité, Searle offrira, dans sa théorie des actes de langage, un certain nombre de caractérisations linguistiques pour ensuite tenter d'expliquer les données auxquelles ces caractérisations s'appliquent en formulant leurs règles sous-jacentes (16).

2.- La place d'une théorie du langage dans la connaissance

Il est assez remarquable que l'hypothèse centrale sur laquelle est élaborée la théorie searlienne des actes de langage, dans les termes mêmes où elle est formulée, porte sur le fait de parler et non sur le langage

conçu en lui-même, indépendamment de son utilisation. De fait, la préoccupation de recherche de Searle prend racine moins dans une interrogation sur la nature du langage que dans un questionnement sur sa pratique et les effets de cette dernière. C'est dire que l'hypothèse searlienne se situe d'emblée dans une perspective "pragmatique".

Cette considération est d'une importance théorique capitale: elle indique et stipule la place d'une théorie du langage dans l'ensemble des connaissances humaines, des divers types de sciences. Aux yeux de Searle,...

"...a theory of language is part of a theory of action, simply because speaking is a rule-governed form of behavior" (17).

En vertu de l'hypothèse sur laquelle elle repose, la théorie des actes de langage de Searle devra être considérée comme partie intégrante d'une théorie de l'action, plus large, à élaborer. Bien plus, toujours selon l'hypothèse considérant le fait de parler comme une forme de comportement régie par des règles, toute théorie complète du langage prend place, explicitement ou implicitement, dans une théorie de l'action. Reprenant l'analogie avec le jeu, Searle précise également que bien qu'il soit possible d'étudier le langage en tant que structure formelle, parce que le comportement dans lequel il s'inscrit est systématiquement réglé, une telle étude demeure incomplète: le fait de parler, comme un jeu, constitue une activité; à ce titre, il ne peut être totalement investi par une approche purement formelle (18).

B - La teneur de l'hypothèse de base

L'hypothèse searlienne peut être présentée sous la forme de deux propositions distinctes; l'examen de ces deux facettes théoriques permet, par ailleurs, de mettre en évidence un réseau de trois concepts majeurs de la théorie des actes de langage.

1 - Les deux propositions de l'hypothèse de base

Searle lui-même précise que son hypothèse de base prend une forme binaire.

Proposition - 1: le langage constitue (avant tout) une activité:

"...speaking a language is performing speech acts, acts such as making statements, giving commands, asking questions, making promises, and so on; and more abstracly, acts such as referring and predi-cating..." (19)

Considérer le langage comme une forme particulière d'activité comportementale implique d'isoler, parmi toutes ses finalités virtuelles, sa fonction communicative. Ou plutôt, c'est lorsqu'il est considéré comme moyen de communication que le langage peut être, le plus aisément, assimilé à une activité comportementale. Les actes de langage constituent, en fait, les unités de base de la communication linguistique; la production de signes dans la performance d'actes de langage et non les signes eux-mêmes en est l'instance fondamentale. Les actes de langage sont à la communication linguistique ce que les gestes (ou les mouvements) sont à un jeu.

Proposition 2 -: l'activité langagière est soumise à une réglementation:

"...secondly,...these acts are in general made possible by and are performed in accordance with certain rules for the use of linguistic elements." (20)

"...my use of linguistic elements is underlain by certain rules." (21)

Afin d'expliciter la réglementation spécifique aux actes de langage, Searle développe deux distinctions: entre faits bruts et faits institutionnels, entre règles normatives et règles constitutives.

Les faits bruts se déroulent "naturellement", c'est-à-dire paraissent se développer indépendamment de toute intervention, particulièrement humaine, extérieure à l'ordre des choses dans lequel ils s'inscrivent. Parallèlement, un certain nombre d'autres faits peuvent être repérés qui, contrairement à ceux du premier genre, ne sont pas réductibles à un ordre naturel.

"They are indeed facts; but their existence, unlike the existence of brute facts, presupposes the existence of certain human institutions". (22)

Ces faits institutionnels prennent place dans le cadre d'arrangements construits et s'appuient sur les conditions spécifiées par les institutions humaines qui les rendent possibles. Les manifestations culturelles (cérémonies, rites, jeux, etc) sont (ou tout au moins comportent des éléments qui sont) de tels faits institutionnels (23).

Dans la mesure où la différence entre les deux genres de faits est radicale et que donc ils comportent des régularités spécifiques à chacun, il apparaît nécessaire de poser une seconde distinction entre les types de règles qui les régissent. Les règles normatives ("regulative rules") portent sur les faits bruts qui leur préexistent de façon indépendante. Les règles constitutives ("constitutive rules"), dont la particularité est de créer ou de définir de nouvelles formes de comportement, concernent les faits institutionnels (24).

Les systèmes de règles constitutives sont, en fait, les conditions de possibilité des faits institutionnels. Ceux-ci ne pourraient être établis sans la présence préalable de ceux-là. En d'autres termes, les institutions, à l'intérieur desquelles s'inscrivent les faits institutionnels, sont des systèmes de règles constitutives. "Every institutional fact is underlain by a (system of) rule(s) of the form 'X counts as Y in context C'." (25).

Searle propose de considérer les actes de langage comme des faits institutionnels. Les règles sous-jacentes aux actes de langage appartiendraient ainsi à la catégorie constitutive: "...speech acts are facts characteristically performed by uttering expressions in accordance with... sets of constitutive rules." (26). Cette spécification des règles de langage affine l'hypothèse searlienne: "...speaking a language is a matter of performing speech acts according to systems of constitutive rules." (27).

2 - Trois concepts mis en évidence par l'hypothèse de base

L'examen des deux propositions de l'hypothèse de base permet de repérer trois notions importantes de la théorie searlienne des actes de langage: l'intentionnalité, la conventionnalité et la contextualité. En fait, l'hypothèse centrale ne livre pas explicitement ce réseau conceptuel; elle en suggère plutôt la mise au jour. La présente mise en évidence des trois concepts doit donc être considérée comme un discernement, en première approximation, de leur contenu qui demandera à être spécifié davantage (28).

L'intentionnalité. La proposition - 1 de l'hypothèse ('le langage constitue une activité') considère le langage comme moyen de communication et les actes de langage comme les unités minimales de base de la communication linguistique. Or, le processus de communication n'est pas totalement réductible à des considérations d'ordre naturel; la communication résulte, tout au moins en partie, d'intentions manifestées par les agents qui désirent établir entre eux un tel rapport. L'intentionnalité constitue une instance capitale de la communication linguistique et, partant, des actes de langage. Cependant, étant donné que le langage est un moyen vraiment spécifique de communication, l'intentionnalité qui le traverse est d'un type particulier (29).

La conventionnalité. Dans la mesure où, comme conduit à l'envisager la proposition - 2 de l'hypothèse searlienne, les actes de langage sont des faits institutionnels régis par des systèmes de règles constitutives,

ils doivent prendre place à l'intérieur d'institutions humaines. Or il semble bien, intuitivement, que la notion d'institutionnalité ait à faire avec celle de conventionnalité. Une institution humaine n'est-elle pas toujours la résultante de l'application de conventions?

Il est généralement admis, par ailleurs, que les différentes langues naturelles sont, en grande partie, conventionnelles; c'est-à-dire que leurs règles grammaticales n'ont pas toutes un caractère de nécessité. L'hypothèse searlienne n'équivaut évidemment pas à cette affirmation somme toute assez triviale; elle concerne le langage et non les langues naturelles.

Elle permet toutefois d'endosser cette vue des choses. Dans la mesure, en effet, où les différentes langues naturelles servent à l'expression de mêmes choses ou, selon une formulation plus searlienne, à la performance de mêmes actes de langage et qu'elles sont, de ce fait, intertraduisibles, on peut supposer qu'elles relèvent toutes ultimement de la même réglementation:

"Different human languages, to the extent they are inter-translatable, can be regarded as different conventional realization of the same underlying rules." (30).

Les règles constitutives, dont l'hypothèse de base spécifie qu'elles régissent les actes de langage, sont actualisées, au moyen de conventions, dans les langues naturelles qui les rendent concrètement opérantes. Le concept de conventionnalité entre donc en jeu au point charnière entre langage et langues naturelles.

La contextualité. Le concept de contextualité demeure plus difficile à dégager de l'hypothèse searlienne que ceux d'intentionnalité et de conventionnalité. Il apparaît cependant possible d'au moins suggérer sa présence à partir des deux propositions de l'hypothèse. Premièrement, l'activité langagière consiste en la performance d'actes de langage; or, toute performance prend place dans une situation, dans un contexte donné. En second lieu, les règles sous-jacentes aux actes de langage portent sur l'usage ("...my use of linguistic elements is underlain by certain rules.") (31), sur l'utilisation de la structure linguistique. Par ailleurs, l'une des formes que peut prendre une règle constitutive est "X revient à Y dans le contexte C". Les règles d'usage du langage s'appliquent donc dans des situations contextuelles. Les deux propositions de l'hypothèse searlienne renvoient ainsi, d'une manière fort large et ambiguë, au contexte de la profération langagière.

Les concepts d'intentionnalité, de conventionnalité et contextualité, dont la pertinence est simplement suggérée par l'hypothèse de base de Searle, constituent -nous allons tenter plus loin de le démontrer avec précision- des rouages importants de la théorie des actes de langage et, plus particulièrement, de la théorie de la signification langagière.

NOTES (Chapitre premier)

- (1) Searle (1969a), p. 12.
- (2) Searle, à propos de Speech Acts, nous dit: "In a sense this entire book might be construed as an attempt to explore, to spell out some of the implications of, and so to test that hypothesis". Searle (1969a), p. 16.
- (3) "I shall say, for example, that such and such an expression is used to refer, or that such and such a combination of words makes no sense, or that such and such a proposition is analytic." Searle (1969a), pp. 4-5.

Searle distingue, par ailleurs, les caractérisations linguistiques des explications linguistiques qui constituent des...

"...explanations of and generalizations from the facts recorded in linguistic characterizations".
Searle (1969a) p. 5.

Les explications linguistiques s'élaborent donc sur la base des caractérisations linguistiques. C'est la raison pour laquelle nous ne considérons que ces dernières dans l'examen du statut épistémologique de l'hypothèse searlienne.

- (4) Le terme "confirmation" semble, pour le présent propos, préférable à celui de "vérification" plus couramment employé. D'abord parce que Searle lui-même nous avise vouloir poursuivre sa recherche "...without following certain orthodox paradigms of empirical verification..." Searle (1969a), p. 13. En second lieu, parce que la "vérification", entendue comme procédé de recours à l'expérience empirique a fait l'objet de débats théoriques importants; l'utilisation du terme exigerait donc, en toute rigueur, une définition préalable de son concept. Nous pouvons, à ce moment-ci, éviter cette démarche et nous contenter du terme plus global et sûrement plus ambigu de "confirmation".

- (5) "To learn and master a language is (inter alia) to learn and to have mastered...rules". Searle (1969a), p. 12. Cette phrase suit immédiatement, dans Speech Acts, la première formulation de l'hypothèse de base citée au tout début du présent chapitre.
- (6) Le langage est ici, pour les besoins de l'argumentation, réduit à un idiolecte. Il s'agit, pour Searle, de faire ressortir le fait que, étant donné une langue supposée commune à un groupe d'individus, chacun de ses utilisateurs a intériorisé un système particulier de règles qui, en vertu de sa spécificité, constitue, pour chacun, la base de son langage propre. Comme le souligne Searle plus loin, "that my idiolect matches a given dialect group is indeed an empirical hypothesis (for which I have a lifetime of 'evidence')...". Searle (1969a), p. 13. Il est nécessaire de considérer le langage comme un idiolecte afin de faire voir le type de connaissance impliqué dans les caractérisations linguistiques. Ceci dit, ce que l'on peut dire de tous les idiolectes doit, bien sûr, s'appliquer au langage, tout au moins aux langues naturelles.
- (7) Searle (1969a), p. 13.
- (8) Cependant, les caractérisations linguistiques ne sont pas toutes nécessairement vraies. En effet, les intuitions des locuteurs sont faillibles; elles peuvent être imprécises ou carrément fausses. La formulation des caractérisations linguistiques peut, par ailleurs, être fort ambiguë. Comme Searle lui-même le précise,...

"There is also the general difficulty in correctly formulating knowledge that one has prior to and independent of any formulation; of converting knowing how into knowing that." Searle (1969a), p. 14.

L'essentiel du propos de Searle vise à montrer la possibilité d'une connaissance sur le langage au moyen de caractérisations linguistiques.

- (9) En fait, l'hypothèse mise de l'avant par Searle sert principalement à dégager cette possibilité:

"I did not attempt to prove that hypothesis, rather I offered it by way of explanation of the fact that the sort of knowledge expressed in linguistic characterizations... is possible." Searle (1969a), p. 16.

- (10) Cette sorte de connaissance correspond assez bien à ce que Noam Chomsky appelle la compétence linguistique:

"Nous établissons...une distinction fondamentale entre la compétence (la connaissance que le locuteur-auditeur a de sa langue) et la performance (l'emploi effectif de la langue dans des situations concrètes). (...) (La compétence est)... le système sous-jacent de règles qui a été maîtrisé par le locuteur-auditeur et qu'il met en usage dans sa performance effective." Chomsky (1965), p. 13

Malgré ce rapprochement, la connaissance "directe" du langage impliquée dans l'hypothèse searlienne se distingue de la compétence chomskienne en ce qu'elle porte sur l'usage effectif des éléments du langage. Searle, à l'encontre de Chomsky, pense que la structure du langage et son usage sont régis par un seul et même système de règles.

- (11) Non seulement la compréhension ("understanding", appelons ainsi la connaissance dite "directe") exprimée par les caractérisations linguistiques et les concepts dans lesquels elles peuvent se condenser précède-t-elle leur application, selon des critères quelconques, à tel ou tel fait de langage mais encore la production de ceux-ci dépend de celle-là. La compréhension première précise les considérations qui entrent en ligne de compte dans l'application des concepts; les critères d'application doivent s'appuyer sur ces indications et être jugés à leurs résultats.

Cette dernière considération amène Searle à prendre position dans le célèbre débat à propos de l'importance et de la pertinence du concept d'analyticité dans le travail philosophique, débat auquel ont participé, entre autres, Willard V. O. Quine, d'une part, Paul Grice et Peter F. Strawson, d'autre part. Quine soutient que:

"...a boundary between analytic and synthetic statements simply has not been drawn. That there is such a distinction to be drawn at

all is an unempirical dogma of empiricists,
a metaphysical article of faith". Quine (1951), p. 74

S'il n'existe pas de frontière claire entre les concepts d'analyticité et de synthéticité, et que donc on ne peut pas aisément les différencier, on voit mal comment ils pourraient être appliqués à quoi que ce soit, en particulier à des propositions, usage que n'ont pas manqué de faire les philosophes. Grice et Strawson donnent la réplique à Quine dans les termes suivants:

"In short, 'analytic' and 'synthetic' have a more or less established philosophical use; and this seems to suggest that it is absurd, even senseless, to say that there is no such distinction. For, in general, if a pair of contrasting expressions are habitually and generally used in application to the same cases, where these cases do not form a closed list, this is a sufficient condition for saying that there are kinds of cases to which the expressions apply; and nothing more is needed for them to mark a distinction."
Grice et Strawson (1956), p. 83.

La position de Grice et Strawson consiste à faire valoir le bien fondé théorique du concept d'analyticité en vertu du fait qu'en certains cas, ne formant pas une classe finie, il peut être employé en toute rigueur. L'établissement de tels cas ne supposant d'ailleurs pas que des cas autres ne fassent pas problème. Ce n'est donc pas, selon Grice et Strawson, parce qu'on ne peut pas spécifier logiquement la différence entre deux concepts, ni parce qu'on ne parvient pas à fournir un critère unique pour tous les cas d'application de ces concepts, que ces mêmes concepts perdent toute valeur.

Searle adopte le point de vue défendu par Grice et Strawson. Nous avons, d'après lui, une connaissance première des concepts, antérieure à la production de tout critère de leur application. Ce qui, d'ailleurs, nous permet de distinguer les cas clairs et les cas problèmes d'application d'un concept: "we could not recognize borderline cases of a concept as borderline cases if we did not grasp the concept to begin with." Searle (1969a), p. 8.

Reprenant, d'autre part, sensiblement la même argumentation que Grice et Strawson, Searle précise que:

"...our knowledge of the conditions of adequacy on proposed criteria for the concept analytic is of a projective kind. 'Analytic' does not denote a closed class of statements; it is not an abbreviation for a list, but, as is characteristic of general terms, it has the possibility of projection. We know how to apply it to new cases.

We test, then, any proposed criterion not merely on its ability to classify certain well worn examples (e.g., 'All bachelors are unmarried') but by checking that its projective power is the same as 'analytic', all of which, again, presupposes an understanding of the general term 'analytic'." Searle (1969a), pp. 7-8.

C'est également à partir du principe de l'indépendance et de l'antériorité de la compréhension d'un concept à l'égard de la production de tout critère à son application que Searle s'attaque à la thèse de N. Goodman soutenant que le concept de synonymie est vide de sens. Nous ne reprendrons pas ici ce dernier débat; contentons-nous de préciser que, bien qu'il démontre la valeur théorique des concepts d'analyticité et de synonymie, Searle n'en admet pas moins leur très faible coefficient d'efficacité.

- (12) "The 'justification' I have for my linguistic intuitions as expressed in my linguistic characterizations is simply that I am a native speaker of a certain dialect of English and consequently have mastered the rules of that dialect, which mastery is both partially described by and manifested in my linguistic characterizations of elements of that dialect." Searle (1969a), p. 13.
- (13) L'analogie est développée par Searle lui-même. Searle (1969a), p. 14.
- (14) La position de Searle se démarque ici de celle de Chomsky qui considère que l'intuition du locuteur-auditeur ne peut porter que sur la structure superficielle des phrases générées par les composants d'une grammaire à partir de structures profondes. En d'autres termes, tout ce qu'un locuteur peut dire de son langage (à part la reconnaissance du cas de synonymie, d'ambiguïté, etc) se limite à l'acceptabilité

de telle ou telle phrase. Or, l'acceptabilité est, selon Chomsky, un concept de la performance. Selon lui, "... il est peu vraisemblable qu'un critère opératoire nécessaire et suffisant puisse être inventé pour la notion plus abstraite et plus importante de grammaticalité." Chomsky (1965), p. 23.

Ce concept de grammaticalité relève de la compétence et, de ce fait, s'applique aux règles sous-jacentes du langage. Ces dernières demeureraient ainsi hors de la portée de l'intuition du sujet parlant. D'accord avec Chomsky sur l'impossibilité de trouver un critère opératoire, Searle pense tout de même que les règles sous-jacentes au langage sont accessibles à l'intuition du locuteur-auditeur en vertu non pas d'un tel critère opératoire mais d'une connaissance "directe" du langage; sa compétence à performer est, selon lui, accessible à l'appréhension du locuteur.

- (15) Ce néologisme, barbare peut-être, est de moi.

- (16) "The hypothesis on which I am proceeding is that my use of linguistic elements is underlain by certain rules. I shall therefore offer linguistic characterizations and then explain the data in those characterizations by formulating the underlying rules". Searle (1969a), p. 15.

- (17) Searle (1969a), p. 17.

- (18) Cette considération constitue l'un des points de divergence les plus importants entre Searle et Chomsky.

- (19) Searle (1969a), p. 16.

- (20) Id., p. 16.

- (21) Id., p. 15.

- (22) Id., p. 51.

- (23) La distinction ici avancée par Searle entre faits bruts et faits institutionnels n'est pas sans receler d'importantes implications épistémologiques; elle peut même servir à fonder une classification de divers types de connaissances scientifiques.

L'étude des faits bruts donne lieu à une connaissance "physicaliste" dont le modèle le plus achevé est celui des sciences naturelles. Son mode de formulation repose simplement sur l'observation empirique regroupant les expériences sensibles. Les faits institutionnels, quant à eux, ne se laissent pas totalement appréhendés par une analyse en termes d'éléments physiques. Pour la simple raison qu'ils reposent sur des conditions institutionnelles immatérielles.

Non seulement y a-t-il une différence fondamentale entre les genres de connaissances auxquelles sont ouverts les deux sortes de faits mais encore une certaine hiérarchie de leur pouvoir d'explication respectif. En effet, selon Searle, la connaissance des faits institutionnels n'est pas réductible à la connaissance des faits bruts (les termes rendant compte des faits institutionnels ne sont pas réductibles à des termes physicalistes). C'est plutôt le contraire qui lui semble possible: la réductibilité de la connaissance "physicaliste" à la connaissance "institutionnelle":

"...the descriptions of the brute facts...can be explained in terms of the institutional facts. But the institutional facts can only be explained in terms of the constitutive rules which underlie them." Searle (1969a), p. 52.

Le procédé de traduction ou de transposition des termes d'un type de connaissance en terme du second type n'est concevable, selon la thèse searlienne, qu'à l'inverse de ce qui est généralement reconnu être proposé par les tenants du positivisme. En ce sens, la position de Searle est nettement anti-positiviste.

Relativement au langage, un certain nombre de régularités brutes peuvent sûrement être mises au jour. La description de ces éléments factuels ne peut tout de même pas prétendre rendre compte de la totalité du phénomène langagier. Telle est la raison de la position anti-behavioriste (la thèse behavioriste consistant à défendre une description du langage en termes de stimuli-réponses et à présenter cette description comme une explication ultime des faits de langage)

de la thèse searlienne:

"The obvious explanation for the brute regularities of language (certain human made noises tend to occur in certain states of affairs or in the presence of certain stimuli) is that the speakers of a language are engaging in a rule-governed form of intentional behavior." Searle (1969a), p. 53.

Il est à noter que l'hypothèse centrale que défend Searle lui permet de récuser à la fois l'approche behavioriste (comme nous venons de l'indiquer) et l'approche formaliste (voir p.14) du langage.

- (24) En fait, Searle précise que les règles normatives s'appliquent à des "comportements" qui leur préexistent et les règles constitutives à de nouvelles formes de "comportements" qu'elles créent. Dans la mesure où les comportements préexistants sont des faits bruts et où les comportements créés sont des faits institutionnels, il n'apparaît pas abusif de coupler, comme nous le faisons ici, les faits bruts et les règles normatives, d'une part; et les faits institutionnels et les règles constitutives, d'autre part.

Searle décrit la différence entre règles normatives et règles constitutives de la façon suivante:

"Regulative rules characteristically have the form or can be comfortably paraphrased in the form 'Do X' or 'If Y do X'. Within systems of constitutive rules, some will have this form, but some will have the form 'X counts as Y', or 'X counts as Y in context C'." Searle (1969a), pp. 34-35.

- (25) Searle (1969a), pp. 51-52.

- (26) Id., p. 37.

- (27) Id., p. 38.

- (28) D'ailleurs, Searle lui-même ne dégage pas explicitement ces trois concepts de son hypothèse de base bien que dans l'étude qu'il en fait il soit question d'"intentions" et de "conventions" sans que jamais toutefois le contexte ne soit pris en considération.
- (29) "Only certain kind of intentions are adequate for the behavior I am calling speech acts." Searle (1969a), p. 17. Tout comme Searle le fait lors de la présentation de son hypothèse, nous remettons à plus tard l'étude des intentions particulières aux actes de langage (voir le chapitre septième).
- (30) Searle (1969a), p. 39.
- (31) Id., p. 15.

CHAPITRE DEUXIEME

LA LOCALISATION THEORIQUE DU PROJET SEARLIEN

Mettant à l'épreuve l'hypothèse à l'effet que parler une langue c'est s'engager dans une forme de comportement régie par des règles, Searle développe sa théorie des actes de langage. A la lumière de l'examen qui vient d'en être mené et d'indications fournies par Searle lui-même à cet égard, il est déjà possible de situer assez précisément son projet théorique dans l'ensemble des recherches philosophiques poursuivies sur le langage. Cette délimitation servira principalement à faire voir l'importance à laquelle prétend atteindre la théorie searlienne des actes de langage.

A - La distinction entre philosophie linguistique et philosophie du langage

Adhérant en cela à une estimation communément admise, Searle propose de distinguer deux genres d'intérêts philosophiques à propos du langage qui en fondent deux types spécifiques d'études: la philosophie linguistique et la philosophie du langage.

La philosophie linguistique consiste en...

"...the attempt to solve philosophical problems by analysing the meanings of words, and by analysing logical relations between words in natural languages. This may be done in order to solve such traditional philosophical problems as those concerning determinism, scepticism, and causation; or it may be done without special regard to traditional problems but as an investigation of concepts for their own interest, as an inquiry into certain aspects of the world by scrutinizing the classifications and distinctions we make in the language we use to characterize or describe the world." (1)

La philosophie linguistique est d'abord une méthode: dans le but d'étudier des problématiques, indépendantes en elles-mêmes du langage, elle a recours à une analyse de leur transcription verbale. Ce travail d'investigation analytique est rendu possible en vertu d'une prémisse pré-théorique selon laquelle un certain nombre de problèmes philosophiques prennent forme dans le langage qui en est, de la sorte, le support dont l'étude attentive peut faire avancer la solution de ces problèmes.

La philosophie du langage, quant à elle, constitue...

"...the attempt to analyse certain general features of language such as meaning, reference, truth, verification, speech acts, and logical necessity." (2)

Le sujet d'étude qu'elle représente est délimité par le langage lui-même. En d'autres termes, la philosophie du langage tente de solutionner, d'un point de vue philosophique, des problèmes de langage. Ce dernier n'est plus ici considéré comme véhicule du questionnement

philosophique mais plutôt comme son propre contenu.

La distinction entre philosophie linguistique et philosophie du langage ne sert, de fait, qu'à brosser à grands traits une classification théorique utile à une représentation d'ensemble des recherches philosophiques sur le langage; elle demeure, en cela, quelque peu factice. Car, eu égard au langage, la méthode et le sujet d'étude sont intimement liés. D'une part, en effet, dans la mesure où elle se veut rationnelle et empirique plutôt qu'apriorique et spéculative, la philosophie du langage est forcée de prêter attention à la nature et à la structuration des mots et des phrases et, de la sorte, de compter avec le point de vue méthodologique de la philosophie linguistique (3). Quant à cette dernière, on voit mal comment elle pourrait conduire à des analyses méthodologiques sans dépendre de conceptions générales sur le langage, donc sans être solidement ancrée dans la philosophie du langage (4).

La distinction entre les deux genres de travaux philosophiques sur le langage doit être interprétée d'un point de vue strictement technique: quand un philosophe cherche, dans un but "thérapeutique", à circonscrire les usages d'un mot, il fait de la philosophie linguistique; quand, par ailleurs, ces analyses circonstanciées conduisent à des considérations sur le phénomène langagier, alors ces inférences théoriques prennent place dans le champ d'investigation de la philosophie du langage. Cette remarque acquiert une importance toute particulière si l'on considère que la philosophie linguistique a donné lieu à l'une des principales orientations contemporaines de la philosophie du langage. Ouvert par Wittgenstein

(le "deuxième" Wittgenstein, celui des Investigations Philosophiques) qui lui-même oeuvrait en philosophie du langage, le mouvement de la philosophie du langage ordinaire (5), dont les travaux constituent la pratique contemporaine de la philosophie linguistique, considéré dans ses effets théoriques, contribue en effet, à une approche spécifique de la philosophie du langage.

Le projet théorique de Searle relève clairement de la philosophie du langage. Son hypothèse de base aborde le langage en tant que sujet d'étude et ne donnerait sûrement que de faibles indications sur la façon de mener à bien une analyse linguistique.

B - Les deux principales approches de la philosophie du langage

Tout en considérant que la philosophie du langage (ainsi d'ailleurs que la philosophie linguistique) est aussi vieille que l'histoire de la philosophie elle-même (6), Searle en distingue deux courants modernes (7).

Une première approche dite "positiviste", regroupant G. Frege, le Wittgenstein du Tractatus et les membres du Cercle de Vienne,...

"...assume that the only, at any rate the primary, aim of language is to represent and communicate factual information, that the part of language that really counts is the 'cognitive' part. The aim of language, in short, is to communicate what can be true or false. ... (and) treat the elements of language - words, sentences, propositions - as things that represent or things that are true or false, etc, apart from any actions or intentions of speakers and hearers." (8)

La seconde approche, "utiliste" pourrait-on dire (9), représentée principalement par le Wittgenstein des Investigations Philosophiques, J. L. Austin et les philosophes du langage ordinaire quand ils fournissent des considérations théoriques sur le langage, adopte le point de vue selon lequel...

"...stating facts is only one of the countless jobs we do with language and...the meaning of elements lies not in any relationship they have in the abstract but in the use we make them.

...

... (This approach) recasts the discussion of many problems in the philosophy of language into the larger context of the discussion of human action and behaviour generally." (10)

A première vue, le projet théorique de Searle semble s'inscrire dans l'approche "utiliste" de la philosophie du langage. En effet, les deux propositions contenues dans l'hypothèse searlienne de départ stipulent, premièrement, que parler est une activité multiforme et, deuxièmement, que la réglementation constitutive de l'usage langagier tend à l'identifier à une institution humaine. D'autre part, en cela en complet accord avec les tenants de l'approche "utiliste", Searle adresse un reproche majeur à l'approche "positiviste" de la philosophie du langage: celui d'en opérer une réduction illégitime à sa seule fonction cognitive. Limiter le langage à un simple compte rendu des faits a pour conséquence d'en obnubiler les autres offices. L'hypothèse searlienne se donne d'ailleurs pour tâche d'explorer la plurifonctionnalité du phénomène langagier.

Il ne faudrait cependant pas déduire de ce qui précède que le projet théorique de Searle est mené en toute conformité avec l'approche "utiliste" de la philosophie du langage. Bien au contraire, s'il demeure évident que Searle adopte le point de vue original de cette orientation, c'est-à-dire une appréhension du langage conçu, avant tout, comme usage, il est tout aussi vrai que son projet de recherches s'en démarque nettement.

C - Searle et la tradition "utiliste" de la philosophie du langage

Aux tenants de l'approche "utiliste" de la philosophie du langage, Searle adresse le reproche de ne pas avoir rigoureusement théorisé leur considération première sur le langage:

"There was a good deal of carelessness in the way philosophers in this period talked about the use of expressions and...they did not always distinguish among the different sorts of 'use' to which expressions could be put." (11)

La notion d'usage, porteuse d'une fécondité virtuelle, en ce qu'elle élargit l'appréhension du langage au-delà de son unique fonction cognitive, n'aurait pas reçu de spécification conceptuelle précise. Sa caractérisation encore strictement intuitive demeurerait trop permissive; les relations entre les mots et le monde ne pourraient ainsi être pensées que dans un espace ouvert mais vide (12).

L'approche "utiliste" de la philosophie du langage manque toujours d'une véritable théorie cohérente du langage; ce qui fait qu'elle s'est

surtout fait valoir, jusqu'à maintenant, en philosophie linguistique où elle a pu servir à certaines analyses circonstanciées, cependant qu'en philosophie du langage proprement dite, elle n'a donné lieu qu'à la formulation de "slogans" dont la carence théorique justement a entraîné des erreurs qui se sont reflétées jusque dans les analyses de la philosophie linguistique. Ce serait, par exemple le cas du mot d'ordre lancé par Wittgenstein "la signification c'est l'emploi" ("meaning is use"), dont l'intuition, juste en elle-même, ouvre à des perspectives intéressantes mais qui doit être muni d'un contenu conceptuel plus précis si on veut lui faire jouer un rôle théorique de quelque importance (13).

D - La caractérisation théorique du projet searlien

L'objectif ultime du projet searlien consiste à fonder une théorie complète et cohérente du langage. Très précisément de la façon suivante: fournir une véritable théorie à l'approche "utiliste" dans laquelle pourraient être conservés les acquis indéniables de l'approche "positiviste" relatifs à la fonction informative du langage. Ouvrir, en somme, une troisième approche en philosophie du langage qui serait un dépassement synthétique des deux premières orientations:

"Practitioners of these two approaches sometimes talk as if they were inconsistent, and at least some encouragement is given to the view that they are inconsistent by the fact that historically they have been associated with inconsistent views about meaning. Thus, for example, Wittgenstein's early work, which falls within the second strand contains views about meaning which are rejected in his later work, which falls within the first strand. But although historically there have been

sharp disagreements between practitioners of these two approaches, it is important to realize that the two approaches, construed not as theories but as approaches to investigation, are complementary and not competing. A typical question in the second approach is, 'How do the meanings of the elements of a sentence determine the meaning of the whole sentence?' A typical question in the first approach is, 'What are the different kinds of speech acts speakers perform when they utter expressions?' Answers to both questions are necessary to a complete philosophy of language, and more importantly, the two questions are necessarily related. They are related because for every possible speech act there is a possible sentence or set of sentences the literal utterance of which in a particular context would constitute a performance of that speech act." (14)

Il s'agit donc, pour Searle, d'une part, de conceptualiser l'intuition sur l'usage mise de l'avant par le Wittgenstein des Investigations Philosophiques et mise en pratique par les tenants de la philosophie du langage ordinaire (en d'autres termes d'opérer le passage à la théorie de l'approche "utiliste") et, d'autre part, d'insérer dans cette nouvelle théorie d'ensemble ce que l'approche "positiviste" a définitivement mis au jour relativement à la fonction cognitive du langage sans, bien sûr, en accepter la réduction à cette seule dimension. La théorie searlienne des actes de langage prétend ainsi effectuer la synthèse intégrative des deux approches contemporaines de la philosophie du langage. Son aspect restrictif consiste à limiter à son champ d'investigation propre l'approche "positiviste" alors que sa tâche constructive est de chapeauter l'approche "utiliste" d'une théorie systématique (15).

C'est la raison pour laquelle l'entreprise searlienne peut être considérée, d'un certain point de vue, comme la tentative d'achèvement du mouvement de la philosophie du langage ordinaire. Parmi les tenants de cette approche, J. L. Austin osa les avancés conceptuels les plus audacieux; Searle, en est, en un certain sens, le continuateur théorique. Sa théorie des actes de langage s'enracine dans l'oeuvre d'Austin (16).

NOTES (Chapitre deuxième)

- (1) Searle (1971a), p. 1.
- (2) Id., p. 1.
- (3) "The philosophy of language...is concerned only incidentally with particular elements in a particular language; though its method of investigation, where empirical and rational rather than a priori and speculative will naturally force it to pay strict attention to the facts of actual natural languages." Searle (1969a), p. 4.
- (4) "...the methods linguistic philosophers employ in conducting linguistic analyses depend crucially on their philosophy of language." Searle (1971a), p. 1.
- (5) Le mouvement de la philosophie du langage ordinaire compte dans ses rangs, entre autres, J. L. Austin, G. Ryle, P. F. Strawson, J. O. Urmson, N. Malcolm. Ces philosophes ...

"...hold that the language of every day discourse is perfectly suitable for philosophical purposes and that the mischief lies in deviating from ordinary language without providing any way to make sense of the deviation. (...) It is because philosophers have departed from the ordinary uses of...(certain terms ('Know', 'See', 'Free', 'Reason', etc)) without putting anything intelligible in their place that they have become entangled in insoluble puzzles over whether we can know what other people are thinking and feeling, whether we ever really see physical objects, whether anyone ever does anything freely, and whether we ever have any reason for supposing that one thing rather than another will happen in the future. The proper role of the philosopher is that of a therapist. He must help us, the perplexed, to see the steps by which we have unwittingly slipped from sense into nonsense; he must lead us back to the ordinary use of these words, on which their intelligibility depends, thus relieving the conceptual cramps into which we have fallen." Alston (1967), p. 387.

- (6) "Though both the philosophy of language and linguistic philosophy are pursued nowadays with more self-consciousness than ever before, both are in fact as old as philosophy. When in the Euthyphro Plato asks what is piety, he may be regarded as asking a question concerning the concept pious, and this, most contemporary philosophers would claim, may be regarded as a question concerning the exact meaning of the Greek word for pious, 'hosion', and its synonyms in other languages. When in the Phaedo he advances the theory that general terms get their meanings by standing for the Forms he is advancing a thesis in the philosophy of language, a thesis about how words mean." Searle (1971a), pp. 1-2.
- (7) Searle ne fait, ici encore, que reprendre une distinction maintes fois exprimée, quoiqu'en des termes différents. Ainsi Alston, dans l'article cité en note 5, présente les deux orientations sous la forme de deux regroupements de philosophes qu'il place sous le patronage de catégories académiques: 'ordinary language' et 'philosophical reconstruction of language'. J. Katz pour sa part, donne aux termes de la distinction des noms de doctrines: 'l'empirisme logique' et 'la philosophie du langage ordinaire'. (Voir Katz (1966)). Searle cherche plutôt à caractériser théoriquement les deux courants de la philosophie du langage; c'est pourquoi il les appelle des approches ou des orientations.
- (8) Searle (1971a), p. 6.
- (9) C'est à défaut de trouver un terme moins insolite que nous nous contentons de ce mot dérivé d'"utilisation".
- (10) Searle (1971a), p. 6.
- (11) Id., p. 6.
- (12) "...seeing the relations between words and the world as something existing in vacuo...". Searle (1971a), p. 7.

- (13) Wittgenstein présentait ce "slogan" de la façon sommaire suivante:

"For a large class of cases -though not for all- in which we employ the word 'meaning' it can be defined thus: the meaning of word is its use in the language." Wittgenstein (1953), pp. 20-21.

Searle, quant à lui, nous en dit précisément ceci:

"As an escape route from traditional Platonic or empiricist or Tractatus - like theories of meaning, the slogan 'Meaning Is Use' was quite beneficial. But as tool of analysis in its own right, the notion of use is so vague that in part it led to... confusions..." Searle (1969a), p. 146.

Selon Searle, en d'autres termes, s'il n'est pas appuyé sur une théorie complète et cohérente du langage, ce slogan 'Meaning Is Use' manque d'un pouvoir d'explication adéquat.

Searle relève, par ailleurs, trois erreurs auxquelles aurait conduit sa mise en application par trop intuitive. (Ces erreurs sont appelées par Searle "the naturalistic fallacy fallacy", "the speech act fallacy", "the assertion fallacy"; comme l'expression anglaise "the naturalistic fallacy" est généralement traduite par "le sophisme naturaliste", je donne aux trois erreurs soulignées par Searle les noms suivants: le sophisme du sophisme naturaliste, le sophisme de l'acte de langage et le sophisme de l'assertion). Le sophisme de l'assertion consiste à attribuer à certains mots (par exemple "savoir", "volontaire", etc), en vertu de leurs présuppositions conceptuelles, des conditions d'application relativement à une situation donnée alors que ces conditions ont plutôt trait à l'acte d'assertion en général. Le sophisme de l'acte de langage consiste à confondre la signification d'un mot (par exemple "bon") avec l'acte générique de langage qu'il sert habituellement à accomplir (dans le cas de notre exemple, l'acte d'approbation); ce qui ne peut être le cas puisqu'un même mot, conservant la même signification, peut être employé pour la performance de plusieurs actes de langage différents (le mot "bon" peut être employé pour faire une affirmation, une demande, une promesse, etc). Les enjeux théoriques sous-jacents à ces deux "sophismes" seront longuement analysés au chapitre troisième et au chapitre cinquième.

Le sophisme du sophisme naturaliste consiste à poser l'impossibilité de mettre en relation d'inférence logique des affirmations descriptives et des affirmations évaluatives. Dans la mesure où la signification des mots ne se confond pas avec les actes de langage qu'ils servent à performer et que donc un acte descriptif et un acte évaluatif peuvent avoir le même contenu propositionnel, il semble au contraire très possible d'établir des liens logiques entre une affirmation descriptive et une affirmation évaluative.

- (14) Searle (1969a), pp. 18-19. D'après Searle donc, c'est en vertu de leur divergence de vues sur la signification que les deux approches traditionnelles en philosophie du langage paraissent le plus radicalement incompatibles. Reportant à la deuxième partie de ce travail, l'analyse précise de cette problématique, nous ne la considérons pour le moment que comme l'enjeu principal de la tentative searlienne de fonder une théorie du langage capable d'opérer une synthèse intégrative des points de vue "positiviste" et "utiliste".
- (15) Le projet théorique de Searle échappe ainsi au reproche que J. Katz formule à l'approche de la philosophie du langage ordinaire:

"(qui)...eut beau exhumer de nombreux détails minutieux de l'usage anglais,...ne fit aucun effort pour aller au-delà de ces faits particuliers vers une théorie du langage qui révélerait leur structure systématique...". Katz (1966), p. 85.

La prétention de la recherche searlienne est précisément d'élaborer une telle théorie.

D'une façon plus radicale, Katz considère, par ailleurs, que les deux approches traditionnelles en philosophie du langage (l'empirisme logique et la philosophie du langage ordinaire) ...

"...étaient (guidées), dans leurs inférences du langage vers la philosophie, par une hypothèse sur la nature du langage qui les empêchait de développer une connaissance philosophiquement productive de la structure des langues naturelles. Cette hypothèse, source d'échecs, qui demeura incontestée dans chacun de ces mouvements, était que les langues naturelles sont des

conglomérats non structurés et non systématiques de constructions verbales." Katz (1966), p. 23.

La théorie searlienne des actes de langage repose explicitement sur l'hypothèse contraire suivant laquelle le langage est une activité gouvernée par une réglementation systématique d'usage.

- (16) Par ailleurs, d'un point de vue plus général, Searle considère que le tableau des approches en philosophie du langage doit aujourd'hui être élargi de façon à ce que puissent y prendre place les travaux de grammaire générative de l'école chomskienne. Il pense même que les développements les plus importants de ce secteur de la recherche philosophique viendront de l'unification de cette dernière approche et de celle de la philosophie du langage ordinaire.

"There are three main contemporary approaches to the philosophy of language: the neo-positivist - symbolic logic approach represented most ably by Quine, the so-called 'ordinary language' approach of Wittgenstein and Austin, and the generative grammar approach of Chomsky and his followers. I think...that the future development of the subject is likely to come from joining the two latter approaches." Searle (1971a), p. 12.

CHAPITRE TROISIEME

SEARLE, CRITIQUE ET CONTINUATEUR THEORIQUE D'AUSTIN

La théorie des actes de langage de Searle constitue l'aboutissement critique d'un certain nombre de considérations sur le langage développées par J. L. Austin; le projet searlien s'ancre originellement dans la philosophie austinienne tout en prétendant en corriger les défauts et les erreurs. Il pourrait donc s'avérer profitable, sinon indispensable, avant de procéder à l'analyse de la théorie proprement dite des actes de langage de Searle, d'examiner son lieu d'émergence théorique afin, d'une part, de mesurer sa distance par rapport à sa source austinienne et, d'autre part, de préciser son apport propre en philosophie du langage. Il s'agit, ce faisant, de rendre compte des idées mises de l'avant par Austin et des réserves et critiques que Searle formule à leur égard.

A - Austin: la mise en valeur de l'aspect "illocutionnaire" du faire langagier

Pour Austin, la méthode de travail en philosophie et les résultats théoriques auxquels elle peut conduire sont d'une égale importance. Si

bien que l'attention prolongée sur des aspects apparemment secondaires d'une problématique et une extrême prudence dans la formulation théorique constituent la marque de commerce de ses analyses (1). C'est la raison pour laquelle la philosophie d'Austin garde, à ses propres yeux d'ailleurs (2), un caractère programmatique. Cependant, il se dégage de ses écrits l'ébauche d'une théorie du faire langagier sur laquelle s'appuie, par ailleurs, une classification des catégories qui y sont mises au jour. Après avoir analysé ces deux aspects de la pensée d'Austin, nous examinerons une thèse particulière à laquelle il a été amené par l'application de sa méthode d'investigation philosophique.

1 - L'ébauche d'une théorie du faire langagier chez Austin

La philosophie des actes de langage d'Austin, dans sa dimension théorique, prend les formes successives d'une thèse faible à propos des "performatifs" et d'une thèse plus forte relative à l'établissement d'une typologie des actes de langage dont l'élément central est constitué par ce qu'Austin appelle la "force illocutionnaire" de l'énonciation.

a) Les performatifs

Austin attire d'abord l'attention sur un certain nombre d'énonciations verbales qui ne semblent pas pouvoir être prises en charge par la conception traditionnellement admise du langage considéré comme description de faits ou d'états de choses. Ces énonciations d'un type particulier (par exemple le "oui" prononcé lors d'une cérémonie de mariage,

l'expression "Je te baptise" employée au cours du rituel du baptême ou encore l'expression "je (te) promets" utilisée couramment dans un cadre à première vue moins institutionnel que les deux premiers exemples) n'affirment ou ne décrivent rien; elles sont, en elles-mêmes, l'exécution d'une action (prendre mari ou femme, baptiser quelqu'un, promettre quelque chose à quelqu'un):

"In these examples it seems clear that to utter the sentence (in, of course, the appropriate circumstances) is not to describe my doing of what I should be said in so uttering to be doing or to state that I am doing it: it is to do it." (3)

Austin propose d'appeler énonciations performatives, ou plus brièvement performatifs, les énonciations dont la caractéristique est d'effectuer un acte. Les énonciations qui affirment ou décrivent quelque chose sont, à l'opposé, appelées des énonciations constatives ou simplement des constatifs. Les constatifs et les performatifs forment ainsi deux types distincts d'énonciations langagières.

La thèse faible d'Austin à propos du faire du langage consiste précisément en l'établissement d'une telle distinction et en la possibilité de rendre compte de la nature des performatifs. Il s'agit, pour Austin, au moyen de ces deux catégories, d'élever au rang d'analyse philosophique une considération intuitive qui veut que le langage ne se limite pas à une fonction informative mais prenne aussi place dans la performance d'actes (4).

Une première différence entre constatif et performatif apparaît immédiatement à la lumière de leur définition respective: ils tombent sous le coup de catégories d'estimation différentes. Le constatif, affirmation à propos d'un fait ou d'un état de choses, est susceptible d'être vrai ou faux; il s'évalue donc en fonction de sa valeur de vérité. De façon distincte, le performatif, exécution d'une action, est à considérer en fonction de sa réalisation effective, heureuse ou malheureuse. Il n'est donc jamais vrai ou faux; comme tout autre acte, il est soit réussi, soit raté.

Afin d'explicitier davantage la différence entre constatif et performatif, Austin dégage deux caractéristiques générales de ce dernier. En premier lieu, même si le performatif est bien la réalisation d'un acte, on ne doit pas en déduire qu'il soit (toujours) nécessaire à cette action; en d'autres termes, "The action may be performed in ways other than by a performative utterance..." (5). Le performatif se condense dans l'acte qu'il constitue; la réciproque n'est pas nécessairement vraie (6). D'autre part, même quand un performatif participe à la performance d'un acte, il n'en est pas l'unique constituant; il y est accompagné d'autres éléments qui lui sont concomitants:

"The uttering of the words is, indeed usually a, or even the, leading incident in the performance of the act (of betting or what not), the performance of which is also the object of the utterance, but it is far from being usually, even if it is ever, the sole thing necessary if the act is to be deemed to have been performed. Speaking generally, it is always necessary that the circumstances in which the words are uttered should be in some way,

or ways, appropriate, and it is very commonly necessary that either the speaker himself or other persons should also perform certain other actions, whether 'physical' or 'mental' actions or even acts of uttering further words." (7)

De fait, cette seconde spécification découle en droite ligne de la première; parce que l'action (réalisée linguistiquement par le performatif, si l'on peut s'exprimer ainsi) ne s'y épuise pas, ce dernier doit, pour contribuer à la réalisation effective de l'acte auquel il participe, s'appuyer sur un certain nombre de conditions: des circonstances et autres actions, qui peuvent être d'autres paroles, appropriées (8). Ces conditions en compagnie desquelles un performatif accomplit un acte spécifient ses critères de satisfaction. C'est-à-dire qu'elles déterminent comment l'acte effectué par le performatif peut être réussi.

Les circonstances et autres actions concomitantes à un performatif constituent donc, en quelque sorte, les points de repères de son estimation: elles déterminent sa réussite ou son échec. Or, ces éléments accompagnateurs du performatif donnent lieu à des affirmations qui, dans le cas de la réussite de l'acte performé, doivent être vraies:

"...certain conditions have to be satisfied if the utterance is to be happy -certain things have to be so. And this, it seems clear, commits us to saying that for a certain performative utterance to be happy, certain statements have to be true." (9)

Ce qui ne veut absolument pas dire que l'énonciation performative soit une énonciation constative camouflée mais plutôt que de l'énonciation

d'un performatif peuvent être dégagées certaines affirmations constatives. Cette considération étant faite, il n'en subsiste pas moins une différence importante entre performatif et constatif quant à leur relation respective au fait auquel ils se rapportent. La vérité du constatif dépend du fait qu'il énonce; par exemple le fait que quelqu'un court rend vraie l'affirmation constative à son égard "il court". Au contraire, c'est la réussite du performatif qui crée le fait dont il est l'objet; par exemple le fait que je m'excuse dépend de la réussite du performatif "Je m'excuse" (10). Cependant, la réussite même de cette énonciation performative implique l'énonciation constative "Il est vrai que je m'excuse". Pour qu'un acte soit performé dans le langage, certaines conditions doivent être respectées; ces conditions font l'objet d'énonciations constatives. Un performatif réussi implique donc la vérité d'un ou de constatif(s).

Austin, d'autre part, découvre, en analysant diverses manières par lesquelles une affirmation, prototype du constatif, implique la vérité d'autres énoncés, qu'il est parfois possible de l'évaluer à la façon des performatifs. En fait, d'après Austin, il existe trois modes différents d'implication: l'implication stricte ("entails"), l'implication indirecte (laisser entendre "implies") et la présupposition ("presupposes"). Dans le premier cas, la relation entre une affirmation et un autre énoncé est établie strictement en fonction de leur valeur de vérité; l'affirmation demeure alors sous le coup des catégories d'estimation du vrai et du faux. Il n'en va pas de même pour les deux autres modes d'implication.

Quand une affirmation implique indirectement un autre énoncé, la valeur de vérité de ce dernier ne livre aucune information relative à la valeur de vérité de l'affirmation. Si bien qu'il n'est plus possible de l'évaluer en fonction des catégories d'estimation habituelles des constatifs. Par exemple, en posant telle affirmation, je laisse entendre que je crois ce qu'elle décrit; s'il s'avère, en fait, que je n'y crois pas, on ne peut pas dire de mon affirmation qu'elle est vraie ou fausse mais plutôt insincère, de la même façon que le performatif "Je promets..." est sujet à l'insincérité, si je n'ai pas l'intention de remplir ma promesse. Finalement, une affirmation peut impliquer d'autres énoncés sous le mode de la présupposition. Par exemple, l'affirmation "Les enfants de Jean sont chauves" présuppose que Jean a des enfants et donc la vérité de l'énoncé "Jean a des enfants". Si ce dernier est en fait faux, l'affirmation "Les enfants de Jean sont chauves" n'est, selon Austin, ni vraie ni fausse; elle est simplement impertinente (11). Par les modes d'implication du laisser entendre et de la présupposition, une affirmation, c'est-à-dire un constatif, peut aussi être traitée d'une façon semblable à celle des performatifs.

Ainsi donc, d'une part, des énonciations constatives peuvent être dégagées d'une énonciation performative et, d'autre part, des énonciations constatives peuvent, en certains cas, tomber sous le coup des catégories d'estimation des performatifs. Ce double constat n'est pas sans ébranler la distinction qu'Austin avait cru originellement saisir entre les deux sortes d'énonciations.

Cependant, l'intuition à la base de cette distinction virtuelle, à savoir que pour certaines énonciations "there is something which is at the moment of uttering being done by the person uttering" (12), semble bien, par la concentration qu'elle impose sur le mode indicatif présent, à la voix active, à la première personne, ouvrir la voie à l'établissement d'un critère de reconnaissance des performatifs. Austin considère que ce ne peut être le cas; qu'il n'existe pas, d'une part, un tel critère unique et absolu d'ordre grammatical ou lexicologique et, d'autre part, qu'il s'avère impossible de dresser une liste la moins exhaustivement exhaustive de tous les critères possibles. Trois difficultés précises se manifestent à cet égard. D'abord, une énonciation peut, selon les circonstances, être constatative ou performative ("'*I class*' or perhaps '*I hold*' seems in a way one, in a way the other. Which is it, or is it both?" (13)). Deuxièmement, un certain nombre d'énonciations (par exemple "J'affirme") rencontrent les critères grammaticaux de reconnaissance des performatifs tout en ne paraissant pas, à d'autres égards, vraiment en être; les accepter n'équivaudrait-il pas à ouvrir la classe des performatifs à un trop grand nombre d'énonciations? Finalement, certains actes performés dans le langage ne correspondent à aucun performatif explicite; par exemple je puis insulter quelqu'un au moyen du langage bien que le performatif "Je vous insulte" n'existe pas. Il y aurait donc risque, en réservant de façon restrictive l'appartenance à la classe des performatifs aux énonciations grammaticalement existantes et acceptées, de laisser échapper des actes de (exécutés dans le) langage. Or, l'étude sur les performatifs consistait justement à montrer, de la façon la plus complète possible, comment le langage pouvait servir à réaliser des actes.

Afin de contourner ces difficultés, Austin cherche à fonder une distinction de deuxième niveau entre performatifs explicites et performatifs implicites ou primaires. Un performatif explicite a pour caractéristique de nommer l'acte qu'il sert à accomplir; par exemple l'énoncé "Je promets" est un performatif explicite de l'acte de la promesse. Quant à lui, un performatif implicite, tout en accomplissant le même acte, n'en exprime pas le nom; par exemple l'énoncé "Je ferai" est un performatif implicite de l'acte de la promesse dont la formulation explicite serait l'énoncé "Je te promets de faire...". Le performatif explicite exprime de façon plus claire et plus directe l'acte qu'il effectue; la différence entre performatif explicite et performatif implicite en est donc une de force d'énonciation (14).

Ainsi donc, des glissements sont opérés dans le langage qui, transformant plus ou moins radicalement les expressions, font voir une gradation de leur force d'énonciation. Loin d'être réservé à la relation entre performatifs explicites et performatifs implicites, ce processus de renvois a probablement trait à la quasi totalité des expressions langagières. Des séquences ou chaînes de relations peuvent de la sorte être décelées entre constatifs et performatifs dont le maillon central est d'une nature mixte. Par exemple la séquence des expressions "Je me repens" - "Je suis désolé" - "Je m'excuse" dont la première est d'ordre constatif, la seconde d'ordre mixte et la dernière d'ordre performatif (15).

Il semble alors que, bien qu'elle demeure pleinement signifiante d'un point de vue intuitif, la distinction entre performatif et constatif, parce qu'ils prennent place sur un même continuum, soit difficile à repérer par analyse. La thèse austinienne faible à propos du faire langagier affirmait la possibilité de marquer cette distinction. Austin doit lui-même reconnaître l'échec de sa tentative et (perdre une bataille n'est pas perdre la guerre) cherchera à aborder la même problématique d'un tout autre point de vue.

b) Une théorie de la force illocutionnaire

Laissant de côté la distinction entre performatif et constatif, Austin s'attarde aux circonstances d'énonciation de façon à examiner en quel sens dire quelque chose, c'est faire quelque chose.

En premier lieu, parler c'est bien faire quelque chose plutôt que ne rien faire: c'est l'acte de dire quelque chose, de produire des séries de locutions. Austin appelle locutionnaire ce premier acte de langage dans lequel, par ailleurs, il décèle la présence de trois sous-actes: l'acte phonétique, la simple énonciation de sons; l'acte phatique, l'emploi de mots appartenant à un vocabulaire et agencés dans des phrases en vertu de règles grammaticales; l'acte rhétique, l'emploi de mots ayant un sens et une référence, la réunion de ces deux éléments constituant la signification. Une énonciation est ainsi d'abord un acte parce qu'elle est la production de sons figurant dans des constructions verbales qui ont une signification.

Ce qui est fait en disant quelque chose constitue la seconde instance du faire langagier. Par la parole, en effet, les locuteurs du langage effectuent divers actes: promettre, demander, ordonner, etc. Austin appelle actes illocutionnaires ces diverses opérations qui peuvent être effectuées au moyen du langage. L'acte illocutionnaire donne, selon Austin, sa force (ou sa valeur) à l'énonciation; il détermine comment elle doit être saisie.

Finalement, certains effets peuvent être atteints par le langage: convaincre, persuader, surprendre, etc. La production par l'énonciation de telles suites est appelée par Austin un acte perlocutionnaire.

Faire quelque chose au moyen du langage peut donc être compris en trois acceptions distinctes qui correspondent à trois sortes d'actes différents, irréductibles, théoriquement parlant, l'un à l'autre. L'étude de la production des énonciations conduit ainsi Austin à la mise au jour d'une typologie des actes de langage (16). Chacun de ces actes dépend d'une perspective particulière et s'applique à un domaine spécifique de faits de langage; la typologie austinienne des actes de langage s'établit de la sorte selon trois séquences précises:

Les actes de langage	Leur perspective	Leur domaine
locutionnaire	l'acte <u>de</u> dire quelque chose en parlant	la signification
illocutionnaire	l'acte effectué <u>en</u> parlant	la force d'énonciation
perlocutionnaire	l'acte effectué <u>par</u> le fait de parler	les effets de langage

Les trois actes de langage dégagés par Austin constituent en fait trois façons différentes par lesquelles les locuteurs agissent au moyen du langage; à strictement parler, les trois actes langagiers ne sont que des facettes d'un seul et unique processus praxéologique. Par ailleurs, une énonciation peut demeurer sans effets; la réalisation d'un acte perlocutionnaire est donc contingente. Il ne compte donc pas, de façon essentielle, dans la production du faire langagier. D'autre part, il est indispensable (de façon générale) à toute énonciation de comprendre à la fois une signification et une force énonciative; les actes locutionnaire et illocutionnaire sont donc (la plupart du temps, dans les situations normales d'énonciation) nécessaires à l'activité de langage.

Si, dans chaque énonciation, cohabitent les aspects locutionnaire et illocutionnaire la distinction entre le faire et le dire s'estompe puisque l'acte locutionnaire est celui du dire et que l'acte illocutionnaire constitue celui du faire en disant. Leur réunion sous la forme de deux facettes d'une même production, remet donc en cause la distinction entre performatif et constatif:

"...whenever I 'say' anything (except perhaps a mere exclamation like 'damn' or 'ouch') I shall be performing both locutionary and illocutionary acts, and these two kinds of acts seem to be the very things which we tried to use, under the names of 'doing' and 'saying', as a means of distinguishing, performatives from constatives." (17)

Ainsi, considérer qu'une énonciation est d'ordre constatif résulte d'une concentration trop exclusive sur sa facette locutionnaire (sur sa

signification) au détriment de sa force illocutionnaire; à l'inverse, faire relever une énonciation de la classe des performatifs provient d'une concentration trop forte sur son aspect illocutionnaire accompagnée d'une négligence tout aussi importante à l'égard de son composant locutionnaire. Un acte de langage (complet) comporte à la fois les aspects locutionnaire et illocutionnaire; vouloir ne privilégier qu'une seule de ces dimensions hypothèque toute entreprise de compréhension du faire langagier. C'est la raison pour laquelle la distinction entre performatif et constatif, tout de même riche en évocations intuitives, doit être considérée comme une caractérisation partielle de l'activité de langage qui demande à être comprise par une appréhension plus totale:

"The doctrine of the performative/constative distinction stands to the doctrine of locutionary and illocutionary acts in the total speech acts as the special theory to the general theory." (18)

La thèse austinienne faible relative aux performatifs culmine donc en une thèse plus forte à propos de la force illocutionnaire dont le pouvoir explicatif est plus étendu que celui de la thèse faible.

Non seulement la théorie de la force illocutionnaire comprend-t-elle, en en spécifiant la portée, la distinction entre performatif et constatif, mais encore elle s'avère en mesure de montrer pourquoi celle-ci conduisait à des impasses insurmontables. La distinction entre performatif et constatif a été remise en question pour deux raisons: d'une part, parce qu'une énonciation performative peut donner lieu à une ou des énonciation(s) constative(s); d'autre part, parce qu'il est possible, en certains cas, d'évaluer une

énonciation constative selon des catégories d'estimation semblables à celles sous le coup desquelles tombent les performatifs. Si les actes locutionnaire et illocutionnaire constituent deux aspects de l'énonciation, comme nous invite à le penser la théorie, plus forte, de la force illocutionnaire, alors ces deux phénomènes peuvent être expliqués.

Premièrement, les dimensions locutionnaire et illocutionnaire y étant toutes deux présentes, "performatives are, of course, incidentally saying something as well as doing something..." (19). Abstraction faite de sa force illocutionnaire, du strict point de vue de sa signification, un performatif peut donc impliquer certaines autres énonciations dont les constituants ont le même sens et la même référence que les siens propres.

D'autre part, ...

"Once we realize that what we have to study is not the sentence but the issuing of an utterance in a speech situation, there can hardly be any longer a possibility of not seeing that stating is performing an act...it is an act to which, just as much as to other illocutionary acts, it is essential to 'secure uptake'..." (20)

Ce qui veut dire, premièrement, que l'énonciation affirmative, prototype du constatif, ne se limite pas à ce qu'elle dit mais constitue en elle-même une performance langagière munie d'une force illocutionnaire particulière et, en second lieu, qu'elle est sujette, à ce titre, aux mêmes catégories d'estimation que les performatifs. D'où le parallélisme entre l'évaluation, en certains cas, d'une affirmation et des performatifs en général.

Austin précise de plus que l'affirmation, n'étant qu'un type d'acte illocutionnaire parmi d'autres, ne jouit pas d'un statut privilégié ni d'une position privilégiée quant à la relation aux faits, dans les termes des catégories vrai et faux:

"...truth and falsity are (except by an artificial abstraction which is always possible and legitimate for certain purposes) not names for relations, qualities, or what not, but for a dimension of assessment -how the words stand in respect of satisfactoriness to the facts, events, situation etc, to which they refer." (21)

L'abandon de la distinction entre constatatif et performatif n'implique cependant pas le rejet de celle entre performatif explicite et performatif implicite dont les termes situent les extrémités, pour employer une image géométrique, de la dimension illocutionnaire de l'énonciation. La thèse forte d'Austin relativement au faire langagier et à l'effet que toute énonciation constitue, à des degrés variables, une performance d'ordre illocutionnaire qui doit être distinguée de sa signification (22).

2 - La classification austinienne des forces illocutionnaires

La théorie austinienne de la force illocutionnaire relègue dans l'ombre la dichotomie performatif/constatatif et, s'appuyant sur l'étude de l'acte de langage total dans la situation de discours totale (23), fait voir la pluralité fonctionnelle des énonciations. Dire que tout énoncé est, en partie, constitué d'une force illocutionnaire particulière, c'est du même coup poser la question de la différence entre les diverses forces illocutionnaires. Il devrait être possible de regrouper ces

dernières sous des catégories générales. Austin propose de classifier la dimension illocutionnaire d'énonciation en cinq (5) familles:

- les verdictifs ("verdictives"): en parlant, un locuteur rend un verdict (une estimation, une évaluation).
- les exercitifs ("exercitives"): en parlant, un locuteur exerce un droit (un pouvoir, une influence).
- les commissifs ("commissives"): en parlant, un locuteur prend position (contracte un engagement).
- les comportatifs ("behabitives"): en parlant, un locuteur adopte une forme de comportement social (il s'excuse, félicite, recommande, etc).
- les expositifs ("expositives"): en parlant, un locuteur répond, argumente, concède, etc.

Dans l'esprit d'Austin, cette classification demeure préliminaire. Elle n'est pas non plus étanchement tranchée; les cinq catégories illocutionnaires entretiennent des relations les unes avec les autres et s'entrecoupent les unes les autres (24). Il peut ainsi être malaisé d'indiquer la famille illocutionnaire d'une énonciation donnée. L'objectif essentiel de la classification proposée par Austin est de faire voir la différence relative entre les diverses forces illocutionnaires.

3 - Une thèse particulière d'Austin sur le langage:

'Pas de modification sans aberration'

L'intérêt d'Austin à l'égard du langage n'est pas qu'interne, c'est-à-dire qu'il ne le considère pas exclusivement comme un sujet d'étude.

Participant du mouvement de la philosophie du langage ordinaire, Austin pense que les mots sont les outils de la réflexion philosophique et qu'il est salutaire d'en examiner les divers emplois afin de progresser dans l'intelligence de la réalité. Car, ...

"When we examine what we should say when, what words we should use in what situations, we are looking again not merely at words (or 'meanings' whatever they may be) but also at the realities we use the words to talk about: we are using a sharpened awareness of words to sharpen our perception of, though not as the final arbiter of, the phenomena." (25)

Pour Austin, le langage ordinaire constitue la manière première de la pensée et la "phénoménologie linguistique" (26) qu'il met de l'avant a pour tâche de mesurer la véritable dimension des problématiques philosophiques telles qu'elles s'y expriment.

Ainsi, dans un article intitulé "A plea for excuses" Austin propose de procéder à une analyse des formulations d'excuses dans les situations courantes de discours. Une telle étude, à ses yeux, permettrait à la recherche éthique d'éviter les écueils dangereux sur lesquels l'aurait fait buter la philosophie traditionnelle, à savoir la réification de l'action (27) et le trop haut niveau d'abstraction de ses concepts (28).

Afin de colliger les diverses situations de discours où des excuses sont présentées et d'examiner les expressions qui y figurent (29), Austin mentionne trois méthodes d'investigation complémentaires les unes des autres (30): la référence au dictionnaire (passer en revue le volume au

complet en notant toutes les définitions de mots pertinentes aux excuses et/ou rechercher dans les définitions des termes évidents d'excuses, préalablement sélectionnés, les occurrences de tous les autres mots afin de faire apparaître leur parenté avec les premiers); l'étude des textes de loi (les fautes légales étant passibles de sanctions pénales et faisant l'objet d'excuses, de plaidoyers, etc); l'étude du langage des sciences du comportement (dont la tâche est justement de décrire et de tenter d'expliquer des actions à propos desquelles peuvent être formulées des excuses).

En ce qui a trait aux excuses, l'étude du dictionnaire se révèle particulièrement féconde; on y découvre en effet que dans les formulations d'excuses sont souvent présents des adverbes (31). Comme le remarque Austin, cela n'a rien de surprenant puisque ...

"...the tenor of so many excuses is that I did it (une action) but only in a way, not just flatly like that -i.e, the verb (exprimant l'action en question) needs modifying." (32)

(La fonction grammaticale d'un adverbe consiste justement à modifier une phrase (33)). Cependant, ce constat, en lui-même assez trivial, conduit Austin à énoncer deux thèses concernant la première l'éthique, la seconde le langage. C'est parce que Searle critique sévèrement cette thèse sur le langage -critique dont il sera plus loin rendu compte- qu'est ici examinée l'étude austinienne des excuses.

Contrairement à ce qui a souvent été supposé en philosophie éthique traditionnelle, les actions ne peuvent être subsumées, d'après Austin, sous des catégories universelles et dichotomiques (bien/mal; libre/non libre; volontaire/involontaire, etc). Car, d'une part, les adverbes modifiant les verbes d'action figurant dans les formulations d'excuses ont un rang d'application spécifique (certains verbes seulement peuvent être accompagnés de, par exemple, l'adverbe 'volontairement' et donc certaines actions seulement peuvent être dites 'volontaires') et, d'autre part, un adverbe peut s'opposer, selon les verbes qu'il peut accompagner, à plusieurs autres adverbes (par exemple à l'adverbe "involontairement" peut s'opposer aussi bien l'adverbe "délibérément" que l'adverbe "inconsiemment" (34)). L'étude des formulations d'excuses conduit de la sorte à des distinctions catégorielles relatives aux situations de discours dans lesquelles elles apparaissent ainsi qu'à une classification multiforme des actions. La thèse éthique d'Austin consiste à affirmer cette équivocité des actions (35).

La thèse relative au langage que présente Austin après avoir entrepris l'étude des diverses formulations d'excuses prend la forme d'un slogan: 'Pas de modification sans aberration' (36). Formuler une excuse, c'est (entre autres choses) adjoindre à un verbe exprimant une action un adverbe quelconque qui le modifie de quelque façon. L'emploi du verbe seul sert à exprimer une action normale (dans une situation normale); faire accompagner un verbe d'un adverbe revient à exprimer une action anormale par rapport à celle qu'exprime le même verbe non modifié. Ainsi donc, l'emploi d'un verbe n'exige ni même ne permet qu'il soit modifié par un adverbe

(ou toute autre expression modificatrice) à moins que l'action (ou la situation) qu'il exprime ne soit anormale, aberrante:

"The natural economy of language dictates that for the standard case covered by any normal verb...no modifying expression is required or even permissible. Only if we do the action named in some special way or circumstances, different from those in which such an act is naturally done (and of course both the normal and the abnormal differ according to what verb in particular is in question) is a modifying expression called for, or even in order." (37)

La thèse ici défendue par Austin implique que certains mots ou certaines expressions dont la fonction consiste à modifier un verbe ne peuvent être employés quand le verbe est lui-même utilisé normalement, c'est-à-dire quand il exprime une action normale (dans une situation normale). L'emploi des éléments de langage qui entraînent une modification exige que soient remplies un certain nombre de conditions relatives à l'aberration de l'action (ou de la situation) (38).

B - La critique de Searle à l'égard d'Austin

La dette théorique de Searle à l'égard d'Austin est d'une très grande importance: la théorie searlienne des actes de langage se déploie dans l'horizon de pensée ouvert par Austin. L'auteur de How To Do Things With Words fut le premier à pousser aussi loin l'étude de la possibilité que le langage soit un faire; Searle a poursuivi, et sûrement mieux théorisé qu'Austin, cette nouvelle voie d'investigation du phénomène langagier.

Il n'est donc pas très surprenant de voir Searle, d'une part, se lancer à la défense des idées maîtresses d'Austin (39) et, d'autre part, consacrer une assez importante partie de sa recherche à leur approfondissement. Cependant, malgré son évidente filiation à Austin, Searle n'en considère pas moins l'héritage austinien d'un point de vue fort critique. Sur le fond de leur accord se dressent un certain nombre d'oppositions qui correspondent aux trois points de la philosophie austinienne dont il vient d'être rendu compte. Searle remet en cause la distinction entre les dimensions locutionnaire et illocutionnaire de la théorie austinienne, la classification des actes illocutionnaires à laquelle elle conduit ainsi que la thèse relative au langage impliquée dans l'étude des excuses menée par Austin.

1 - La critique de Searle à l'égard de la distinction austinienne entre locutionnaire et illocutionnaire

Searle rejette carrément la distinction entre acte locutionnaire et acte illocutionnaire mise de l'avant par Austin à la suite de son étude des performatifs.

On se souviendra que cette distinction s'établit selon deux séquences différentes: l'acte locutionnaire est celui de dire quelque chose et comprend les sous-actes phonétique, phatique et rhétique, ce dernier lui ouvrant le domaine de la signification; l'acte illocutionnaire est effectué en disant quelque chose et porte la force de l'énonciation. La distinction locutionnaire/illocutionnaire met en jeu (et c'est ce qui.

la fonde, aux yeux d'Austin) une séparation radicale entre la signification d'un énoncé, relevant de l'acte locutionnaire et sa force d'énonciation, comprise dans l'acte illocutionnaire. Or, fait remarquer Searle, une telle séparation ne se retrouve justement pas dans les performatifs où:

"The meaning of the sentence determines an illocutionary force of its utterances in such a way that serious utterances of it with that literal meaning will have that particular force. The description of the act, since it involves the meaning of the sentence, is already a description of the illocutionary act, since a particular illocutionary act is determined by that meaning." (40)

Paradoxalement, l'étude des performatifs qui avait amené Austin à la distinction entre acte locutionnaire et acte illocutionnaire met elle-même en cause, selon Searle, cette différence. Cette dernière, en ce qui a trait aux performatifs n'en est plus une que d'étiquettes puisque l'abstraction de leur signification constitue par le fait même l'abstraction simultanée de leur force illocutionnaire. La distinction entre locution et illocution manque ainsi à une généralité totale; les classes qu'elles forment s'interpénètrent. Certains actes locutionnaires coïncident avec des actes illocutionnaires.

Une objection pourrait être formulée à l'encontre de cette critique de Searle, à savoir que, la performance d'un acte illocutionnaire exigeant que soient remplies certaines conditions, la distinction entre locution et illocution serait maintenue si on ne la considère que comme la différence

entre la signification d'un énoncé et le succès de sa performance. Searle dispose de cette contre-objection en alléguant qu'elle réduirait la distinction entre acte locutionnaire et acte illocutionnaire à une distinction entre essai et réussite de la performance illocutionnaire. Cette dernière étant déjà (du moins intuitivement) fondée, on voit mal à quoi pourrait alors servir la première distinction entre locution et illocution.

Poussant plus avant sa critique, Searle constate qu'en établissant sa typologie des actes de langage Austin donne des exemples d'actes rhétiques et d'actes illocutionnaires en discours indirect alors que les actes phonétiques et phatiques sont illustrés par des exemples en discours direct. Ce fait peut se comprendre:

"...it is not necessarily inconsistent, because since the locutionary act is defined as uttering a sentence with a certain sense and reference (meaning) then that sense and reference will determine an appropriate indirect-speech form for reporting the locutionary act." (41)

Cependant, cela entraîne une identification de l'acte rhétique et de l'acte illocutionnaire en ce qu'ils s'impliquent mutuellement:

"The point I am making now is that there is no way to abstract a rhetic act in the utterance of a complete sentence which does not abstract an illocutionary act as well, for a rhetic act is always an illocutionary act of one kind or another." (42)

Ce lien trop intime entre le sous-acte rhétique et la force illocutionnaire rend impossible, selon Searle, l'établissement d'une distinction claire entre acte locutionnaire et acte illocutionnaire, telle qu'Austin la proposait:

"The concepts locutionary act and illocutionary act are...different, just as the concepts terrier and dog are different. But the conceptual difference is not sufficient to establish a distinction between separate classes of acts, because just as every terrier is a dog, so every locutionary act is an illocutionary act." (43)

Plus fondamentalement, c'est la nature même du sous-acte rhétique qui, aux yeux de Searle, bloque toute différenciation catégorielle entre acte locutionnaire et acte illocutionnaire. Selon Austin, rappelons-le, le sous-acte rhétique consiste à proférer des mots et des phrases ayant une signification. Or, d'après Searle, la signification d'un énoncé n'est pas indépendante de sa force illocutionnaire:

"...the locutionary meaning of sentences always contains some illocutionary force-potential, and...the locutionary meaning of utterances determines (at least some) illocutionary force of utterance." (44)

Austin, n'ayant pas aperçu cette interdépendance entre signification et force illocutionnaire, aurait à tort supposé la distinction entre acte locutionnaire et illocutionnaire. Mais alors, ce qui dans cette distinction fait véritablement problème, c'est la caractérisation de la signification langagière qui s'en dégage:

"One of the possible reasons why Austin neglected the extent to which force was part of meaning is that his use of the Fregean terminology of sense and reference shifted the focus of emphasis away from some of the most common elements in the meaning of a sentence which determine the illocutionary force-potential of the sentence...If one thinks of sentential meaning as a matter of sense and reference, and tacitly takes sense and reference as properties of words and phrases, then one is likely to neglect those elements of meaning which are not matters of words and phrases, and it is often precisely those elements which in virtue of their meaning are such crucial determinants of illocutionary force." (45)

En récusant la distinction austinienne entre acte locutionnaire et acte illocutionnaire, Searle cherche ultimement à être en mesure de penser autrement que le fait l'auteur d'How To Do Things With Words la force illocutionnaire et la signification ainsi que leurs rapports. (46)

2 - La critique de Searle à l'égard de la classification austinienne des forces illocutionnaires

A la suite de la présentation de sa typologie des actes de langage, Austin a proposé une classification préliminaire des forces illocutionnaires en cinq familles plus ou moins distinctes. La critique que Searle formule à l'égard de ce travail de catégorisation origine de la mise en cause antérieure qu'il effectue de la distinction austinienne entre les dimensions locutionnaire et illocutionnaire de l'énonciation. Plus précisément, la caractérisation que donne Austin de l'illocutionnaire, pour le distinguer du locutionnaire, apparaît par trop évasive à Searle:

"...the metaphor of the force in the expression 'illocutionary force' is misleading since it suggests that different illocutionary forces occupy different positions on a simple continuum of force." (47)

Une connotation du terme "force" peut laisser faussement penser que la dimension illocutionnaire est instituée selon une régularité linéaire qui se donnerait d'emblée à l'analyste pour qui il serait alors possible, par voie de conséquence, d'intuitivement catégoriser les différents types illocutionnaires.

Une telle vue des choses ne tient pas compte, selon Searle, de la complexité du phénomène de la performance langagière où...

"The illocutionary forces of utterances may be more or less indeterminate. Suppose I ask you to do something for me. My utterance may be, for example, a request or an entreaty or a plea." (48)

La conséquence méthodologique que Searle tire de cette virtuelle imprécision illocutionnaire de l'énonciation est que tout travail de classification portant sur cette dimension du faire langagier doit être précédé d'une élucidation des différents critères d'identification des actes illocutionnaires:

"...there are several different principles of distinction for distinguishing different types of illocutionary acts." (49).

"Any taxonomical effort...presupposes criteria for distinguishing one (kind of) illocutionary act from another." (50)

A défaut d'avoir aperçu la possibilité d'indétermination de la force illocutionnaire d'une énonciation (51) et négligeant d'adopter des principes de différenciation entre les actes illocutionnaires, Austin, guidé par la seule métaphore de la force, aurait commis, d'après Searle, des fautes importantes dans l'établissement de sa classification des forces illocutionnaires.

L'erreur la plus évidente de la tentative austinienne est qu'elle confond les actes illocutionnaires de langage avec les verbes illocutionnaires de la langue anglaise:

"The first thing to notice about these lists is that they are not classifications of illocutionary acts but of English illocutionary verbs. Austin seems to assume that a classification of different verbs is eo ipso a classification of kinds of illocutionary acts, that any two non-synonymous verbs must mark different illocutionary acts. But there is no reason to suppose that this is the case." (52)

Sur la base de cette critique initiale, Searle adresse à la classification d'Austin les reproches plus précis qui suivent:

- certains verbes figurant dans les listes des catégories d'Austin n'apparaissent pas être des verbes illocutionnaires (53),
- parce que la classification d'Austin ne repose sur aucun principe ou ensemble de principes clair(s) et consistant(s) de distinction, ses différentes catégories, sauf celle des commissifs, ne reçoivent pas une définition précise,

- les catégories de la classification s'entrecoupent les unes les autres; elles manquent donc de généralité différentielle (54),
- différentes sortes de verbes illocutionnaires figurent indûment dans une seule et même catégorie (55),
- certains verbes compris dans une catégorie ne respectent pas la définition (même très imprécise) de cette dernière (56).

Regroupant ces cinq reproches dérivés et la critique de base qu'il formule à l'égard de la classification austinienne des forces illocutionnaires, Searle leur donne la forme suivante:

"...there are (at least) the following six related difficulties with Austin's taxonomy. In ascending order of importance, there is a persistent confusion between verbs and acts; not all the verbs are illocutionary verbs; there is too much overlap of the categories; there is too much heterogeneity within the categories; many of the verbs listed in the categories don't satisfy the definition given for the category; and, most important, there is no consistent principle of classification." (57)

La contestation searlienne de la classification des actes illocutionnaires d'Austin repose sur l'absence dans cette dernière de critères de différentiation. On doit donc s'attendre à ce que Searle appuie sa propre typologie des actes illocutionnaires sur un ensemble de principes d'identification qui auront comme effet de mieux caractériser le faire langagier (voir le chapitre quatrième).

3 - La critique de Searle à l'égard de la thèse austinienne 'Pas de modification sans aberration'

La troisième critique d'importance que Searle formule à l'égard d'Austin concerne la thèse sur le langage à laquelle ce dernier est parvenu à la suite de son examen des formulations d'excuses, à savoir que les expressions modificatrices du langage (plus particulièrement les expressions s'appliquant à la description des actions) ne peuvent être employées que si, de quelque façon, la situation sur laquelle elles portent est anormale, aberrante. Le slogan austinien "No modification without aberration" implique que des conditions contraignantes sont imposées à l'application de certaines expressions langagières et donc des concepts qu'elles représentent.

En vue d'examiner le bien fondé et la portée théoriques de cette thèse, Searle commence par attirer l'attention sur cinq aspects qu'il y décèle.

Elle serait d'abord le prototype d'une certaine forme d'analyse dans la philosophie contemporaine; en effet, chacun de leur côté, G. Ryle à propos du mot 'volontaire', B. S. Benjamin au sujet de 'remember' et L. Wittgenstein en ce qui a trait au verbe 'know' (58) développent des considérations similaires à celles de la thèse d'Austin:

"In each case the author claims that a certain concept or range of concepts is inapplicable to certain states of affairs because the states of affairs fail to satisfy certain conditions which the author says are presuppositions of the applicability of the concepts." (59)

En second lieu, Searle remarque que cette "conditionnalité" d'application des mots, loin d'être limitée aux termes philosophiques, semble plutôt être un trait caractéristique du langage et s'imposer ainsi à toutes sortes de mots ou d'expressions usuels du langage. Selon Searle, par exemple, l'énonciation de la phrase 'the president is sober today' n'est appropriée que dans certaines circonstances relatives à un état de choses standard, à savoir que le président est habituellement ivre. Sous l'éclairage de ces deux premières remarques de Searle, la thèse impliquée par le slogan austinien acquiert une plus grande portée: elle s'étend d'une part, à une très grande quantité de mots du langage ordinaire et constitue, d'autre part, un paradigme de la réflexion philosophique contemporaine.

La troisième remarque de Searle a trait à la négation des mots ou expressions dont l'emploi exige des conditions relatives à l'aberration de la situation qu'ils décrivent. Appelant 'A-word' de tels mots, Searle soutient que leur négation ne sont pas des 'A-word'; c'est-à-dire que leur emploi n'exige pas de conditions particulières d'application ni même de spécification quant à leur particularité de la situation sur laquelle ils portent. Par exemple, le remplacement dans la phrase considérée plus haut, du 'A-word' 'sober' par sa négation donne la nouvelle phrase suivante 'the president is drunk today' dont l'expression n'exige pas, contrairement à la première, la prise en considération de la spécificité de la situation sur laquelle elle porte. Comparativement à cette phrase, celle qui comporte le 'A-word' 'sober' fait référence à l'alcoolisme du président pour faire voir le caractère exceptionnel (la situation anormale que cela représente)

du fait que le président soit à jeun aujourd'hui. L'emploi de la négation d'un 'A-word', contrairement à l'emploi de celui-ci, ne demeure assujéti qu'à la vérité de son contenu. Il y a donc asymétrie entre un 'A-word' et sa négation:

"That is, to justify fully an utterance countaining an A-word we need, first, evidence of an aberration or of one of the other special conditions, and, secondly, evidence for the truth of the utterance. But for the opposite or negative we need only evidence of the truth of the utterance. (...) for every sentence which requires an A-condition, there is a negation or opposite sentence which does not require an A-condition." (60)

Searle formule sa quatrième remarque à propos de l'aberration sur la base de cette discordance entre un 'A-word' et sa négation. Selon lui, la production d'une phrase comprenant un 'A-word' sert à marquer la vérité de son contenu qui autrement (si la phrase n'avait pas été prononcée) aurait été considéré comme faux, sa négation étant supposée vraie. Si, pour reprendre notre exemple de tout à l'heure, le président est alcoolique, la vérité de la phrase 'the president is drunk today' est présumée; l'emploi de la phrase avec 'A-word', 'the president is sober today', dont le contenu est habituellement faux, est motivé par le fait qu'exceptionnellement il est aujourd'hui vrai. La phrase avec 'A-word' contre donc la vérité de sa négation:

"An aberration or A-condition for a sentence is in general a reason for supposing that the assertion made in uttering the opposite or negation of that sentence is or might have been true, or at least might have been supposed by someone to be true. An A-condition for a remark is just a reason

for supposing the remark might have been false
or might have been supposed by someone to be
false." (61)

Telle est, aux yeux de Searle, la véritable portée de la thèse austinienne:

"We are now in position to see that the thesis
'no modification without aberration' seems really
to mean something like 'no modification without
some reason for supposing the negation of the
modification might have been true'. " (62)

La cinquième et dernière remarque de Searle à propos de la thèse d'Austin consiste à dégager l'impossibilité de dresser une liste exhaustive des 'A-word'. Car, l'emploi d'un mot relativement à l'ordre de l'aberration, dépend de la phrase entière dans laquelle il figure et du contexte d'énonciation où cette dernière prend place; par conséquent, tous les mots sont, en principe, susceptibles d'être des 'A-words'. En fait, c'est relativement à sa négation que, par rapport à une situation donnée, un 'A-word' exige des conditions particulières d'application. Dans une situation tout à fait contraire, il y aurait interversion des deux termes: c'est la négation du 'A-word' qui alors serait soumis à des conditions d'application. Ainsi, dans le cas où le président est d'une tempérance exemplaire, la phrase 'the president is drunk today' a trait à une situation aberrante. Son emploi vise à relever la fausseté inhabituelle de sa négation.

A la lumière de ces considérations, la thèse d'Austin doit, selon Searle, subir un important déplacement: elle ne porte pas sur des mots isolés mais sur les phrases relativement à leurs contextes d'énonciation:

"The thesis 'no modification without aberration' ...seems not to be a thesis about words but about sentences, and...it is only about sentences given a background of assumptions about people's habits and expectations." (63)

Dans cette perspective, la double problématique de la modification et de l'aberration est à considérer de la façon suivante. Il est reconnu que des situations sont normales, standards. Selon Searle, il serait incongru de spécifier qu'elles sont telles à moins de supposer qu'elles auraient pu ne pas l'être:

"It does not in general make sense simply to assert of a standard or normal situation that it is standard or normal unless there is some reason for supposing that it might have been non-standard or abnormal, or that our audience might have so supposed, or might have been supposed to so suppose." (64)

Relativement à une situation donnée, toutes les phrases ont pour fonction d'assurer la vérité de leur contenu qui aurait pu être supposé faux. A cet égard, l'ajout d'un élément modificateur dans une phrase est sans effet: la phrase originale et la phrase modifiée servent la même fin.

Searle en déduit que la thèse sur le langage impliquée dans le slogan austinien 'No modification without aberration' doit porter non pas, comme le pensait Austin, sur de prétendues conditions d'application de mots ou d'expressions (ou de leur concept) mais plutôt sur l'énonciation de toute assertion. En d'autres termes, l'introduction dans une phrase de mots qui la modifient relève des conditions générales de la production de l'acte de langage d'assertion:

"Austin's slogan 'no modification without aberration' ought to be rewritten 'no remark without remarkable-ness' or, to steal and redefine a term from Dewey, 'no assertion without assertibility'." (65)

Cette conditionnalité de l'assertion, Searle la décrit succinctement de la façon suivante:

"To make an assertion is to commit oneself to something's being the case as opposed to that thing's not being the case. But if the possibility of its not being the case is not even under consideration, or if its being the case is one of the assumptions of the discourse, then the remark that it is the case is just pointless." (66)

Il est à remarquer que Searle ne nie pas que les concepts contiennent des présuppositions et que donc ils ne s'appliquent qu'à certaines conditions; ces conditions d'emploi des concepts n'ont cependant, selon lui, rien à faire avec le caractère d'aberration de certaines situations:

"The character of the mistake I am citing is that it confuses conditions of assertability with presuppositions of concepts. (...) But the fact that...an assertion is odd except in abnormal or aberrant situations is not sufficient to show that aberrance or abnormality is a presupposition of the applicability of the concept..." (67)

En étudiant les formulations d'excuses, Austin avait relevé des conditions d'énonciation qu'il aurait faussement identifiées à des conditions d'application de concepts; corrigeant Austin, Searle en fait des conditions de la production de l'assertion (68). Le caractère aberrant.

d'une énonciation quelconque est l'effet non des concepts qu'elle contient (c'est-à-dire des mots et expressions qui y figurent) mais du fait qu'elle soit une assertion affirmée sans raison (69).

Faisant valoir sa dimension performative, Austin a jeté les bases d'une nouvelle conception du langage. En grande partie d'ordre intuitif, comme beaucoup d'investigations originales, le travail d'Austin n'aurait pas été sans comporter quelques erreurs. C'est en corrigeant ces défauts de la pensée austinienne que Searle développe sa propre théorie des actes de langage dont il sera maintenant rendu compte.

NOTES (Chapitre troisième)

- (1) Ainsi, par exemple, après avoir mené une investigation minutieuse de certains faits de langage, Austin déclare:

"Many of you will be getting impatient at this approach -and to some extent quite justifiably. You will say 'Why not cut the cackle? Why go on about lists available in ordinary talk of names for things we do that have relations to saying, and about formulas like the 'in' and 'by' formulas? Why not get down to discussing the thing bang off in terms of linguistics and psychology in a straight-forward fashion? Why be so devious?' Well, of course, I agree that this will have to be done -only I say after, not before, seeing what we can screw out of ordinary language even if in what comes out there is a strong element of the undeniable. Otherwise we shall overlook things and go too fast." Austin (1962), p. 123.

- (2) "In these lectures, then, I have been doing two things which I do not altogether like doing. These are: (1) producing a programme, that is, saying what ought to be done rather than doing something; (2) lecturing." Austin (1962), p. 164.
- (3) Id., p. 6.
- (4) Austin adopte le point de vue 'utiliste' en philosophie du langage. Il considère donc (attitude anti-positiviste, eu égard à la première approche) que:

"...many traditional philosophical perplexities have arisen through a mistake -the mistake of taking as straightforward statements of fact utterances which are either (in interesting non-grammatical ways) non-sensical or else intended as something quite different." Austin (1962), p. 3.

- (5) Id., p. 9.

- (6) Ainsi, un mariage peut être contracté par simple cohabitation, sans que les "époux" ne se soient échangés un "oui" de consentement mutuel. C'est Austin lui-même qui donne cet exemple. Austin (1962), p. 8.
- (7) Id., p. 8.
- (8) Austin établit un tableau schématique de ces conditions nécessaires au fonctionnement d'un performatif, c'est-à-dire à la réalisation effective d'une action par un performatif. Sans m'y attarder davantage, je reproduis simplement ici ce tableau:
- "(A.1) There must exist an accepted conventional procedure having a certain conventional effect, that procedure to include the uttering of certain words by certain persons in certain circumstances, and further,
- (A.2) the particular persons and circumstances in a given case must be appropriate for the invocation of the particular procedure invoked.
- (B.1) The procedure must be executed by all participants both correctly and
- (B.2) completely.
- (F.1) Where, as often, the procedure is designed for use by persons having certain thoughts or feelings, or for the inauguration of certain consequential conduct on the part of any participant, then a person participating in and so invoking the procedure must in fact have those thoughts or feelings, and the participants must intend so to conduct themselves, and further
- (F.2) must actually so conduct themselves subsequently." Austin (1962), pp. 14-15.
- (9) Id., p. 45. "...if when, for example, I say 'I apologize' I do apologize, so that we can now say, I or he did definitely apologize, then

- (1) it is true and not false that I am doing (have done) something -actually numerous things, but in particular that I am apologizing (have apologized);
 - (2) it is true and not false that certain conditions do obtain, in particular those of the kind specified in our Rules A.1 and A.2;
 - (3) it is true and not false that certain other conditions obtain of our kind F, in particular that I am thinking something; and
 - (4) it is true and not false that I am committed to doing something subsequently." Id., pp. 45-46.
- (10) Les exemples de la course et de l'excuse sont fournis par Austin lui-même. Voir Austin (1962), pp. 46-47.
 - (11) Les exemples de la croyance et celui relatif aux enfants de Jean sont également d'Austin. Voir Austin (1962), pp. 48-50.
 - (12) Austin (1962), p. 60.
 - (13) Id., p. 69.
 - (14) La distinction entre performatif explicite et performatif implicite amène Austin à envisager l'hypothèse suivante relative au développement historique du langage:

"Now, one thing that seems at least a fair guess, even from the elaboration of the linguistic construction, as also from its nature in the explicit performative is this: that historically, from the point of view of the evolution of language, the explicit performative must be a later development than certain more primary utterances, many of which at least are already implicit performatives, which are included in most or many explicit performatives as parts of a whole. (...) The plausible view (I do not know exactly how it would be established) would be that in primitive languages it would not yet be clear, it would not yet be possible to dis-

tinguish, which of various things that (using later distinctions) we might be doing we were in fact doing. (...) It is also a plausible view that explicitly distinguishing the different forces that... (a) utterance might have is a later achievement of language, and a considerable one...". Austin (1962), pp. 71-72.

- (15) Cette séquence est tirée d'une série d'exemples que donne Austin. Voir Austin (1962), p. 79.
- (16) Je laisse de côté, parce qu'elles ne sont pas d'une trop grande importance pour notre présent propos, les discussions menées par Austin sur certains concepts des actes de langage: la conventionnalité dans l'acte illocutionnaire, l'intentionnalité et l'emploi dans l'acte perlocutionnaire.
- (17) Austin (1962), p. 133.
- (18) Id., p. 148.
- (19) Id., p. 140.
- (20) Id., p. 139.
- (21) Id., p. 149.
- (22) Les idées d'Austin sur le faire langagier occupent une place centrale dans la réflexion contemporaine sur le langage; elles ont, à ce titre, suscité de nombreuses et diverses réactions. Sans vouloir les dénombrer toutes, je voudrais ici brièvement relever celles qui semblent avoir sollicité le plus d'attention.

Parmi les linguistes, les travaux d'Austin ont particulièrement été remarqués par Emile Benveniste qui, loin de suivre en tous points le développement de la pensée du philosophe d'Oxford, se montre au contraire très critique vis-à-vis son étape essentielle, à savoir l'abandon de la distinction entre constatifs et performatifs et son remplacement par la théorie de la force illocutionnaire:

"Nous ne voyons...pas de raison pour abandonner la distinction entre performatif et constatif. Nous la croyons justifiée et nécessaire, à condition qu'on la maintienne dans les conditions strictes d'emploi qui l'autorisent sans faire intervenir la considération du 'résultat obtenu' qui est source de confusion."
Benveniste (1963), p. 276.

D'après Benveniste, trois principaux critères servent à la reconnaissance d'un performatif: l'aptitude (ou l'autorité) du locuteur, l'adéquation des circonstances d'énonciation et le caractère événementiel de la profération. Ces conditions conduisent...

"...à reconnaître au performatif une propriété singulière, celle d'être sui-référentiel, de se référer à une réalité qu'il constitue lui-même, du fait qu'il est effectivement énoncé dans des conditions qui le font acte."
Id., pp. 273-274.

En vertu de cette caractérisation, la forme linguistique d'un performatif est, selon Benveniste, "...soumise à un modèle précis, celui du verbe au présent à la première personne." (Id., p. 274.) A l'opposé d'Austin donc, Benveniste considère qu'il est possible d'établir un critère grammatical de reconnaissance des performatifs. Pour cette raison, il ne pourrait endosser la théorie austinienne de la force illocutionnaire qui accorde à toute énonciation la caractéristique, d'abord reconnue aux seuls performatifs, d'être un faire langagier.

Sur le plan proprement philosophique, c'est la distinction entre la signification, d'ordre locutionnaire, et la force illocutionnaire qui, parmi les idées mises de l'avant par Austin, paraît susciter la plus importante controverse. Cette distinction, pourtant très clairement exprimée par l'auteur de How To Do Things With Words, n'a d'ailleurs pas toujours été aperçue; ainsi, Paul Gochet affirme:

"Par 'force' il (Austin) désigne une dimension de la signification qui jusqu'ici avait été ignorée par des théoriciens de la logique.

(...)

Austin a cru nécessaire d'introduire une nouvelle dimension de la signification: la force de l'expression." Gochet (1967), p. 161.

D'autres, qui ont correctement interprété Austin quant à sa position relative à la différence entre signification et force illocutionnaire, s'opposent à sa thèse forte sur le faire langagier en raison, justement, de cette distinction qu'il y défend.

L. Jonathan Cohen, par exemple, d'un point de vue pragmatique, considère que la force illocutionnaire, telle que définie par Austin, constitue une partie ou un aspect de la signification de toute énonciation:

"...what Austin calls the illocutionary force of an utterance is that aspect of its meaning which is either conveyed by its explicitly performative prefix, if it has one, or might have been so conveyed by the use of such an expression." Cohen (1964), p. 125.

Cohen, en somme, radicalise, eu égard à la problématique de la signification, les vues d'Austin sur le faire langagier. Alors que ce dernier cherchait à dégager une nouvelle dimension du langage en marge des conceptions traditionnelles qui avaient jusqu'alors marqué son investigation, Cohen prétend que cette mise au jour bouleverse les idées reçues, particulièrement celles concernant la signification. Selon lui, la thèse faible d'Austin, c'est-à-dire l'établissement de la distinction entre constatifs et performatifs, réussit mieux, bien que ce soit encore de façon imparfaite, que sa thèse forte de la force illocutionnaire, à opérer ce renversement théorique:

"... the merit of Austin's book lies in the insight it affords into the wealth and variety of performative meaning. This introduction of the concept of illocutionary force achieves nothing but to obscure the nature of this insight. We need the term 'performative' but not the term 'illocutionary', and we must use 'performative' as an adjective applicable to verbs, verb-uses, particles, adverbs, phrases or meanings, but not to whole utterances or to sentences qua sentences. 'Performative' is thus co-ordinate with 'predicative', 'referential', etc., not

with 'statement - making' or 'constative'."
Cohen (1964), p. 134.

Se plaçant dans une perspective plus austinienne, Richard M. Hare n'en critique pas moins, lui aussi, la distinction entre signification et force illocutionnaire. C'est, à ses yeux, la séparation étanche entre le sens du (ou dans le) sous-acte rhétorique de l'acte locutionnaire et la force illocutionnaire qu'Austin veut instaurer qui fait principalement problème. Selon Hare, en effet, le sens spécifie la force d'une énonciation et, par voie de conséquence, la distinction entre acte locutionnaire et acte illocutionnaire s'estompe:

"...the distinction between locutionary and illocutionary acts breaks down; for...even if the locutionary act consists in no more than uttering words with a certain sense and reference, this would have to include, in the sense..., a specification of whether it is a statement or a command, etc.; but these are illocutionary acts. So,...one cannot perform a locutionary act completely without specifying (at any rate partly) the illocutionary force which the act carries." Hare (1971), p. 108.

- (23) "The total speech act in the total speech situation is the only actual phenomenon which, in last resort, we are engaged in elucidating." Austin (1962), p. 148.
- (24) "...general families of related and overlapping speech acts..." Austin (1962), p. 150.
- (25) Austin (1956-57), p. 182.
- (26) "...'linguistic phenomenology'..." (Austin (1956-57), p. 182).
Austin semble préférer ce terme à celui de 'philosophie linguistique' qui est souvent utilisé pour décrire la méthode de travail qu'il pratique.
- (27) C'est-à-dire l'intégration des actions à de simples processus physiques:

"...we assimilate then one and all to the supposedly most obvious and easy cases, such as posting letters or moving fingers, just as we assimilate all 'things' to horses or beds." Austin (1956-57), p. 179.

- (28) Par exemple le concept de 'liberté' dont l'étude en dehors des situations de discours n'a, aux yeux d'Austin, qu'un usage spéculatif:

"As 'truth' is not a name for a characteristic of assertions, so 'freedom' is not a name for a characteristic of actions, but the name of a dimension in which actions are assessed. In examining all the ways in which each action may not be 'free', i.e. the cases in which it will not do to say simply 'X did A', we may hope to dispose of the problem of Freedom." Austin (1956-57), p. 180.

- (29) "Our object is to imagine the varieties of situation in which we make excuses, and to examine the expressions used in making them." Austin (1956-57), p. 186.

- (30) Nous en rendons compte ici afin de faire voir quelque peu la méthodologie de recherche de type austinien en philosophie du langage.

- (31) En fait, la recherche d'Austin l'amène à d'autres découvertes qu'il n'est pas nécessaire de considérer pour notre présent propos; l'unique étude des adverbes est suffisante pour faire voir la démarche d'Austin et rendre compte des thèses qu'il défend.

- (32) Austin (1956-57), p. 187.

- (33) La Grammaire Larousse du français contemporain (Librairie Larousse, Paris, 1964, p. 414) donne la définition suivante de l'adverbe:

"L'adverbe est un mot invariable dont le rôle est d'apporter un élément complémentaire à:
- un verbe
..."

- (34) Encore une fois, Austin fournit d'autres arguments à la défense de cette thèse; nous nous limitons aux raisons les plus importantes qu'il invoque.
- (35) Cette thèse théorique en suggère une autre d'ordre méthodologique relative au mode d'analyse des actions: procéder d'abord à l'investigation des actions anormales (les excuses expriment de telles actions) de façon à éclairer (l'anormalité faisant mieux voir la normalité) les cas plus normaux.
- (36) "No modification without aberration." Austin (1956-57), p. 189.
- (37) Id., p. 190.
- (38) Analysant cette thèse d'Austin, Stanley Cavell ajoute une considération supplémentaire relative au caractère aberrant de la situation exigé pour toute modification linguistique. L'aberration peut être, selon lui, soit réelle, soit imaginée par les interlocuteurs:
- "...the condition for applying the term 'voluntary' holds quite generally -viz., the condition that there be something (real or imagined) fishy about any performance intelligibly so characterized-..."
Cavell (1958), p. 177.
- (39) J'en voudrais donner pour exemple le compte rendu suivant d'un débat mettant aux prises Searle et le philosophe français Jacques Derrida relativement à l'interprétation à donner à la philosophie austinienne. Poursuivant son projet de déconstruction du logocentrisme métaphysique (entrepris dans De la Grammatologie, Editions de Minuit, coll.: 'Critique', Paris, 1967, 445 pages), Derrida s'est, en effet, livré à quelques réflexions sur la pensée d'Austin auxquelles Searle réagit.
- Sur la base d'une thèse plus générale qui fonde le langage dans l'écriture, Derrida cherche à démontrer que la communication verbale dépend, dans sa structure ultime, de la communication écrite. Récusant, par ailleurs, la définition dite traditionnelle de l'écriture selon la séquence ordonnée sensation/perception, représentation, expression, communication de sens, Derrida découvre deux dimensions du signe écrit: l'absence des éléments constitutifs, disons globalement, de la réalité dont il prétend tenir lieu (celui qui a écrit, son ou ses destinataires, le contexte de production de l'écrit) et

leur suppléance par des traces graphématiques dont les jeux de différences constituent le seul horizon de l'écriture. Cette matérialité de l'écriture, Derrida en voit l'indice dans son itérabilité, c'est-à-dire sa possibilité de faire l'objet de manifestations répétitives. La structure "nucléaire" de l'écrit ne comprendrait pas dans son champ d'éléments tels que ceux de vouloir dire, de sens, d'interprétation et de contexte:

"...un signe écrit comporte une force de rupture avec son contexte, c'est-à-dire l'ensemble des présences qui organisent le moment de son inscription. Cette force de rupture n'est pas un prédicat accidentel mais la structure même de l'écrit." Derrida (1973), p. 59.

Cette matérialité, questionne Derrida, dans la mesure où le langage et même toute la réalité sont subordonnés à l'écriture...

"Ne (la) retrouve-t-on pas dans tout langage, par exemple dans le langage parlé et à la limite dans la totalité de l'expérience en tant qu'elle ne se sépare pas de ce champ de la marque, c'est-à-dire, dans la grille de l'espacement et de la différence, d'unités d'itérabilité, d'unités séparables de leur contexte interne ou externe et séparables d'elles-mêmes en tant que l'itérabilité même qui constitue leur identité ne leur permet jamais d'être une unité d'identité à soi?" Id., p. 60.

L'itérabilité d'un signe en rend possible le prélèvement de son contexte de production et la "greffe citationnelle" en d'autres lieux; le signe ne se condense pas dans un contexte saturé. Cette itérabilité du signe aurait échappé à Austin dont l'étude des performatifs et des actes de langage se verrait, pour cette raison, du moins incomplète sinon carrément fausse:

"Austin n'a pas pris en compte ce qui, dans la structure de la locution (donc avant toute détermination illocutoire ou perlocutoire), comporte déjà ce système de prédicats que j'appelle graphématiques en général et brouille de ce fait toutes les oppositions ultérieures dont Austin a en vain cherché à fixer la pertinence, la pureté, la rigueur." Id., p. 66.

Selon Derrida, cette omission de la matérialité du signe, inscrite dans sa structure locutionnaire, aurait conduit Austin, d'une part, à donner une trop grande importance au contexte d'énonciation et, d'autre part, à un aveuglement de la citabilité du signe qui seule rendrait possible, toujours d'après Derrida, la réalisation effective des performatifs:

"Un énoncé performatif pourrait-il réussir si sa formulation ne répétait pas un énoncé 'codé' ou itérable, autrement dit si la formule que je prononce pour ouvrir une séance, lancer un bateau ou un mariage n'était pas identifiable comme conforme à un modèle itérable, si donc elle n'était pas identifiable en quelque sorte comme 'citation'." Id., p. 72.

Derrida donne comme preuve du rejet par Austin de l'itérabilité et de la citabilité du signe son refus de considérer les formes parasitaires de discours où justement les citations occupent toute la place. Effectivement, dans sa recherche sur les performatifs, Austin exclut l'étude de leur production "anormale", par exemple dans une pièce de théâtre, un poème, etc. Austin aurait même, aux yeux de Derrida, exclu le "non-sérieux" et l'"oratio obliqua" du langage ordinaire sur lequel il désirait faire porter son intérêt.

Dans sa réplique à Derrida, Searle ne se contente pas de se porter à la défense d'Austin mais met également en cause le point de vue théorique à partir duquel Derrida aurait mécompris la pensée d'Austin.

Pour Searle, en effet, Austin est rendu méconnaissable par l'interprétation qu'en donne Derrida. Contrairement à ce qu'en pense ce dernier, Austin aurait considéré, selon Searle, qu'un performatif peut être effectué (et que la dimension illocutionnaire de l'énonciation peut être repérable) justement parce que l'expression ou les expressions qui le (la) porte(nt) sont répétables:

"According to Derrida (and contrary to what he supposes is Austin's view) a performative can succeed if its formulation repeats a coded or iterable utterance, only if it is identifiable in some way as a citation." Searle (1977a), p. 204.

En d'autres termes, Austin aurait, en vue de procéder à l'étude des performatifs et de l'illocution, admis sans la discuter ou supposé l'itérabilité du signe linguistique logée dans l'acte locutionnaire. Comprise dans cette perspective, la position d'Austin à l'égard de la forme parasitaire de discours est tout autre que celle que lui attribue Derrida. C'est une raison heuristique, un élément de sa stratégie de recherche, qui amène Austin à ne pas considérer la réalisation parasitaire d'un performatif et d'un acte illocutionnaire de langage. Les cas anormaux de langage devraient, selon l'interprétation d'Austin que défend Searle, être expliqués à partir des cas normaux. Loin donc d'exclure la citabilité du langage ordinaire, Austin aurait d'abord plutôt cherché à investiguer les circonstances normales d'énonciation en supposant une relation logique entre les formes normale et parasitaire de discours. L'exclusion de cette dernière, dans les travaux d'Austin, ne comporte aucune incidence morale ou métaphysique. La mésinterprétation d'Austin par Derrida tire ses origines, selon Searle, d'une série de confusions entretenues par le philosophe français. D'abord une identification entre la citabilité et la forme parasitaire de discours qui forment en fait deux types d'instances langagières: une citation peut être employée à la fois dans le discours parasitaire et dans le discours normal; la citabilité constitue donc, par rapport à l'usage discursif, une sous-classe d'expressions. A défaut de comprendre cette distinction, en amalgamant sous une seule catégorie l'itérabilité, la citabilité et la forme parasitaire de discours, Derrida se condamne à ne rien comprendre en philosophie du langage, telle du moins qu'elle est mise en oeuvre chez Austin. Plus fondamentalement, Derrida manque, toujours d'après Searle, à voir la véritable distinction entre l'écrit et l'oral; ce qui le conduit à surévaluer le concept d'itérabilité. Tous les éléments linguistiques, qu'ils appartiennent à l'écriture ou au parler, sont susceptibles, dans une commune mesure, d'être répétés; on ne doit donc pas chercher dans ce caractère leur dissemblance. Ni d'ailleurs dans l'absence de l'émetteur et du récepteur d'une communication linguistique car il demeure possible que deux interlocuteurs en présence l'un de l'autre puissent (et même, en certaines circonstances doivent) communiquer par écrit. La plus importante différence entre l'écriture et la parole réside dans la permanence relative de la première; il semble, en effet, que l'écrit se conserve mieux que l'oral. Ce qui n'entraîne pas, comme Derrida l'affirme, l'identification de la permanence et de l'itérabilité:

"...the phenomenon of the survival of the text is not the same as the phenomenon of repeatability; the type-token distinction is logically independent of the fact of the permanence of certain tokens. One and the same text (token) can be read by many different readers long after the

death of the author, and it is this phenomenon of the permanence of the text that makes it possible to separate the utterance from its origin, and distinguishes the written from the spoken word." Id., p. 200.

C'est parce qu'il confond la permanence (relativement plus importante dans l'écrit que dans l'oral) et l'itérabilité (également possible dans les deux formes que prend le langage) que Derrida peut en arriver à faire dépendre la communication verbale de la communication écrite et, soutenant l'idée d'une prétendue matérialité significative du texte écrit, à penser fonder une "graphématologie" du langage où serait entièrement évacuée la notion d'intentionnalité, alors que, selon Searle:

"The situation as regards intentionality is exactly the same for the written word as it is for the spoken: understanding the utterance consists in recognizing the illocutionary intentions of the author and these intentions may be more or less perfectly realized by the words uttered, whether written or spoken." Id., p. 202.

(40) Searle (1968), p. 143.

(41) Id., p. 147.

(42) Id., p. 148.

(43) Id., p. 149.

(44) Id., p. 150.

(45) Id., p. 154. Effectivement, Austin conçoit la signification comme l'amalgame imprécis du sens et de la dénotation:

"We may well suspect that the theory of 'meaning' as equivalent to 'sense and reference' will certainly require some weeding-out and reformulating

in terms of the distinction between locutionary and illocutionary acts (if these notions are sound: they are only adumbrated here). I admit that not enough has been done here: I have taken the old 'sense and reference' on the strength of current views." Austin (1962), p. 149.

- (46) Relativement à la distinction austinienne entre acte locutionnaire et acte illocutionnaire dont le fondement consiste en la double opération de l'intégration de la signification dans le locutionnaire et de la caractérisation par la force de l'illocutionnaire (problématique qui, rappelons-le, a suscité les plus vives réactions d'ordre philosophique à la pensée d'Austin -voir la note (22) du présent chapitre) Searle partage en tous points la position de Hare. Pour tous deux, la signification et la force d'une énonciation sont à ce point liées qu'il s'avère impossible, sur la base de leur dissemblance de fonder une distinction entre les dimensions locutionnaire et illocutionnaire du langage, telle qu'Austin l'établit. Nous verrons plus loin que surgissent cependant des désaccords entre Searle et Hare à propos de la signification, des actes de langage et de leurs rapports.

Attardons-nous encore, pour le moment, à la remise en question searlienne de la distinction d'Austin entre locutionnaire et illocutionnaire. Le traitement que Searle fait subir à la typologie des actes de langage du philosophe d'Oxford est en effet critiqué par L. W. Ferguson qui soutient que peut et doit être maintenue la distinction entre les deux dimensions de l'énonciation.

Pour ce faire, Ferguson tente d'élucider les relations, implicites selon lui chez Austin, entre les trois actes subordonnés de l'acte locutionnaire. La distinction entre acte phonétique et acte phatique semble aisément repérable: étant donné que le premier se réduit à une production sonore, la caractérisation du second résulte simplement de l'adjonction à ces sonorités de conventions de langage ("L-conventions", i.e. le vocabulaire et la grammaire d'une langue) et d'intentions de langage ("L-intentions", i.e. la volonté du locuteur de communiquer au moyen du langage):

"The intentions are the speaker's intentions to produce noises which conform to...L-conventions in a certain way: his intention to produce a series of noises which counts as a sentence of the language. (...)

We may say, then, that a certain phonetic act constitutes a certain phatic act if and

only if (a) the speaker intends to produce a series of noises conforming to certain linguistic conventions, and (b) the series of noises he produces actually does so conform, to a certain minimum degree." Forguson (1973), p. 162.

La distinction entre acte phatique et acte rhétique demande, quant à elle, de plus subtiles considérations puisque, d'une part, l'acte phatique relève de la structure de la langue dont une des caractéristiques principales est qu'elle porte la signification et, d'autre part, qu'Austin a attribué la signification (comprise traditionnellement comme la somme du 'sens' et de la 'référence') à l'acte rhétique. Forguson propose de qualifier différemment la signification selon qu'elle est considérée dans l'acte phatique ou dans l'acte rhétique: elle serait 'déterminable' ("determinable") dans le premier et 'déterminée' (determinate") dans le second. C'est-à-dire qu'au niveau phatique, la signification est posée, compte tenu des contraintes imposées par la structure du langage (le vocabulaire et la grammaire d'une langue), dans sa virtualité, son extension eu égard aux 'sens' et 'références' possibles. L'acte phatique contient déjà une détermination de la classe des possibilités de signification de ce qui est dit. C'est ainsi qu'un auditeur peut comprendre ce dont l'entretient un locuteur sans rien savoir des "réalités" dont les éléments du langage tiennent lieu (vous me dites "elle est au cinéma"; je comprends ce dont vous parlez sans avoir à connaître l'individu féminin qui est "elle" ni à quel cinéma elle se trouve):

"Every pheme has a certain horizon of 'rhetic act-potential'. This horizon is determined by the syntactic, semantic, and phonological character of the pheme. That is to say, the horizon is constituted by the different possible referents to which the referring expression of expressions in the pheme may be used to refer, and by the different senses the other meaningful components in the pheme may have; and these are restricted by the phonological character of the phone which is the vehicle of the phatic act." Id., p. 163.

Dans l'acte rhétique, le 'sens' et la 'référence' d'une séquence langagière sont spécifiés; la signification est alors déterminée. Parmi toutes ses possibilités, une seule se réalise.

En ce qui a trait à la signification, la distinction entre acte phatique et acte rhétique consiste en ce que le premier recense

des "types" et que le second assigne des "tokens". La fonction de l'acte rhétique est de désambigüiser la signification purement grammaticale:

"The rhetic act...disambiguates the meaning of the pheme." Id., p. 164.

Un locuteur effectue, par l'acte phatique, cette opération au moyen d'intentions particulières que Forguson appelle, parce qu'elles portent sur le 'sens' et la 'référence', des "SR-intentions"; genre d'intentions plus spécifiques, quant à leur visée signifiante, que les L-intentions de l'acte phatique. Forguson en arrive de la sorte à donner la définition suivante de l'acte rhétique:

"...a certain phatic act constitutes a certain rhetic act if and only if the speaker has certain more or less definite SR-intentions, functioning within the horizon constituted by the pheme." Id., p. 165.

Un acte phatique est donc le résultat de l'association d'un acte phonétique et de L-intentions alors qu'un acte rhétique est obtenu par l'ajout à un acte phatique de SR-intentions. Tous ces actes sont des abstractions de l'acte locutionnaire qui est lui-même une abstraction de l'acte de langage total. Cependant, puisque les actes constitutifs de la locution sont subordonnés les uns aux autres dans une série ordonnée (l'acte phonétique est nécessaire à l'acte phatique qui est nécessaire à l'acte rhétique), l'acte rhétique est plus abstrait que les deux autres:

"...the rhetic act is a pure abstraction in a way the other two ancillary acts are not." Id., p. 166.

C'est en vertu de cette possibilité d'abstraire l'acte rhétique, c'est-à-dire de spécifier la signification d'une séquence de sonorités verbales, que Forguson maintient, face à Searle, la distinction entre actes locutionnaire et illocutionnaire. L'objection de Searle à l'encontre de cette distinction consistait à montrer qu'elle ne peut être générale puisqu'il y a des cas (particulièrement dans l'emploi des performatifs) où la signification locutionnaire détermine la force illocutionnaire et que, par conséquent, les catégories locutionnaire/illocutionnaire s'entrecroisent. Forguson réplique à cela que:

"...even when meaning and force do not so obviously 'come apart', the distinction between the two speech acts can still be made. For even if there are cases in which meaning completely determines force, it isn't the same thing as force. One can always abstract the act of meaningfully saying 'I promise to do it' as an ancillary act involved in the performance of the total speech act without having to draw attention to the fact that saying these words in the appropriate circumstances counts as the performance of the act of promising to do whatever it is. Therefore, although it is true that in many cases the distinction is a distinction at the level of abstraction only -and Austin does say that 'to perform a locutionary act is in general...also and eo ipso to perform an illocutionary act' (p. 198)- the generality of the distinction is not affected. The distinction would lack generality only if it were construed as being nothing other than, and nothing more than, the distinction between the meaning of an utterance and its force. Professor Searle's discussion of the distinction suggests that he tends to construe the distinction in this way. But this is surely a misrepresentation of Austin's views." Id., pp. 172-173.

Plus loin, Forguson ajoute:

"The distinction between meaning and force -between the meaning of an utterance and the force of an utterance- may indeed be less general than the distinction between locutionary and illocutionary acts. But that is a different distinction which Austin used in order to draw attention to the distinction between the two kinds of act." Id., p. 174.

L'argument qu'oppose Forguson à la critique searlienne d'Austin est double: premièrement, il est possible, d'un point de vue strictement locutionnaire, c'est-à-dire sans tenir compte de la force illocutionnaire, d'extraire un acte rhétorique d'un acte de langage total; en second lieu, les distinctions entre actes locutionnaire et illocutionnaire et entre signification et force ne correspondent pas, dans la pensée d'Austin, l'une à l'autre, la deuxième étant utilisée pour simplement attirer l'attention sur la première.

La distinction entre acte locutionnaire et acte illocutionnaire peut donc être maintenue; du moins Searle n'aurait pas réussi à l'ébranler suffisamment pour qu'elle tombe en désuétude théorique.

Searle n'a pas, jusqu'à maintenant, répondu directement à cette contre-objection de Forguson. Il semble, cependant possible de spéculer sur ce que pourrait être une réplique de type searlienne.

En ce qui a trait, d'abord, à la bonne interprétation à donner à la distinction d'Austin entre acte locutionnaire et acte illocutionnaire eu égard à celle entre signification et force, Searle pourrait faire remarquer qu'en certains passages de How To Do Things With Words Austin, quand il cherche à montrer en quoi les deux actes diffèrent, en donne comme équivalence (et même comme définition) la signification d'une part, et la force d'autre part:

"We first distinguished a group of things we do in saying something, which together we summed up by saying we perform a locutionary act, which is roughly equivalent to uttering a certain sentence with a certain sense and reference, which again is roughly equivalent to 'meaning' in the traditional sense. Second, we said that we also perform illocutionary acts such as informing, ordering, warning, undertaking, etc., i.e. utterance which have a certain (conventional) force." Austin (1962), p. 109.

Même si ce n'est, dans ce passage, que "grossièrement", la signification est bien présentée par Austin comme équivalente à l'acte locutionnaire; l'acte illocutionnaire est, pour sa part, identifié, d'une façon plus nette, avec la force d'énonciation. Suivant cette indication, la très grande majorité des commentateurs d'Austin, nous l'avons déjà vu, ont d'ailleurs considéré que le fondement de la distinction entre locutionnaire et illocutionnaire réside dans l'opposition qu'il présente entre la signification et la force d'énonciation.

Quoiqu'il en soit de cette question, Searle pourrait encore arguer que, tout comme dans sa propre interprétation de la distinction austinienne, la signification continue de faire problème dans celle de Forguson. Le vague dans lequel Austin maintient cette problématique, peut-être légitimement en vertu de ses propres objectifs de recherche, manifeste assez bien la difficulté qu'elle pose. L'établissement d'une dimension illocutionnaire de langage doit entraîner, selon Searle, une conception spécifique de la signification; l'illocution ne demeure pas

neutre à l'égard de la problématique de la signification. Afin de faire avancer cette question, Searle pense qu'il vaut mieux abandonner la distinction locutionnaire/illocutionnaire et chercher à fonder d'autres catégories du faire langagier. Mettre de côté cette dichotomie n'équivaut pas à rejeter toutes les idées d'Austin sur ce qu'il nomme l'acte illocutionnaire mais plutôt à mieux les caractériser et à définir de façon plus précise les différents actes de langage.

C'est dans cette perspective que Searle pourrait contrer l'argument fondamental de Forguison; il est peut-être possible, formellement, d'abstraire un acte locutionnaire rhétorique; mais cette abstraction ne nous apprend rien de nouveau à propos de la signification, particulièrement elle ne nous donne aucune indication relative aux rapports (de quelque nature qu'ils soient) entre signification et force illocutionnaire.

- (47) Searle (1975a), p. 345.
- (48) Searle (1968), p. 151.
- (49) Id., p. 151.
- (50) Searle, (1975a), p. 344.
- (51) Cet aveuglement pourrait également, selon Searle, être une des raisons pour lesquelles Austin aurait posé la distinction controversée entre acte locutionnaire et acte illocutionnaire:

"A neglect of (the) point (:the illocutionary forces of utterances may be more or less indeterminate)... seems one possible explanation of why Austin did not see that the supposedly locutionary verb phrase 'tell someone to do something', 'say that', 'ask whether' are as much illocutionary verb phrases as 'state that', 'order someone to', or 'promise someone that'. They are indeed more general, but that makes their relation to the more specific verbs that of genus term to species term or determinable term to determinate term. It does not, as Austin seems to suggest (on p. 95), make their denotation a different type of act altogether." Searle (1968), p. 153.

- (52) Searle (1975a), p. 351. Searle poursuit en donnant l'exemple suivant d'un verbe ne correspondant pas à un unique acte illocutionnaire:

"...some verbs, for example, mark the manner in which an illocutionary act is performed, e.g., 'announce'. One may announce orders, promises, and reports, but announcing is not on all fours with ordering, promising, and reporting. Announcing...is not the name of a type of illocutionary act, but of the way in which some illocutionary act is performed. An announcement is never just an announcement... An announcement must also be a statement, order, etc." Searle (1975a), pp. 351-352.

- (53) Par exemple le verbe 'intend' (qu'Austin classe dans la catégorie familiale des commissifs) (voir Austin (1962), p. 158.). Searle, quant à lui, nous dit à ce propos:

"Take 'intend': it is clearly not performative. Saying 'I intend' is not intending; nor in the third person does it name an illocutionary act: 'He intended...' does not report a speech act. Of course there is an illocutionary act of expressing an intention, but the illocutionary verb phrase is 'express an intention', not 'intend'. Intending is never a speech act; expressing an intention usually, but not always, is." Searle (1975a), p. 352.

- (54) "...there is a great deal of overlap from one category to another and a great deal of heterogeneity within some of the categories." Id., p. 352. Par exemple le verbe 'describe' figure à la fois dans la liste des verdictifs et des expositifs (voir Austin (1962), pp. 153 et 162). Il est à noter que non seulement Austin est conscient de l'hétérogénéité de sa classification mais aussi qu'il ne la conçoit pas autrement: "...general families of related and overlapping speech acts..." Austin (1962), p. 150. Ce qui est en jeu dans la présente critique de Searle c'est la possibilité même d'une distinction catégorique des actes illocutionnaires de langage, c'est-à-dire l'établissement d'un degré minimum de différenciation entre divers types d'actes. Ne concevoir que des "familles" d'actes et donc admettre leurs entrecroisements, comme le fait Austin, équivaut, selon Searle, à vider la classification de ses conséquences théoriques les plus importantes et à diluer la dimension illocutionnaire de l'énonciation dans une vague imprécision.

- (55) "...Austin lists 'dare', 'defy', and 'challenge' alongside 'thank', 'apologize', 'deplore', and 'welcome' as behabitives. But 'dare', 'defy', and 'challenge' have to do with the hearer's subsequent actions; they belong with 'order', 'command', and 'forbid' both on syntactical and semantic grounds... But when we look for the family that includes 'order', 'command', and 'urge', we find these are listed as exercitives alongside 'veto', 'hire', and 'demote'. But these... are in two quite distinct categories." Searle (1975a), p. 353.
- (56) "...nominating, appointing, and excommunicating are not the 'giving of a decision in favor of or against a certain course of action', much less are they 'advocating' it. Rather they are, as Austin himself might have said, performances of these actions, not advocacies of anything." Id., p. 353.
- (57) Id., p. 354.
- (58) Searle renvoie aux textes suivants de ces auteurs: G. Ryle, The concept of Mind; Benjamin, B. S., "Remembering"; Wittgenstein, L., Philosophical Investigations.
- (59) Searle (1969b), p. 208. C'est cette thèse que Searle appelle le sophisme de l'assertion. Elle consiste à attribuer à des concepts des présuppositions d'application relatives à la situation sur laquelle ils portent alors que ces présuppositions auraient plutôt trait à l'acte d'assertion. Comme nous l'avons déjà souligné, cette erreur serait l'une des principales carences de l'approche 'utiliste' de la philosophie du langage qui, à défaut de reposer sur une théorie cohérente, serait réduite à ne compter que sur des slogans d'ordre général. Le sophisme de l'assertion serait le fruit de la considération non critique du slogan 'Meaning Is Use'.
- (60) Searle (1969b), p. 210. On aura compris que, tout comme 'A-word' renvoie à un mot qui exige des conditions particulières d'application, l'expression 'A-condition' réfère à une condition de ce type.

- (61) Searle (1969b), p. 210.
- (62) Id., p. 211.
- (63) Id., p. 211.
- (64) Id., p. 212.
- (65) Id., p. 212.
- (66) Id., p. 212.
- (67) Searle (1969a), pp. 145-146.
- (68) Si les conditions examinées par Austin relèvent bien de l'acte d'assertion et non de l'application de concepts, les cinq remarques préliminaires formulées par Searle à propos de la thèse austinienne devraient pouvoir être explicitées. Searle fournit effectivement une telle explicitation:

"(1) and (2) The point being about assertions in general is not confined to a certain class of words or a certain subject matter or to assertions about a certain subject matter.

(3) Since the opposite of a standard condition is non-standard, no A-condition is required for the utterance of the negation of an A-sentence. A-sentences mark standard situations; their negations do not.

(4) An A-condition is in general a reason for supposing the negation of the A-sentence to be true, because in general only where there is some reason for supposing a standard situation might have been non-standard is there any point to asserting that it is standard.

(5) Obviously, no set of words (except words like 'standard') can invariably mark standard conditions. For what is standard will depend

on variety of facts about people's culture and habits as well as about their language. It is possible to imagine a culture where it is non-standard to buy cars voluntarily." Searle (1969b), p. 213.

D'autre part, comme nous en avons déjà rendu compte, S. Cavell a ajouté une dimension à la thèse d'Austin relative à la modification et à l'aberration: cette dernière est soit réelle, soit imaginée par les interlocuteurs-auditeurs d'une situation de discours. Searle croit qu'en faisant relever les conditions de l'acte d'assertion on devient en mesure d'expliquer ce double trait de l'aberration:

"We are now in a position to see the point of Cavell's saying that the aberration can be real or imagined. An assertion will have a point both in cases where there is a good reason for supposing it might have been false and in cases where there is no good reason, but where people merely believe there is a good reason. Thus, to someone who thinks I was dragged to the meeting there is a point in saying, 'Searle came here of his own free will', whether his reasons for thinking I was dragged are good reasons or bad reasons." Id., p. 213.

- (69) Le traitement que donne Searle de la thèse sur le langage d'Austin exprimée par le slogan 'No modification without aberration' est mis en question par Allan R. White qui s'interroge d'abord sur le statut de la critique searlienne:

"In Searle's account it is not altogether clear whether he wishes to argue (i) that Austin and the others did indeed hold Austin's Thesis, but that, since it is a mistaken thesis, they ought to have held Searle's Thesis, or (ii) that the thesis which Austin and the others held is really not what they thought it was but is, indeed, the one held by Searle." White (1969), p. 220.

Quoiqu'il en soit de cette question, White prétend, pour sa part, que les thèses défendues par Austin et Searle sont complètement différentes et que celle d'Austin demeure tout à fait correcte. La thèse d'Austin relative à la conditionnalité d'application des concepts portés par des expressions linguistiques et la thèse de Searle à propos de la conditionnalité de l'énonciation assertive porteraient sur la même dimension du langage, à savoir ce qui est implicitement sous-entendu (sans être explicitement mentionné) dans la profération d'une séquence langagière. Cependant, aux yeux de White, les deux thèses traiteraient de cette même matière de points de vue différents:

"Austin's Thesis and Searle's Thesis are two quite distinct interpretations of 'mentioning the unmentionable'. Searle's is a pragmatic objection to mentioning what is not worth mentioning; Austin's is a logical objection to mentioning what cannot be mentioned." Id., p. 219.

La différence entre les thèses d'Austin et de Searle serait ainsi d'ordre épistémologique; présentées par White sous des points de vue respectivement pragmatique et logique, lesquels demeurent séparés par un fossé théorique infranchissable, les deux thèses ne pourraient en aucune façon être mises en relation. Il y aurait, en effet, une différence entre...

"...saying (a) an applicability condition for a remark is just a reason for supposing the remark might (empirically) have been false and saying (b) an applicability condition for a remark is just a reason for supposing the remark could (logically) have been false. (a) is Searle's Thesis, while Austin's Thesis is (b)." Id., pp. 224-225.

Etablissant de la sorte une différence de portée entre les deux thèses, White en déduit que la tentative de Searle de subsumer les conditions d'emploi découvertes par Austin à l'occasion de l'étude des formulations d'excuses sous la conditionnalité générale de la production de l'assertion est théoriquement illégitime et ne réussit pas à ébranler la thèse austinienne qui demeure correcte.

Ce qui, selon White, rend exacte la thèse d'Austin exprimée par le slogan 'No modification without aberration' c'est son rapport à la signification linguistique:

"Austin's Thesis is that it would not make sense to use certain words when certain circumstances do not obtain and, therefore, that by using them we would not then say anything which was either true or false." Id., p. 222.

Les conditions d'application d'un concept entretiennent une relation logique avec la signification de ce concept; leur continuum logique les fait se présupposer réciproquement. Une séquence langagière est ainsi dite signifiante si les conditions d'application des concepts qu'elle comporte sont respectées. Dans la perspective particulière d'Austin, cela revient à dire, qu'à moins que ne soit opéré un déplacement de la normalité à l'aberration, il est impossible d'employer de façon signifiante des expressions modifiant la séquence primitive puisque le concept de telles expressions exige cette aberration.

D'après White, la concomitance entre les conditions d'application d'un concept et sa signification relève de la nature même du concept qu'il définit comme étant l'ensemble des relations qu'il entretient avec les autres concepts:

"The correctness of Austin's Thesis follows from the nature of a concept. A particular concept is what it is because it has certain relations to other concepts and it has these relations because it is what it is." Id., p. 222.

(Remarquons au passage l'analogie entre cette définition du concept donnée par White et la définition saussurienne du signe linguistique. Positivement, un concept, selon White, est l'ensemble de ses relations avec les autres concepts; négativement, Saussure définit le signe par ce qu'il n'est pas:

"Dans la langue, comme dans tout système sémiologique, ce qui distingue un signe, voilà tout ce qui le constitue. C'est la différence qui fait le caractère, comme elle fait la valeur et l'unité." Saussure (1916) p. 168.

Tous les deux, dans un sens opposé, caractérisent, l'un le concept, l'autre le signe linguistique, exclusivement par le système dans lequel ils prennent place).

Si, donc, le contenu d'un concept est déterminé par ses relations avec d'autres concepts, l'absence totale dans une phrase comprenant un concept quelconque, d'expressions relatives à ses relations avec d'autres concepts a pour conséquence que son emploi est indu et que la phrase est non-signifiante. En d'autres termes, si dans une phrase, sont joints deux concepts qui ne sont pas en relation l'un avec l'autre, alors la séquence langagière n'a pas de signification. Par exemple...

"...in no circumstances would it make sense to say, nor would it be true or false, that someone knew the date of the Battle of Waterloo, found a half-crown, or became ill, carefully or carelessly, inadvertently or intentionally. The concepts of care, intention, etc., can never go with the concepts of knowledge, discovery, and becoming ill. Consequently the very sentence 'He knew carefully the date of the Battle of Waterloo' is meaningless." White (1969), p. 222.

Ainsi, la signification d'une phrase dépend, selon White, principalement des relations que les concepts qu'elle exprime entretiennent les uns avec les autres. (White ajoute d'autres considérations relatives à cette thèse qui sont impertinentes à notre présent propos; pour cette raison, nous n'en rendons pas compte).

Il y aurait ainsi impossibilité logique de mentionner ce qui ne peut être mentionné. C'est, de l'avis de White, précisément cette idée qu'Austin aurait voulu défendre au moyen du slogan 'No modification without aberration' et que Searle aurait mésinterprétée en la confondant avec la sienne propre relative aux conditions de production de l'assertion.

Comme en ce qui a trait à la critique que formule Forguison à l'encontre de son opposition à l'égard de la distinction austinienne entre locution et illocution, Searle n'a pas, jusqu'à maintenant du moins, présenté de réponse directe à l'objection que fait White à sa critique de la thèse mise de l'avant par le slogan austinien. Il fournit cependant un certain nombre d'indications sur ce que pourrait être une telle réponse.

Il importe d'abord de rappeler que Searle ne nie absolument pas qu'il y ait des conditions d'application des concepts:

"...I am not saying there are no conditions of applicability at all for such terms as 'voluntary', 'intentional', 'of one's own free will', etc., that any of these can be sensibly applied to any action..." Searle (1969b), p. 215.

Ceci étant admis, la thèse que Searle défend, eu égard au slogan d'Austin, est que les conditions relatives à la modification constituent non pas de telles conditions d'application de concepts mais des conditions de l'énonciation assertive:

"...I am saying that the sorts of conditions expressed in Austin's slogan 'no modification without aberration' are not conditions of application of... concepts, but rather are conditions for making assertions in general." Id., p. 215.

La première remarque que White formule à l'égard de la position de Searle consistant à demander si elle opère un virage théorique important par rapport à la thèse d'Austin ou si elle n'en est qu'une traduction plus précise est donc sans objet. Il ne fait pas de doute, aux yeux de Searle, que sa thèse élimine et remplace la thèse d'Austin:

"I am only attempting to show here that Austin's general statement -no modification without aberration- is in error, that other instances of the same assertion fallacy -such as Ryle's- are in error..." Searle (1969a), p. 150.

Très clairement donc, Searle considère que la thèse sur le langage impliquée dans le slogan austinien (i.e. que la modification, eu égard à l'aberration, relève des conditions d'application des concepts) est fausse et que la sienne propre (i.e. que les conditions de modification ont trait à la production de l'assertion) est vraie. Les deux thèses cherchent à rendre compte des mêmes données; celle de Searle réussit où celle d'Austin a échoué parce qu'elle a de plus grandes qualités explicatives que cette dernière:

"Both sides agree on the existence of certain data, data of the form: It would be odd or impermissible to say such and such except under certain conditions. But there is a disagreement about the explanation of the data. I say the data are to be explained in terms of what, in general, is involved in making an assertion. The view I am attacking says the data are to be explained in terms of the applicability of certain concepts. So far the claims I can make for my account are greater simplicity, generality and perhaps plausibility." Searle (1969b), p. 214.

Par ailleurs, cherchant à défendre le point de vue du philosophe d'Oxford, White caractérise les positions d'Austin et de Searle d'une façon qu'il vaut la peine de souligner. Selon White, la thèse d'Austin relèverait d'un ordre logique et celle de Searle d'un ordre pragmatique. Ce dernier marquerait la contingence "...mentioning what is not worth mentioning..." White (1969), p. 219) et l'empiricité ("...a reason for supposing the remark might (empirically) have been false..." Id., p. 225) alors que l'ordre logique serait celui de la contrainte ("...mentioning what cannot be mentioned." Id., p. 217; "...a reason for supposing the remark could (logically) have been false." Id., p. 225). Cette double caractérisation peut laisser penser que la thèse de Searle implique que l'assertion ne subit aucune contrainte ou n'exige aucune condition de production. Ce n'est évidemment pas le cas; la thèse de Searle stipule que les conditions relatives à la modification sont des conditions de l'énonciation assertive. En anticipant quelque peu sur la théorie des actes de langage de Searle, précisons immédiatement que, selon lui, l'assertion est un acte de langage dont la performance requiert que soient remplies certaines conditions:

"...just as I can only make a promise or issue a warning under certain conditions, so I can only make assertions under certain conditions. (...) ...I can only make an assertion if there is some reason for supposing the state of affairs asserted to obtain is worthy of note or in some respect remarkable." Searle (1969b), pp. 216-217.

Ces remarques préliminaires étant faites, il convient maintenant de tenter de cerner l'enjeu théorique de la confrontation entre White et Searle relativement au slogan austinien. Dans ce débat, la

stratégie de White consiste, en s'appuyant sur l'idée que la signification d'une phrase dépend du réseau des relations positives que les concepts qu'elle comporte entretiennent, à fournir l'exemple d'une phrase contenant un élément modificateur dont la carence de signification est plus aisément explicable par la thèse d'Austin que par celle de Searle. Il semble, en effet, que ce qui fait problème dans la phrase "He knew carefully the date of the Battle of Waterloo" relève des conditions d'application du concept exprimé par l'adverbe 'carefully' qui l'empêcheraient d'être mis en relation avec le concept exprimé par 'knew'. Aux yeux de White, une phrase semblable constitue donc un contre-exemple à la thèse de Searle et à sa critique de celle d'Austin.

La question qui alors se pose, nonobstant ce que Searle aurait à dire à propos de la conception de la signification de White, est de savoir comment il considérerait une telle phrase. Reconsidérons, pour y répondre, une remarque que Searle avait formulé à l'égard de la thèse austinienne. Selon lui, la négation des phrases comportant des éléments modificateurs donnent lieu à de nouvelles phrases qui, contrairement aux premières, n'ont pas trait à une situation aberrante, sont fausses et ont donc du sens. Searle déduit de cette considération que les phrases avec éléments modificateurs sont elles-mêmes vraies et ont donc du sens:

"In standard or normal conditions there is nothing nonsensical about such statements ('I didn't buy my car voluntarily', 'I was forced to'; 'I don't remember my own name'); they are just false, for it is their falsity which renders the situation standard or normal in the relevant respects. But then, if they are false, are not their denials true?" Searle (1969a), p. 145.

Bref, selon Searle, les phrases comportant des éléments modificateurs n'en ont pas moins une signification. Au contraire, la phrase analysée par White n'a manifestement pas de signification. White admet lui-même ce fait qui peut d'ailleurs être dégagé par le traitement appliqué par Searle aux phrases contenant des expressions modificatrices. En effet, la négation de la phrase "He knew carefully the date of the Battle of Waterloo" (qu'elle soit, comme dans les exemples de Searle, obtenue par la négation du verbe et soit ainsi "He did not know carefully the date of the Battle of Waterloo" ou selon la perspective de White, par la négation de l'adverbe et soit alors "He knew carelessly the date of the Battle of Waterloo") ne peut pas, relativement à une situation normale, être dite fausse; elle n'a donc pas de signification. Contrairement donc aux exemples étudiés par

Searle, il s'avère impossible d'établir, au moyen de l'opération portant sur la négation des phrases ayant un élément modificateur, que la phrase de l'exemple de White a une signification.

En vertu de cette différence de nature entre ses propres exemples et celui de White, Searle pourrait minimalement soutenir que leur thèse respective n'ont pas le même objet et qu'ainsi celle de White ne peut prétendre contrer la sienne propre. Car, ne considérant que le cas d'une phrase comportant un modificateur qui n'a pas de signification, White n'a rien à dire à propos des phrases du même genre qui ont une signification, cas sur lequel porte la thèse searlienne relative à des conditions de production de l'assertion. De façon plus forte, Searle pourrait, d'autre part, éventuellement prétendre que, la signification étant indispensable à une phrase pour qu'elle soit dite modifiée par rapport à une autre phrase, l'exemple de White ne concerne en aucune façon la problématique de la modification d'un verbe par une autre expression de langage. Dans cette perspective, ce serait justement parce que l'adverbe 'carefully' ne modifie pas le verbe 'knew' mais lui est tout à impertinent que la phrase 'He knew carefully...' n'a pas de signification. Searle admet que les concepts tombent sous le coup de conditions particulières d'application; il pourrait ainsi être d'accord avec l'analyse de White tout en affirmant qu'elle est étrangère à la problématique de la modification.

Il y aurait ainsi lieu de nettement distinguer deux problématiques: celle de la signification déterminée par les relations que les concepts entretiennent les uns avec les autres et celle de la modification. L'erreur d'Austin, répétée par White, consisterait à ne pas concevoir cette distinction. La modification présuppose la signification mais doit être ultimement expliquée par les conditions de production de l'assertion.

CHAPITRE QUATRIEME

LA THEORIE DES ACTES DE LANGAGE DE SEARLE

La théorie des actes de langage de Searle comporte trois lignes de force ordonnées à l'hypothèse voulant que parler c'est adopter une forme de comportement régie par des règles. Comme il en a déjà été rendu compte, cette hypothèse telle qu'elle est examinée par Searle, prend la forme de deux propositions. La proposition 1 -le langage constitue une activité- conduit à une répartition des différents actes de langage de laquelle est déduite une distinction entre contenu propositionnel et force illocutionnaire. Sur la base de la proposition 2 -l'activité langagière est soumise à une réglementation stricte- peut, par ailleurs, être établie une caractérisation des conditions de performance des actes complets de langage qui permet de dégager des critères de classification des actes illocutionnaires (1).

A - La répartition searlienne des actes de langage

En faisant valoir la possibilité et non la nécessité d'ainsi procéder et tout en reconnaissant les difficultés qui peuvent se poser dans l'éta-

blissement d'une telle répartition pour une séquence langagière donnée, Searle propose de subdiviser les actes de langage en quatre catégories. En parlant, un locuteur

- a) prononce des morphèmes, des mots, des suites de mots: il performe un acte d'énonciation;
- b) réfère et prédique: il performe un acte propositionnel;
- c) affirme, ordonne, promet, etc.: il performe un acte illocutionnaire;
- d) peut produire certains effets (convaincre, effrayer, etc.): il performe alors un acte perlocutionnaire (2).

Comparativement à la typologie d'Austin, la répartition searlienne des actes de langage fait passer leur nombre de trois à quatre. Malgré cet ajout, les catégories illocutionnaire et perlocutionnaire conservent, chez Searle, la même détermination que leur avait prêtée Austin. C'est-à-dire que l'acte illocutionnaire consiste toujours en ce qui est fait en parlant et l'acte perlocutionnaire en ce qui est réalisé ou atteint par le fait de parler. Eu égard à la classification austinienne, Searle introduit donc deux nouvelles catégories d'actes de langage: les actes d'énonciation et les actes propositionnels. On se souviendra que Searle rejette la distinction austinienne entre acte locutionnaire et acte illocutionnaire; en conséquence de quoi il abandonne la catégorie des actes locutionnaires. Ces derniers, selon Austin, se divisaient en actes phonétique, phatique et rhétique. L'auteur de How To Do Things With Words

donnait du sous-acte rhétique une définition intentionnellement vague le faisant correspondre à ce qui était traditionnellement compris par les termes de sens et référence. C'est précisément la mise en cause de cette détermination de la dimension rhétique qui amène Searle à rejeter l'acte locutionnaire austinien. L'acte d'énonciation de Searle correspond en fait à l'acte locutionnaire d'Austin duquel serait exclu le sous-acte rhétique. Il demeure ainsi susceptible d'une subdivision en sous-acte différents; Searle ne souligne, à cet égard, que les sous-actes phonétique et morphématique.

Searle élève, par ailleurs, au rang d'une catégorie spécifique d'actes de langage la référence et la prédication qui, selon lui, constituent des actes propositionnels. Une partie du sous-acte rhétique austinien, la référence est ainsi prise en charge dans la répartition searlienne des actes de langage. Quant au deuxième constituant du sous-acte rhétique austinien, le sens, il n'est pas identifié, chez Searle, à une catégorie spécifique d'actes de langage.

Par rapport à la typologie austinienne des actes de langage, la répartition searlienne procède à trois opérations successives: la conservation intégrale des catégories illocutionnaire et perlocutionnaire; l'exclusion du sous-acte rhétique de la dimension locutionnaire, dont les constituants restants forment maintenant la catégorie des actes d'énonciation; la prise en charge d'une partie du sous-acte rhétique austinien, la référence, qui, accompagnée de la prédication constitue, la nouvelle catégorie des actes

propositionnels de langage. Visualisons, au moyen du schéma qui suit, les rapport entre la typologie d'Austin et la répartition de Searle des actes de langage.

<u>Austin</u>	<u>Searle</u>
acte locutionnaire.....	(abandonné)
- sous-acte phonologique.....	acte d'énonciation
- sous-acte phatique.....	
- sous-acte rhétorique.....	une partie, la référence + la prédication = acte propositionnel
acte illocutionnaire.....	acte illocutionnaire
acte perlocutionnaire.....	acte perlocutionnaire

C'est essentiellement afin de corriger la distinction erronée d'Austin entre les actes locutionnaire et illocutionnaire que Searle propose cette nouvelle répartition des différents aspects du faire langagier: le déplacement au sein d'une nouvelle catégorie (celle des actes propositionnels) de ce qui (en partie tout au moins) faisait problème dans la caractérisation austinienne du locutionnaire relativement à sa démarcation à l'égard de l'illocutionnaire lui permet de mieux distinguer cette dernière catégorie des autres dimensions de la performance langagière.

La répartition searlienne des actes de langage est articulée; c'est-à-dire que les différents types d'actes ne se démarquent pas isolément les uns des autres mais s'organisent en une totalité structurée. L'acte illocutionnaire constitue le maillon central de cet arrangement systémique. Ce qui implique que c'est sur la base de la détermination de l'acte illocutionnaire que les autres actes de langage ont à être caractérisés et que

peuvent être examinées les diverses relations entre les différents types d'actes qui forment le système du faire langagier. De façon générale, on peut dire que la performance d'un acte illocutionnaire s'appuie sur la production d'un acte d'énonciation, est facultativement (selon Searle) accompagnée de la performance d'un acte propositionnel et constitue le lieu d'implantation de l'excroissance perlocutionnaire.

Eu égard à une situation de discours, l'acte perlocutionnaire se particularise de deux façons. Il a d'abord un caractère de contingence: l'énonciation de séquences verbales n'entraîne pas nécessairement des conséquences ou des effets spécifiques d'ordre perlocutionnaire propres à cette énonciation. La production d'un acte illocutionnaire peut, dans une visée intentionnelle, servir diverses fins perlocutionnaires; d'autre part, ces effets demeurent incontrôlables et leur atteinte n'est jamais assurée (un locuteur peut par exemple tenter, par une énonciation donnée, d'effrayer son auditeur sans y parvenir; il peut, par ailleurs, arriver que cet effet se produise sans que le locuteur l'ait recherché). Deuxièmement, l'acte perlocutionnaire n'est pas, totalement du moins, d'ordre linguistique. Searle nous dit qu'il a trait aux actions, aux pensées et aux croyances des interlocuteurs (3), toutes choses qui sans être étrangères au langage n'en sont pas des constituants propres. Un acte perlocutionnaire trouve diverses voies de réalisation dont, entre autres, celle du langage. Auquel cas, il se greffe, selon des modalités qui semblent très floues, à l'acte illocutionnaire de langage qui alors en constitue le milieu d'émergence (4).

Les rapports entre l'acte illocutionnaire et l'acte d'énonciation sont de l'ordre de ceux qui peuvent être établis entre une opération et l'instrument "matériel" qui la sert. L'acte d'énonciation constitue la matière première avec laquelle ou sur la base de laquelle peut être performé un acte illocutionnaire de langage; le premier est ainsi indispensable à la production du second. Searle souligne quatre aspects relatifs à la liaison entre acte d'énonciation et acte illocutionnaire: effectuer un acte illocutionnaire c'est par le fait même également produire un acte d'énonciation (faire une promesse, c'est, entre autres choses, prononcer un certain nombre de mots); la production d'un acte d'énonciation n'entraîne pas nécessairement la performance d'un acte illocutionnaire (il est possible de prononcer une suite de morphèmes, de mots ou de phrases sans que cela consiste à effectuer une promesse ou tout autre acte illocutionnaire); un même acte illocutionnaire peut être produit au moyen de différents actes d'énonciation (il est possible d'effectuer une promesse en prononçant différents mots et différentes phrases); un même acte d'énonciation peut servir à la production d'actes illocutionnaires différents (par exemple, l'énonciation de la phrase "Je demande..." peut être employée pour performer un acte de demande, d'ordre, etc). En somme, l'acte d'énonciation constitue une condition nécessaire mais non suffisante à la performance d'un acte illocutionnaire de langage.

Exactement le même genre de relation peut être établi entre l'acte d'énonciation et l'acte propositionnel. C'est dire que le second est produit, sans s'y réduire, à partir du premier. Ainsi, effectuer un acte

propositionnel nécessite simultanément la production d'un acte d'énonciation; la production de ce dernier n'implique pas la performance d'un acte propositionnel; un même acte propositionnel peut être produit par différents actes d'énonciation; un même acte d'énonciation peut servir à la performance de plusieurs actes propositionnels différents.

L'acte illocutionnaire et l'acte propositionnel entretiennent donc des relations tout à fait semblables avec l'acte d'énonciation. Par ailleurs, on retrouve deux des quatre aspects de ce dernier rapport dans celui qu'entretiennent entre eux l'acte illocutionnaire et l'acte propositionnel. Ainsi, d'après Searle, un même acte illocutionnaire peut être performé par différents actes propositionnels et un même acte propositionnel peut être commun à différents actes illocutionnaires. Cependant, contrairement à la possibilité de produire un acte d'énonciation sans que soit par le fait même performé un acte propositionnel ou un acte illocutionnaire, il demeure tout à fait impossible de produire uniquement un acte propositionnel:

"Propositional acts cannot occur alone; that is one cannot just refer and predicate without making an assertion or asking a question or performing some other illocutionary act." (5)

Les actes de référence et de prédication s'effectuent à l'intérieur d'actes complets illocutionnaires de langage; produire un acte propositionnel, c'est toujours par le fait même simultanément performer un acte illocutionnaire. (Soulignons, relativement à cette thèse de Searle, la difficulté suivante: un locuteur peut ne pas réussir à performer avec

succès un acte illocutionnaire; en supposant que dans sa tentative il réfère et prédique, que doit-on alors dire de la nécessité que son acte propositionnel soit accompli dans la performance, ici non réussie, d'un acte illocutionnaire?)

D'autre part, même si, toujours d'après Searle, un acte propositionnel accompagne, dans la plupart des cas, un acte illocutionnaire, le premier n'est pas nécessaire à la performance du second. Il existerait, en effet, des actes illocutionnaires n'ayant pas de contenu propositionnel:

"Of course not all illocutionary acts have a propositional content, for example, an utterance of 'Hurrah' does not, nor does 'Ouch'." (6)

Ainsi, la présence d'un acte propositionnel dans la performance illocutionnaire, bien que très souvent reconnu d'un point de vue contingent, n'en serait pas un trait essentiel et nécessaire (7).

La théorie searlienne du faire langagier, négligeant les dimensions énonciative et perlocutionnaire, accorde la plus grande importance aux actes propositionnel et illocutionnaire; elle pose également une distinction tranchée entre la nature de la proposition et celle de l'illocution.

B - La distinction entre contenu propositionnel et force illocutionnaire

Sur la base de sa répartition des actes de langage et plus spécifiquement du rapport entre les actes propositionnel et illocutionnaire, Searle établit une distinction entre le contenu propositionnel et la force illocutionnaire des énonciations. Deux actes illocutionnaires peuvent contenir

la même référence et la même prédication -et donc le même acte propositionnel-; une seule proposition est alors exprimée dans les deux performances illocutionnaires. Il importe donc de distinguer la proposition de la force illocutionnaire dans laquelle elle est exprimée.

Parmi les différents types d'actes illocutionnaires figurent l'assertion et l'affirmation. En vertu de la distinction générale entre contenu propositionnel et force illocutionnaire, il faut différencier la proposition de l'assertion et de l'affirmation:

"...a proposition is to be sharply distinguished from an assertion or statement of it,...stating and asserting are acts, but propositions are not acts. A proposition is what is asserted in the act of asserting, what is stated in the act of stating. The same point in a different way: an assertion is a (very special kind of) commitment to the truth of a proposition." (8)

Une proposition, telle qu'ainsi caractérisée, ne constitue pas un acte de langage; c'est plutôt l'expression de la proposition qui, à proprement parler, relève du faire langagier. Searle fait, par ailleurs, remarquer que ce n'est pas une séquence langagière qui exprime une proposition; l'acte d'expression d'une proposition est l'oeuvre d'un locuteur qui, à cette fin, énonce une suite de mots ou de phrases.

Selon Searle, la distinction entre contenu propositionnel et force illocutionnaire se reflète jusque dans la structure syntaxique des énoncés d'où peuvent être extraits un marqueur de force illocutionnaire et un marqueur propositionnel qu'il symbolise de la façon suivante: $F(p)$. La variable F

exprime une force illocutionnaire et sa place peut être occupée par divers marqueurs de force illocutionnaire (\wedge pour l'assertion, ? pour la question, ! pour la demande, etc); le p entre parenthèses symbolise, quant à lui, les expressions qui peuvent tenir lieu de contenu propositionnel des actes de langage complets. Cette distinction entre marqueur de force illocutionnaire et marqueur propositionnel fait voir la différence entre la négation illocutionnaire et la négation propositionnelle. $\sim F(p)$ représente la première ("Je ne promets pas de venir") alors que $F(\sim p)$ représente la négation propositionnelle à l'intérieur d'un acte illocutionnaire ("Je promets de ne pas venir") (9).

C - La typologie searlienne des actes illocutionnaires

Tout comme Austin avait tenté de le faire, Searle cherche à classifier en différents types les actes illocutionnaires de langage. Contrairement au philosophe d'Oxford à qui il reproche de procéder trop intuitivement dans cette entreprise, Searle fait reposer son projet classificatoire sur une caractérisation différentielle de la dimension illocutionnaire. La proposition 2 de son hypothèse de base lui sert, à cet égard, de point de départ: si, en effet, l'activité langagière est soumise à une réglementation spécifique, il devient possible de dégager les conditions de la performance illocutionnaire. L'établissement de ces conditions permet, d'une part, d'extraire des règles particulières d'emploi des différents marqueurs de force illocutionnaire et, d'autre part, de mettre au jour une série de critères à partir desquels peut être construite une typologie des actes illocutionnaires de langage (10).

1 - Un réseau de conditions relatives à la performance illocutionnaire

Searle dégage cinq catégories de conditions régissant la performance illocutionnaire.

- a) Des conditions d'ordre général. Communes à tous les actes illocutionnaires, ces conditions concernent d'abord la situation de discours. Elles assurent, par exemple, que les interlocuteurs sont en état physique normal de communication et que cette dernière n'est pas feinte (comme dans une oeuvre de fiction) mais bien "réelle". Des conditions du même genre ont également trait à l'association entre la dimension sémantique de la langue utilisée par les interlocuteurs et l'effet illocutionnaire produit par leur emploi de cette même langue. (Comme ces conditions dérivent de la conception searlienne de la signification linguistique et que leur étude n'est pas indispensable au présent propos, nous reportons toute la question en 2).
- b) Des conditions de contenu propositionnel. Ces conditions d'un deuxième type établissent des spécifications quant au contenu propositionnel d'un acte illocutionnaire donné. Par exemple, dans un acte de promesse, est prédiquée une action future devant être effectuée par le locuteur; dans le cas d'un acte de demande, l'action future prédiquée est à être accomplie par l'auditeur.
- c) Des conditions préparatoires. Par ces conditions, sont déterminées les attitudes des interlocuteurs relativement à la pertinence de la performance

d'un acte illocutionnaire. Ainsi, dans un acte de promesse, il n'est pas évident pour les interlocuteurs que le locuteur accomplirait de toute façon l'action qu'il s'engage à effectuer et l'auditeur préfère l'accomplissement de cette action à son non-accomplissement; dans le cas d'un acte de poser une question, il n'est pas évident pour les interlocuteurs que l'information fournie par la réponse serait livrée sans que la question soit posée.

d) Des conditions de sincérité. Ces conditions spécifient que les actes illocutionnaires ne s'effectuent pas à vide; elles font voir à la fois les raisons et motivations de leur performance et ce à quoi ils introduisent. En promettant, un locuteur a l'intention d'accomplir l'action future qu'il prédique à son propre égard; en demandant quelque chose, un locuteur manifeste son désir que l'auditeur effectue l'action qu'il prédique.

e) Des conditions essentielles. Ce dernier type de conditions a trait à l'effet illocutionnaire de l'emploi des énonciations; une promesse revient, pour le locuteur, à contracter l'obligation d'accomplir l'action future qu'il prédique à son égard; une demande revient, pour le locuteur, à tenter de faire en sorte que l'auditeur effectue l'action prédiquée.

2 - Les principes de différenciation des types d'actes illocutionnaires

Searle recense douze facteurs susceptibles de faire apparaître des différences plus ou moins importantes entre les actes illocutionnaires et pouvant donc servir à l'établissement d'une classification typologique des actes complets de langage (11).

A - Les critères fondamentaux.

- Les différences de but ("...point (or purpose)...") des actes illocutionnaires. (-1-)

En performant des actes illocutionnaires, un locuteur cherche à atteindre différents objectifs: au moyen d'un ordre à faire exécuter quelque action par son auditeur, par une promesse à se mettre dans l'obligation d'effectuer lui-même quelque action, etc. Ces différences entre buts illocutionnaires correspondent aux conditions essentielles de performance des actes complets de langage. Selon Searle, le but illocutionnaire est l'élément le plus important de la force illocutionnaire.

- Les différences de correspondance entre les mots et le monde dans la performance des actes illocutionnaires. (-2-)

Les actes illocutionnaires, en vertu de leur but spécifique, font correspondre différemment leur contenu propositionnel et la réalité extralinguistique: une assertion, par exemple, fait correspondre les mots au monde ("word-to-world") alors qu'une promesse, au contraire, fait correspondre le monde aux mots ("world-to-word"). Ce rapport entre le contenu propositionnel et la réalité extérieure peut, pour certains actes illocutionnaires, être bi-directionnel (par exemple, dans l'acte de donner une définition) ou être vide (l'acte de féliciter quelqu'un).

- Les différences entre les états psychologiques exprimés par les actes illocutionnaires. (-3-)

Performer un acte illocutionnaire équivaut (souvent) à exprimer un certain état psychologique:

"In general, in the performance of any illocutionary act with a propositional content the speaker expresses some attitude, state, etc., to that propositional content." (12)

Ainsi, un acte d'assertion exprime une croyance, un acte de promesse une intention, un acte d'ordre un désir, etc. Les différents états psychologiques de la sorte exprimés correspondent à la condition de sincérité de la performance des actes illocutionnaires dans lesquels ils se manifestent.

Ce pourquoi les trois critères pré-cités constituent les aspects fondamentaux de la différenciation typologique des actes illocutionnaires est aisé à comprendre: ils portent sur les caractéristiques les plus marquantes de la performance illocutionnaire, à savoir ses conditions essentielles et ses conditions de sincérité qui donnent lieu aux règles du même nom. Le but illocutionnaire est ce en quoi consiste ou ce à quoi revient la performance d'un acte complet de langage; la correspondance entre son contenu propositionnel et la réalité extra-linguistique sur laquelle il porte est une conséquence de l'atteinte du but illocutionnaire; quant à l'état psychologique exprimé par un acte illocutionnaire, il lui confère, pourrait-on dire, son mode (normal) d'emploi.

C'est sur la base des différences entre ces trois constituants fondamentaux des actes illocutionnaires que Searle pense être en mesure de les regrouper en différentes classes:

"These three dimensions -illocutionary point, direction of fit, and sincerity condition- seem to me the most important, and I will build most of my taxonomy around them, but there are several others that need remarking." (13)

Ces autres facteurs de classification peuvent être catégorisés de la façon suivante.

B - Les critères relatifs au contexte discursif.

- Les différences entre le statut des interlocuteurs dans la performance illocutionnaire. (-5-)

Par exemple, un acte d'ordre se distingue d'un acte de demande en ce que dans le premier le locuteur occupe une position hiérarchiquement supérieure à l'auditeur; ce qui n'est pas nécessairement le cas dans le second.

- Les différences dans la façon dont l'énonciation est reliée aux intérêts des locuteurs dans la performance illocutionnaire. (-6-)

Ainsi, féliciter quelqu'un et lui offrir ses condoléances sont des actes qui, similaires sous d'autres rapports, diffèrent en fonction des préoccupations situationnelles des interlocuteurs.

Ces deux principes de démarcation entre actes illocutionnaires correspondent aux conditions préliminaires de leur production.

- Les différences dans les relations qu'entretiennent les actes illocutionnaires avec l'ensemble discursif dans lequel ils prennent place. (-7-)

Ainsi, un acte d'assertion peut par exemple servir d'objection à une contre-assertion ou de complément à une première énonciation. Dans chacun de ces cas, l'acte illocutionnaire performé est relié à la totalité du discours produit. Contrairement aux deux premiers facteurs de la présente catégorie qui marquent des différences contextuelles externes, ce dernier aspect de discordance illocutionnaire a trait à la configuration interne de l'énonciation complète. Tous trois demeurent des critères qui différencient les actes illocutionnaires en vertu de leurs relations respectives avec d'autres éléments du contexte de leur production.

C - Un critère d'ordre propositionnel.

- Les différences de contenu propositionnel dans les actes illocutionnaires. (-8-)

La distinction entre deux actes illocutionnaires peut être indiquée par leur contenu propositionnel respectif. Ainsi, l'acte de faire rapport sur un événement et l'acte de prédire un événement appartiennent à deux familles illocutionnaires distinctes en ce que dans le premier cas la prédication porte sur le passé ou le présent alors que dans le deuxième cas elle porte sur le futur. Ce critère correspond aux conditions de contenu propositionnel de la performance illocutionnaire.

D - Les critères relatifs à la facture de la performance illocutionnaire.

- Les différences d'intensité des actes illocutionnaires. (-4-)

Par exemple, les actes de suggérer et d'affirmer varient dans le degré d'engagement qu'ils exigent de la part du locuteur.

- Les différences de style de performance des actes illocutionnaires.

(-12-)

Searle illustre ce critère très subtil de distinction entre actes illocutionnaires en donnant les exemples d'annoncer quelque chose à quelqu'un et de se confier à lui. Dans ces deux cas, la communication d'un message se réalise dans des présentations rhétoriques différentes.

E - Les critères relatifs à la constitution du langage.

- Les différences entre actes propres de langage et actes incidents de langage. (-9-)

Un certain nombre d'actes ne peuvent être performés qu'au moyen du langage (par exemple, promettre quelque chose). D'autres actes peuvent être accomplis sans que le locuteur ait recours au langage bien qu'il puisse le faire; ainsi, il est possible d'évaluer quelque chose ou quelqu'un sans parler et il est également possible d'effectuer le même acte en employant le langage.

- Les différences entre les actes de langage requérant des institutions extra-linguistiques et ceux dont la performance n'en nécessite pas. (-10-)

L'acte d'excommunication ne peut s'accomplir qu'à l'intérieur d'un cadre institutionnel débordant le langage alors que la performance de l'acte de promesse ne nécessite pas une telle structure extra-linguistique. Searle fait remarquer que pour un grand nombre d'actes du premier genre, il importe généralement que les interlocuteurs soient dans un rapport positionnel hiérarchique (selon les lois canoniques de l'Eglise catholique, seul le pape peut excommunier quelqu'un). Ajoutons que les actes requérant une institution extra-linguistique sont soumis à une réglementation relative à cette institution; ils sont donc régis par un double système de règles.

- Les différences entre les actes illocutionnaires qui correspondent ou non à des verbes performatifs des langues naturelles. (-11-)

Les actes de promettre ou d'ordonner peuvent être performés par l'emploi des verbes performatifs français "promettre" et "ordonner"; ce n'est pas le cas de l'acte d'insulter qui ne peut s'effectuer par l'énonciation de "Je t'insulte".

3 - Les catégories d'actes illocutionnaires

Sur la base des trois critères fondamentaux qu'il a relevés, Searle répartit les actes illocutionnaires de langage en cinq catégories (14).

1. Les représentatifs ("representatives").

Les actes de langage membres de cette catégorie ont pour but illocutionnaire d'engager, à divers degrés, le locuteur à l'égard de ce qui est le cas, plus spécifiquement à l'égard de la vérité de leur contenu propositionnel. Le sens de la relation entre ce contenu propositionnel et la réalité extra-linguistique fait correspondre les mots au monde et l'état psychologique exprimé est la croyance. Utilisant le signe \vdash pour représenter le but illocutionnaire de la catégorie des représentatifs, Searle la symbolise par $\vdash B(p)$. Les actes d'asserter, de suggérer, de faire une hypothèse sont des exemples de représentatifs dont la particularité est de marquer le vrai ou le faux. Tous les actes illocutionnaires qui tombent sous le coup d'une valeur de vérité sont donc des représentatifs. Par ailleurs, l'application des autres critères de différenciation fait apparaître des sous-catégories de l'ensemble de cette classe illocutionnaire; ainsi, les actes de conclure et de déduire sont des représentatifs d'un genre particulier en ce qu'ils tombent sous l'effet du facteur (-7-) différenciant les actes illocutionnaires qui entretiennent des relations avec l'ensemble discursif dans lequel ils figurent.

2. Les directifs ("directives").

Les actes de langage de cette catégorie ont pour but illocutionnaire la tentative, plus ou moins forte, du locuteur d'amener l'auditeur à accomplir quelque action. Leur contenu propositionnel est relié à la réalité extra-linguistique dans le sens de la correspondance du monde aux mots et

l'état psychologique exprimé est celui du "vouloir" (désir, demande, etc). Le point d'exclamation servant de signe au but illocutionnaire, les actes directifs sont symbolisés de la sorte: ![†] W (H fait A). Le contenu propositionnel exprimé consiste en la prédication d'une action future devant être effectuée par l'auditeur. Searle donne comme exemples d'actes directifs ordonner, commander, demander, etc.

3. Les commissifs ("commissives").

Cette troisième classe regroupe les actes dont le but illocutionnaire est que le locuteur s'engage, à des degrés divers, à exécuter une action future. Leur contenu propositionnel est relié à la réalité dans le sens de la correspondance du monde aux mots. Ils expriment l'état psychologique d'intentionnalité. Les commissifs peuvent être symbolisés par C[†] I (S fait A). Contrairement à celui des directifs, le contenu propositionnel des commissifs prédique une action devant être accomplie par le locuteur et non l'auditeur. Promettre, donner sa parole sont des exemples d'actes illocutionnaires commissifs.

4. Les expressifs ("expressives").

Les actes de langage dont le but illocutionnaire consiste à exprimer un état psychologique quelconque en le faisant porter sur le contenu propositionnel exprimé par leur énonciation sont appelés, par Searle, des expressifs. Remercier, féliciter sont des actes appartenant à cette classe. Dans de tels actes, aucun rapport n'est établi entre le contenu propositionnel et la réalité extra-linguistique:

"Notice that in expressives there is no direction of fit. In performing an expressive, the speaker is neither trying to get the world to match the words nor the words to match the world; rather the truth of the expressed proposition is presupposed." (15)

Searle symbolise le type des expressifs par $E \emptyset (P)$ (S/H propriété).

Le contenu propositionnel comprend une propriété quelconque, pas nécessairement une action, qui, reliant le locuteur à l'auditeur, motive la performance illocutionnaire.

5. Les actes de déclaration ("declarations").

Les actes de langage ainsi nommés par Searle se particularisent en ce qu'ils ont le but illocutionnaire de faire correspondre leur contenu propositionnel et la réalité extra-linguistique sur laquelle ils portent. Par conséquent, le rapport entre ces derniers s'établit dans les deux sens simultanément: les mots correspondent au monde et le monde correspond aux mots. En vertu de leur caractère arbitraire, les actes de déclaration n'expriment aucun état psychologique. Leur symbolisation prend la forme suivante: $D \updownarrow \emptyset (p)$. L'excommunication, la nomination (à un poste, à une fonction quelconque) sont des exemples d'actes de déclaration. A l'exception de ceux qui sont propres au langage (donner une définition, une appellation, etc) les actes de déclaration peuvent être isolés en fonction du critère (-10-) distinguant les actes de langage dont la performance requiert des institutions extra-linguistiques.

Searle fait, par ailleurs, remarquer que certains actes font à la fois partie des représentatifs et des déclarations. Comme ces dernières, ils font correspondre leur contenu propositionnel et la réalité extra-linguistique dans les deux sens; contrairement aux déclarations, cependant, ces actes de langage comportent l'expression d'un état psychologique, notamment la croyance à l'égard de cette identification. L'acte de déclarer quelqu'un coupable d'un méfait quelconque, par exemple, équivaut à le proclamer tel en engageant sa responsabilité à l'égard de la vérité de ce fait. Le but des actes illocutionnaires de la sous-classe des déclarations représentatives ("representative declarations") consiste, pour le locuteur, à se commettre dans la forme déclarative (c'est-à-dire de manière que la performance de l'acte entraîne une identification de son contenu propositionnel et de la réalité décrite) vis-à-vis de la vérité d'un état de choses. Une croyance est donc ici exprimée. La présence de cet état psychologique dans l'acte de déclaration représentative a pour conséquence que, bien que soit maintenue la co-correspondance entre les mots et le monde, le double sens de cette relation doit, contrairement à l'acte de déclaration simple, être séparé en deux éléments distincts. Symboliquement, les actes illocutionnaires mixtes de ce genre sont représentés comme suit: $Dr \downarrow \uparrow B (p) (16)$.

NOTES (Chapitre quatrième)

- (1) Searle n'a jamais, lui-même, proposé une telle systématisation de sa théorie des actes de langage en ces trois éléments majeurs. Il apparaît cependant légitime d'ainsi les isoler et d'en faire les points saillants de sa recherche dans la mesure où -ce qui me semble être effectivement le cas- les positions théoriques de Searle à l'égard d'autres problématiques langagières s'y enracinent.
- (2) Ces noms des actes de langage sont proposés dans Searle (1969a)

"(a) Uttering words (morphemes, sentences) = performing utterance acts.

(b) Referring and predicating = performing propositionals acts.

(c) Stating, questioning, commanding, promising, etc. = performing illocutionary acts.

(...)

To these notions I now wish to add...

(the) notion of perlocutionary act."

Searle (1969a), pp. 24-25.

Il est assez intéressant, d'un point de vue historique, de remarquer que cette nomenclature des actes de langage diffère sensiblement de celle que Searle avait mise de l'avant dans sa thèse de doctorat dix ans plus tôt. Dans ce texte, en effet, l'activité langagière est répartie de la façon suivante:

"Uttering words = W acts

Referring and predicating = RP acts

Asserting, questioning, ordering, etc.,

(complete speech acts) = CS acts."

Searle (1959), p. 3.

Ces différences dans les noms des trois premiers actes de langage n'ont aucune conséquence théorique puisque leur détermination respective demeure strictement la même dans les deux terminologies. L'absence dans la nomenclature de 1959 de l'acte perlocutionnaire n'est guère plus significative pour les raisons qui sont examinées à la note 4.

Searle lui-même nous donne l'explication du changement qu'il a opéré dans sa façon de nommer les actes de langage. C'est parce que son "CS act" correspond tout à fait à ce qu'Austin appelle un "acte illocutionnaire" qu'il consent à lui donner ce nom. Ce premier pas franchi, il lui faut bien trouver des noms complets pour les autres actes de langage et intégrer l'acte perlocutionnaire à sa répartition.

Searle semble cependant avoir d'abord hésité à adopter la terminologie d'Austin. Dans sa thèse de doctorat, il précise, en effet, qu'il puise la notion de 'speech acts' de conférences données par Austin, sous le titre de "Words and Deeds", à Oxford au cours des années 1952-54. Or, à propos de ces "lectures", J. O. Urmson nous dit, dans la préface à la première édition de How To Do Things With Words, qu'elles couvraient le même sujet ("the same ground") que les conférences données par Austin en 1955 à partir desquelles l'ouvrage est publié. Il y a donc lieu de penser que les termes de la nomenclature des actes de langage d'Austin figuraient dans ses textes de 1952-54 et qu'ils étaient donc connus de Searle qui, pourtant, préfère au moins jusqu'en 1959 ne pas les employer. Il le ferait, dix ans plus tard, probablement parce que la publication, en 1965, de l'ouvrage posthume d'Austin, les aurait assez fortement imposés. C'est d'ailleurs avec quelque réticence que Searle, en 1969, se résout à parler d'actes illocutionnaires.

"I employ the expression 'illocutionary act' with some misgivings, since I do not accept Austin's distinction between locutionary and illocutionary acts." Searle (1969a), p. 23. (note 1)

- (3) "Correlated with the notion of illocutionary acts is the notion (perlocutionary act) of the consequences or effects such acts have on the actions, thoughts, or beliefs, etc., or hearers."
Searle (1969a), p. 25.

- (4)* La description qui vient d'être donnée de l'acte perlocutionnaire n'est pas explicitement présente dans les écrits de Searle; elle y est cependant impliquée. En ce qui a trait d'abord au caractère aléatoire de l'acte perlocutionnaire, il est à remarquer que, donnant des exemples, Searle emploie systématiquement le verbe pouvoir quand il circonscrit la perspective de production de ce type d'actes de langage:

"...by arguing I may persuade or convince someone, by warning him I may scare or alarm him, by making a request I may get him to do something, by informing him I may convince him (enlighten, edify, inspire him, get him to realize)." Searle (1969a), p. 5. "May" est souligné par moi, les autres soulignés sont de Searle.

Searle ne fait donc que soulever la possibilité imprécise de la réalisation d'un acte perlocutionnaire; ce qui laisse supposer qu'il considère qu'une telle production demeure fortuite. D'autre part, en ce qui concerne la dimension extra-linguistique de l'acte perlocutionnaire, il a déjà été fait remarquer que Searle fait porter les effets de l'énonciation sur des entités non linguistiques (les actions, pensées et croyances des interlocuteurs).

L'acte perlocutionnaire n'apparaît pas essentiel à la théorie searlienne des actes de langage. Il y est introduit, à titre de catégorie distincte, presque subrepticement: Searle le puise directement et intégralement de la classification d'Austin, le décrit en quelques lignes et n'y revient plus par la suite comme s'il constituait une question définitivement réglée. D'ailleurs, l'acte perlocutionnaire ne figure pas dans la première répartition des actes de langage établie par Searle dans sa thèse de doctorat (voir note 1); cette absence n'entraînant ni imprécision ni changement important dans sa théorie du langage.

Il semble bien que la catégorie perlocutionnaire, aussi bien pour Searle que pour Austin, n'exerce qu'une fonction repoussoir: faire en sorte que certains actes réalisés incidemment au moyen du langage et qui échappent à toute réglementation systématique (conventionnelle) ne soient pas comptés dans la catégorie des actes illocutionnaires dont la particularité demeure précisément que leur réalisation est assujettie à des prescriptions strictes.

Un esprit chicanier pourrait, par ailleurs, contester le concept même d'acte perlocutionnaire. Par exemple, le fait de convaincre ou d'effrayer quelqu'un peut-il vraiment être considéré comme l'accomplissement d'une action? La réponse à cette question relève de l'adhésion à une conception plus générale relative à ce que sont les unités d'actes d'un comportement quelconque. Une caractérisation restrictive à cet égard pourrait conduire à l'éviction de la perlocution hors du faire langagier; une conception plus large et tolérante l'y ferait au contraire s'y maintenir. C'est cette deuxième attitude que semble choisir Searle.

D'un point de vue plus radical, on pourrait aussi mettre en doute l'appartenance au langage de la dimension perlocutionnaire. Si cette dernière n'est constituée que d'effets extra-linguistiques et que sa production n'obéit à aucune constitution systématique, comment peut-on prétendre qu'elle est un acte de langage, l'utilisation duquel est sensée être, en vertu de l'hypothèse de base searlienne, l'adoption d'une forme de comportement régie par des règles? Ici encore, toute prise de position dépend du degré de restriction qu'on veut donner aux critères d'identification de ce qui relève du langage: d'un point de vue strict, les effets d'une énonciation peuvent être écartés de la nature du langage; dans une perspective plus ouverte, ils y seraient intégrés. La nécessité du choix d'une position précise à ce propos ne se pose pas, semble-t-il, à Searle puisque son intérêt est totalement orienté vers l'acte illocutionnaire et que, pour lui, l'acte perlocutionnaire ne sert qu'à préciser ce que n'est pas l'acte illocutionnaire. Peut-être Searle serait-il amené à nier que la perlocution constitue même un acte de langage en raison du fait qu'elle n'est pas réalisée de façon réglementaire. Même dans un tel cas, sa théorie des actes de langage ne perdrait rien; il ne lui est pas indispensable que la dimension perlocutionnaire se condense en actes -elle peut fort bien, à cette fin, demeurer à l'état diffus et imprécis d'une catégorie différente de l'illocution- pour mener à terme son étude du faire langagier.

- (5) Searle (1969a), p. 25.
- (6) Id., p. 30.
- (7) Cette idée de Searle me semble exposée de façon par trop intuitive. En effet, elle n'est que factuellement appuyée par des exemples dont Searle ne s'emploie pas à démontrer qu'ils sont effectivement des actes complets de langage et surtout en quoi ils n'ont pas de contenu propositionnel.

Par ailleurs, cette admission, par Searle, que des actes illocutionnaires puissent être propositionnellement vides pourrait poser une certaine difficulté, comme nous le verrons dans la seconde partie du présent mémoire, à la conception de la signification qu'il met de l'avant.

Pour cette raison, je voudrais immédiatement faire valoir l'idée contraire qu'un contenu propositionnel est toujours présent dans la performance illocutionnaire. A l'encontre de Searle, je suggère donc, pour le moment à titre de simple hypothèse, que tout

acte complet de langage, c'est-à-dire, en vertu de la philosophie searlienne du langage, tout comportement langagier muni d'une force illocutionnaire, exprime par le fait même une proposition. En d'autres termes, un acte propositionnel serait nécessairement compris dans toute performance d'un acte illocutionnaire. Cette contestation, sur un aspect précis, de la théorie des actes de langage de Searle, quoique peut-être lourde de conséquences importantes, demeure en elle-même, somme toute fort mineure. Ainsi, elle n'a pas pour effet d'opérer de changement essentiel à la caractérisation des différents actes de langage répertoriés par Searle; admettre qu'un acte propositionnel soit toujours simultanément accompli dans la performance d'un acte illocutionnaire n'empêche pas de les clairement distinguer de la façon dont, quant au reste, Searle le fait.

La défense de l'hypothèse à l'effet qu'un contenu propositionnel est nécessairement présent dans un acte complet de langage pourrait prendre la forme suivante. Il s'agirait d'abord de recenser le plus grand nombre possible des expressions qui ne semblent pas respecter cette exigence; ensuite, au moyen d'une ou de plusieurs hypothèse(s) auxiliaire(s), de faire voir que l'absence en leur sein d'un contenu propositionnel n'est qu'apparent. Quant à lui, Searle attire l'attention, en deux occasions, sur des énonciations langagières qui à ses yeux, ne recèlent pas d'acte propositionnel mais qu'il considère tout de même comme des actes complets de langage. Il nous dit, en premier lieu -nous l'avons déjà rapporté-, que des énonciations comme 'hurrah' et 'ouch' n'ont pas de contenu propositionnel. Plus loin, il donne un autre exemple d'un cas semblable:

"In the utterance of 'Hello', there is no propositional content..." Searle (1969a), p. 64.

Il serait relativement aisé de repérer, par simple intuition, une quantité assez impressionnante de tels exemples à propos desquels on pourrait avoir quelque réticence à prétendre qu'ils ont un contenu propositionnel. En laissant ouverte la question de savoir si tous les exemples que nous pourrions trouver sont d'un seul et unique type ou si, au contraire, ils peuvent être catégorisés en différents genres, c'est-à-dire en diverses façons ou différents aspects par lesquels ils semblent manquer de contenu propositionnel, que pouvons-nous en dire?

Admettons d'abord, comme Searle le fait, que leur énonciation constitue bien la performance d'actes complets de langage. Il semble, en effet, qu'elle revienne à faire quelque chose en parlant.

Il est également à remarquer que, d'un point de vue lexicologique, ce que les mots des exemples à étudier expriment n'est pas d'une quelconque indifférence. Ainsi, 'aie' (seul exemple, à partir de maintenant, sur lequel portera mon analyse) exprime spécifiquement de la douleur ou de la souffrance et non pas de la joie. Il peut de la sorte être mis en corrélation avec des expressions comme 'Que je souffre!', 'je souffre!', etc. Bien sûr, 'aie' a une connotation expressive plus forte que ces dernières locutions mais, et c'est le point important à relever, le mot est corrélatif à ces expressions qui ont un contenu propositionnel et non pas à d'autres expressions (particulièrement leurs expressions contraires, par exemple, 'Que je me sens bien!' ou 'Que je suis (physiquement) bien!'). N'y aurait-il pas lieu, cela étant, de penser que 'aie' se rapporte bien à un contenu propositionnel précis, rapport rendu difficilement perceptible par la très forte connotation expressive du mot? Finalement, pourquoi faudrait-il déduire de celle-là que celui-ci n'est qu'une forme d'expression sans contenu? On pourrait, dans une autre perspective, considérer que 'aie' est le fruit d'un procédé elliptique qui, par convention linguistico-culturelle, lui fait représenter le même état de choses que les expressions 'Que je souffre!', 'Je souffre!' avec lesquelles il peut être mis en corrélation. Par cela, 'aie' serait bien muni, malgré l'apparence contraire, d'un contenu propositionnel. C'est dire que la performance illocutionnaire constituée par sa profération comporterait la production simultanée d'un acte propositionnel.

L'élaboration de l'hypothèse affirmant que tout acte de langage complet comporte un contenu propositionnel pourrait reposer sur l'hypothèse auxiliaire à l'effet que les mots ou expressions apparaissant en être des contre-exemples sont obtenus par un procédé elliptique qui accentue leur connotation expressive et masque en quelque sorte leur contenu propositionnel. Dans l'éventualité où il y aurait diverses façons par lesquelles les mots ou les expressions semblent ne pas avoir de contenu propositionnel, en d'autres termes si les exemples de cette sorte recensés pourraient être catégorisés en différents types, il faudrait repérer autant de procédés elliptiques par lesquels ils arrivent à apparaître propositionnellement vides. Notre hypothèse auxiliaire devrait alors faire l'objet de subtils raffinements.

Sous réserves du développement d'une investigation plus serrée de cette vue des choses, on peut déjà entrevoir que, bien qu'elle n'ait qu'un effet mineur sur l'ensemble de la théorie searlienne des actes de langage, elle éliminerait, comme nous allons plus loin (voir au chapitre cinquième la note 12 et au chapitre septième la note 46) en rendre compte, un certain embarras relatif à sa thèse sur la signification et une certaine difficulté de sa théorie de la signification.

- (8) Searle (1969a), p. 29. Assez curieusement, Searle n'explicite pas davantage dans Speech Acts, la distinction entre la proposition et l'assertion. Il y est seulement suggéré, et dans le seul passage que nous venons de citer -d'une façon d'ailleurs indirecte, sinon imprécise-, que seule la proposition peut être vraie (ou fausse) et qu'à l'assertion ne peut être attribuée une valeur de vérité.

Dans sa thèse de doctorat, Searle avait longuement développé cette thèse en spécifiant que seul un emploi abusif des mots 'vrai' et 'faux' permettait de leur faire qualifier l'assertion:

"Propositions can be true or false. Assertions, being acts, cannot strictly speaking be true or false -or rather, to say of someone that he made a true assertion is to say that he committed himself to the truth of a proposition which was in fact true. Thus 'true' and 'false' as applied to assertions are parasitic upon, derived from, the use of these terms as applied to propositions. Propositions are the primary entities which can be true or false." Searle (1959), pp. 11-12.

Searle avance même que cette inflation sémantique des noms des deux valeurs de vérité pourrait être à l'origine de l'aveuglement philosophique à l'égard de la distinction entre proposition et assertion ainsi que de confusions à propos du concept de vérité:

"The distinction between propositions and assertions, and hence between propositions and all CS acts, is so crucial and once grasped so obvious that one wonders how philosophers could so frequently have overlooked it. One (only one) of the factors which has led them to overlook it is that we use the predicates 'true' and 'false' in ordinary speech of both assertions and propositions, and this has led them to suppose that both assertions and propositions were more alike than they in fact are; and this in its turn, by a kind of feed-back, has led to confusions about the concept of truth." Searle (1959), p. 13.

La raison pour laquelle Searle établit plus clairement dans sa thèse de doctorat que dans son ouvrage postérieur la distinction entre proposition et assertion, eu égard à la problématique de la vérité, s'explique peut-être, en partie, par le fait que le premier des deux écrits se situe carrément dans une perspective frégeenne. Searle nous précise à cet égard que...

"The theory of reference here presented is an extension and refinement of Frege's theory of the sense and reference of Eigennamen."
Searle (1959), p. ii (abstract).

Or, quand Frege développe des considérations sur la proposition et l'assertion, lesquelles peuvent être rapprochées des conceptions searliennes, c'est à partir d'une interrogation portant sur le concept de vérité. Dans Speech Acts, Searle cherche moins à faire voir les incidences de sa distinction entre proposition et assertion sur la problématique de la vérité qu'à développer, dans une perspective plus large, une théorie des actes de langage qui ne comprend pas, à titre d'instance fondamentale, une détermination de la vérité.

- (9) Au moins à deux reprises, Searle situe la distinction qu'il présente entre contenu propositionnel et force illocutionnaire dans une certaine tradition philosophique:

"The reader familiar with the literature will recognize this as a variation of an old distinction which has been marked by authors as diverse as Frege, Sheffer, Lewis, Reichenbach and Hare, to mention only a few." Searle (1969a), p. 30.

"This distinction, in various forms, is by now common in philosophy and can be found in philosophers as diverse as Frege, Hare, Lewis and Meinong." Searle (1968), p. 155.

Je voudrais ici examiner comment la distinction searlienne entre contenu propositionnel et force illocutionnaire peut être mise en relation avec certaines idées présentées par Frege dans son article célèbre "Der Gedanke".

Frege, dans ce texte, cherche à déterminer ce que peut être la vérité logique. A cet égard, il ...

"... appelle pensée (Gedanke) ce dont on peut demander s'il est vrai ou faux."
Frege (1918-19), p. 173.

Après avoir reconnu que les pensées ne peuvent être appréhendées par la perception sensible, il se demande si elles ne sont pas assimilables à des représentations. Comme ces dernières constituent un monde intérieur, elles se particularisent par le fait qu'elles n'ont qu'un seul porteur. Frege se voit alors forcer d'admettre qu'une pensée n'est pas une représentation puisque, si tel était le cas, elle ne consisterait qu'en un contenu de conscience et ne serait pas, par conséquent, susceptible d'être vraie ou fausse:

"... les pensées ne sont ni des choses du monde extérieur ni des représentations.
Il faut admettre un troisième domaine. Ce qu'il enferme s'accorde avec les représentations en ce qu'il ne peut pas être perçu par les sens, mais aussi avec les choses en ce qu'il n'a pas besoin d'un porteur dont il serait le contenu de conscience." Id., p. 184.

Afin de consolider sa thèse du troisième monde des pensées, Frege se doit de lever un dernier obstacle: le solipsisme. Il le réfute en montrant que, les représentations ayant besoin d'un porteur, la connaissance ne peut être limitée aux représentations:

"... il y a quelque chose qui n'est pas ma représentation et qui cependant peut être objet de mon examen, de ma pensée, et je suis de cette sorte." Id., p. 188.

Une fois admise la reconnaissance par un porteur de représentations de sa propre existence, la reconnaissance de l'existence probable des autres va de soi:

"... tout ce qui peut être objet de ma connaissance n'est pas représentation. Je ne suis pas moi-même, en tant que porteur de représentations, une représentation. Rien ne s'oppose à ce que je reconnaisse d'autres hommes, porteurs de représentations comme je le suis." Id., p. 190.

L'existence de plusieurs porteurs de représentations ainsi supposée, Frege en conclut qu'existent les pensées, de nature autre que celle des représentations:

"Tout n'est pas représentation. Ainsi je peux admettre qu'une pensée est indépendante de moi, et d'autres hommes pourront la saisir aussi bien que moi." Id., p. 190.

Le monde des pensées, contrairement à celui des représentations, n'a pas besoin d'un porteur: elles demeurent ontologiquement indépendantes de l'appréhension que je peux en faire. C'est ainsi que, selon Frege,...

"Penser ce n'est pas produire les pensées mais les saisir. (...) Le travail de la science ne consiste pas en une création mais en une découverte de pensées vraies." Id., p. 191.

Je saisis (ou pense) les pensées alors que j'ai des représentations:

"La saisie d'une pensée suppose quelqu'un qui la saisisse, quelqu'un qui la pense. Ce quelqu'un est alors porteur de l'acte de penser, non de la pensée." Id., p. 191.

Une pensée est en elle-même vraie (ou fausse); la dire vraie (ou fausse) ne lui ajoute rien et en ce sens la vérité n'est pas une propriété et demeure indéfinissable. Il importe donc, d'après Frege, de distinguer la saisie d'une pensée, la reconnaissance de sa vérité et la manifestation de cette reconnaissance. Car, tout en demeurant intrinsèquement indépendante de toute connaissance, une pensée peut être saisie dans ou par son incarnation dans une proposition grammaticale (tout au long de ce texte, ce qui, par la

traduction française de Frege, est appelée une proposition c'est une phrase ou une partie de phrase; en vertu donc de cette traduction n'est pas donnée au terme 'proposition' le même sens qui va lui être par la suite attribué par la tradition analytique):

"... j'appelle pensée (Gedanke) ce dont on peut demander s'il est vrai ou faux. (...) Je dirai: la pensée est le sens d'une proposition, sans affirmer pour autant que le sens de toute proposition soit une pensée. La pensée, en elle-même inaccessible au sens, revêt l'habit sensible de la proposition et devient ainsi plus saisissable. Nous disons que la proposition exprime une pensée." Id., p. 173.

Pour les fins de son analyse de l'expression des pensées, Frege n'examine que les propositions affirmatives et interrogatives. Dans chacun de ces types de propositions doivent être distinguées la pensée et la reconnaissance de sa vérité, dans le cas d'une proposition affirmative, ou la requête de sa vérité, dans le cas de la proposition interrogative:

"Les propositions interrogatives et les affirmatives contiennent la même pensée, mais la proposition affirmative contient quelque chose en plus: l'affirmation. La proposition interrogative contient elle aussi quelque chose en plus: la demande. Dans une proposition affirmative, il faut distinguer deux choses: le contenu qu'elle partage avec l'interrogative correspondante et l'affirmation. Le premier est la pensée ou pour le moins contient la pensée. Il est donc possible d'exprimer une pensée sans la poser comme vraie. Dans une proposition affirmative les deux éléments sont si étroitement liés qu'ils risquent d'échapper à l'analyse." Id., p. 175.

Par ailleurs, Frege prend aussi la peine de préciser que la forme matérielle que prend une proposition dans le langage écrit ou verbal ne modifie pas la pensée exprimée par la proposition; et, qu'ainsi, une proposition peut manquer à l'expression d'une pensée ou encore surajouter à l'expression d'une pensée:

"(Les) indications insérées dans le discours n'introduisent ... aucune différence dans la pensée. On peut transformer une proposition en faisant passer le verbe de la forme active à la forme passive tandis que l'objet de l'accusatif devient sujet. On peut aussi changer le cas datif en nominatif et remplacer en même temps 'donner' par 'recevoir'. Bien sûr, ces transformations ne sont pas équivalentes à tous égards, mais elles n'affectent pas la pensée, elles n'affectent pas ce qui est vrai ou faux." Id., p. 177.

"... n'est-il pas rare que le contenu d'une proposition dépasse la pensée qui y est exprimée. Mais l'inverse se produit tout aussi bien; il arrive que le simple énoncé verbal, ce que fixent l'écriture et le phonographe, ne suffise pas à l'expression de la pensée." Id., p. 178.

La distinction searlienne entre force illocutionnaire et contenu propositionnel se rapproche de certaines considérations livrées par Frege. Il importe cependant, afin de cerner la nature de ce rapprochement, de bien voir la différence des points de vue qu'ils adoptent. Alors que Frege s'intéresse au rapport entre pensée et proposition grammaticale en ce qu'il éclaire ce que ne peut être la recherche logique et, partant, plus positivement comment doit être investigué le problème de la vérité, Searle pour sa part, construit une théorie des actes de langage capable de rendre compte de la dimension illocutionnaire et de sa démarcation à l'égard du contenu propositionnel de l'énonciation. Au delà de ces points de départ différents et du sens distinct que Searle et (la traduction française de) Frege donnent au terme 'proposition', ils parviennent à une certaine communauté de vue relativement à certaines facettes du phénomène langagier.

Disons d'abord que ce que Frege appelle une 'pensée' correspond précisément à ce qui est nommé 'contenu propositionnel' par Searle (sans que ce dernier ait à prendre position sur la question du 'troisième monde' des pensées de Frege). En cela, l'imperméabilité soulignée par Frege d'une pensée exprimée par une proposition à la transformation grammaticale de cette dernière équivaut, dans la perspective searlienne, à l'indépendance de l'acte propositionnel à l'égard de

l'acte d'énonciation. Ainsi, de la même façon que ce que Frege appelle la forme d'une proposition peut aussi bien contenir plus que l'expression d'une pensée ou ne pas du tout exprimer une pensée, l'acte d'énonciation, chez Searle, n'affecte pas forcément un acte propositionnel qu'il contient (un même acte propositionnel peut être produit au moyen de différents actes d'énonciation) pas plus qu'il ne donne nécessairement lieu à un acte propositionnel.

Le contenu propositionnel searlien correspond, dans la perspective frégréenne, à l'élément pensée d'une proposition. Frege, contrairement à Searle, ne présente cependant pas une théorie de la force illocutionnaire. Il est toutefois légitime de penser que le second élément qu'il distingue dans une proposition correspond implicitement à ce que Searle appelle une force illocutionnaire. L'élément demande d'une proposition interrogative et l'élément affirmation d'une proposition affirmative déterminent en effet, dans les termes de Searle, l'acte complet de langage qu'elles servent à performer; l'élément demande et l'élément affirmation pourraient ainsi être identiques, sur le plan syntaxique, respectivement aux marqueurs de force illocutionnaire ? et !. Une autre précision fournie par Frege amène à considérer que l'élément accompagnant une pensée dans une proposition peut être assimilé à une force illocutionnaire: le fait qu'une pensée puisse être commune à des propositions différentes marquées par un second élément distinct tout comme chez Searle, un même contenu propositionnel peut être commun à diverses forces illocutionnaires.

La correspondance entre les théories de Frege et Searle fait, par ailleurs, apparaître leur identité de vue quant à la nature de l'assertion. Elle consiste, pour les deux philosophes, en l'acte de reconnaissance de la vérité d'une entité plus abstraite, la pensée pour Frege et le contenu propositionnel pour Searle. Frege et Searle réservent la question de la vérité au contenu des expressions, non aux expressions elles-mêmes.

- (10) Cette typologie des actes illocutionnaires de langage est présentée dans Searle (1975a); les critères de cette classification y sont également pour la première fois, passés en revue. Dans Searle (1969a), ce travail de catégorisation des actes illocutionnaires n'avait pas été mené; soulignant la difficulté de l'entreprise, Searle s'interrogeait sur sa nature même:

"A crucially important but difficult question is this: Are there some basic illocutionary acts to which all or most of the others are reducible? Or alternatively: What are the basic species of illocutionary acts, and within each species what is the principle of unity of the species? Part of the difficulty in answering such questions is that the principles of distinction which lead us to say in the first place that such and such is a different kind of illocutionary act from such and such other act are quite various..." Searle (1969a), p. 69.

Le texte de 1975 constitue donc une contribution majeure à la théorie des actes de langage. Cet ajout se situe toutefois dans une perspective déjà ouverte dans *Speech Acts*. En effet, les principes de classification mis, après coup, de l'avant par Searle, sont l'aboutissement de quelques considérations qu'il offrait à la réflexion dès 1969. Ces suggestions étaient livrées sous forme d'hypothèses générales dégagées à la suite de l'étude des conditions nécessaires à la performance de l'acte illocutionnaire de promesse, laquelle avait mené à l'établissement de la réglementation relative à l'emploi du marqueur de force illocutionnaire (Pr) de la promesse (voir Searle (1969a), chapitre 3, *The Structure of illocutionary acts*, pp. 54-71). Je ne m'attarderai pas ici sur ces hypothèses ouvertes dans Searle (1969a) relatives aux principes de la classification illocutionnaire ni aux règles de performance de l'acte de promesse qui y sont formulées. Je m'attaque plutôt directement aux critères qu'il propose dans son article de 1975.

- (11) Searle prend, par ailleurs, la peine de noter qu'au moins ces critères peuvent être retenus:

"It seems to me there are (at least) twelve significant dimensions of variation in which illocutionary acts differ one from another and I shall -all too briskly- list them..." Searle (1975a), p. 345. (C'est moi qui souligne).

Ce qui implique qu'à ses propres yeux, cette liste de critères n'est pas nécessairement exhaustive; ces principes de classification sont donc nécessaires mais peut-être pas suffisants à l'établissement d'une typologie des actes illocutionnaires de langage.

Je voudrais, quant à moi, proposer un certain raffinement, tout au moins dans leur présentation, de ces critères de différenciation. Il me semble, en effet, qu'ils peuvent eux-mêmes être classés en diverses catégories. En d'autres termes, je présente l'hypothèse d'une classification des principes de classification des actes illocutionnaires. Je rends donc compte des critères proposés par Searle selon une énumération quelque peu différente de la sienne en les regroupant sous des genres spécifiques. (J'indique ces catégories par une lettre majuscule; le chiffre apparaissant après chacun des critères renvoie à la place qu'il occupe dans l'énumération de Searle).

- (12) Searle (1975a), p. 347.
 - (13) Id., p. 348.
 - (14) Afin de leur donner une représentation formelle, Searle assigne des symboles aux différents éléments mis en cause par les critères de différenciation. Cette notation est évidemment arbitraire. Quelques-uns des signes employés par Searle sont les initiales des mots anglais exprimant les éléments de distinction. De façon à éviter toute ambiguïté, je conserve ici la notation intégrale de Searle. En voici, sauf en ce qui a trait aux symboles des buts illocutionnaires, un lexique complet.
- La correspondance entre le contenu propositionnel exprimé dans un acte de langage et la réalité extérieure sera notée par:
- ↓ dans le cas de la correspondance des mots au monde
 - ↑ dans le cas de la correspondance du monde aux mots
 - ↕ dans le cas de la co-correspondance stricte
 - ↕↑ dans le cas de la co-correspondance distinctive
 - ∅ dans le cas de l'absence de correspondance

- Les états psychologiques exprimés par les actes de langage sont représentés par les symboles suivants:

B pour la croyance (belief)

W pour le "vouloir" (want)

I pour l'intentionnalité (intention)

(P) veut dire: pour tout état psychologique pouvant
être exprimé par l'acte illocution-
naire

∅ pour l'absence d'expression d'un état psychologique

- Les éléments du contenu propositionnel sont exprimés par:

S : Le locuteur (speaker)

H : l'auditeur (hearer)

(p) : pour tout contenu propositionnel possible.

Les buts illocutionnaires sont symbolisés par un signe ou une lettre et sont toujours le premier élément de la notation représentant les catégories d'actes illocutionnaires.

(15) Searle (1975a), pp. 356-357.

(16) Il semble bien que la tentative searlienne ci-haut décrite de classification des actes illocutionnaires doive être considérée comme un premier et intuitif essai taxonomique. En effet, dans Searle et Vanderveken (inédit: F.I.L.) est maintenant mis de l'avant le projet d'une logique illocutionnaire dont l'un des principaux objectifs est d'établir des critères plus formels de classification des actes illocutionnaires. A cet égard, l'idée de base des auteurs consiste à déterminer les notions sémantiques primitives adéquates à une définition de la force illocutionnaire. Selon eux...

"The six primitive semantic notions of
illocutionary point, mode of achievement
of the illocutionary point, degree of

strenght, propositional content conditions, preparatory conditions and sincerity conditions permit us to define the notion of illocutionary force..."
Searle et Vanderveken (inédit: F.I.L.),
p. I-21.

(Donnons, à l'aide d'exemples, une brève description de chacune de ces notions. (a) Le but illocutionnaire est l'objectif qu'un locuteur cherche à atteindre par la performance illocutionnaire; promettre, par exemple, c'est se mettre dans l'obligation de faire la chose promise. Toutes les forces illocutionnaires ont un but illocutionnaire. (b) Certaines forces illocutionnaires requièrent un mode caractéristique d'atteinte de leur but illocutionnaire; par exemple, un locuteur peut atteindre le but illocutionnaire de l'ordre en invoquant une position d'autorité à l'égard de son auditeur. (c) Certains buts illocutionnaires sont atteints avec différents degrés de force; ainsi, un locuteur effectue une tentative de faire faire quelque chose à un auditeur avec beaucoup plus de force dans le cas d'un ordre que dans le cas d'une demande. (d) Certaines forces illocutionnaires tombent sous le coup de conditions de contenu propositionnel; par exemple, le contenu propositionnel d'une prédication est toujours futur par rapport au moment de l'énonciation. (e) Certaines forces illocutionnaires exigent que soient remplies des conditions préparatoires; par exemple, une condition préparatoire de l'assertion est que le locuteur a des raisons pour supposer la vérité de son contenu propositionnel. (f) Certaines forces illocutionnaires exigent que le locuteur ait bien l'état psychologique exprimé par sa performance illocutionnaire; par exemple, en promettant, un locuteur doit avoir l'intention de faire ce qu'il promet de faire).

Sur la base de cette définition de la force illocutionnaire et en acceptant l'hypothèse dite de la constructibilité (qui prétend 1) qu'il y a des forces illocutionnaires primitives dont le but illocutionnaire est de base (i.e.: irréductible à d'autres buts illocutionnaires), qui n'ont pas de mode caractéristique d'atteinte de ce but, qui ont un degré de force moyen et seulement des conditions de contenu propositionnel, des conditions préparatoires et des conditions de sincérité générales 2) que toutes les forces illocutionnaires peuvent être obtenues au moyen d'un nombre restreint d'opérations portant sur les différents constituants de la définition de la force illocutionnaire à partir des forces illocutionnaires

primitives), il est possible, selon Searle et Vanderveken, de donner une définition récursive de toutes les forces illocutionnaires des langues naturelles.

Ce qui ouvre la possibilité de classifier logiquement les actes illocutionnaires. L'élément principal de cette entreprise taxonomique sera évidemment le but illocutionnaire puisqu'il est l'aspect le plus important de la définition de la force illocutionnaire. Or, les buts illocutionnaires sont des modes de représentations. Plus précisément,...

"The illocutionary point of an utterance always relates in a determined way the propositional content of the illocutionary act with the world of utterance." Id., p. III-5.

Les buts illocutionnaires correspondent ainsi à des directions d'ajustement ("directions of fit") de la relation langage/monde. Tenant compte de ce facteur, la taxonomie illocutionnaire pourra être développée selon cinq critères:

"(We use)...five patterns of illocutionary acts... in our taxonomy: illocutionary point, direction of fit, degree of strength, preparatory conditions and their role in the mode of achievement of the illocutionary point, and sincerity conditions." Id., p. IV-1.

L'application de ces critères conduit à l'établissement de cinq catégories illocutionnaires: assertive, commissive, directive, déclarative et expressive. En tout point semblable à la classification intuitive de Searle, cette taxonomie formelle des forces et des actes illocutionnaires présente le grand avantage d'être congruente à un ensemble de lois logiques.

DEUXIEME PARTIE

LA CONCEPTION SEARLIENNE DE LA SIGNIFICATION

INTRODUCTION

Il serait tout à fait téméraire de tenter de fournir une définition à la fois complète et succincte de ce qui peut génériquement être appelée la problématique de la signification. Le concept même de signification est chargé d'une pluralité de sens qui oblige à une saisie en grande partie intuitive de son contenu idéal (1). Dans un autre ordre d'idées, il n'est, par ailleurs, pas évident que les thèses qui à travers l'histoire de la pensée se sont, explicitement ou implicitement, présentées comme des théories de la signification fassent référence au même champ d'investigation intellectuelle (2). Chose certaine, elles prennent place dans des réseaux conceptuels différents et complexes dont aucun ne semble, à première vue, en mesure d'épuiser ou de réduire à soi la notion de signification. Il importe donc de l'utiliser à partir de considérations théoriques avouées.

Dans cette perspective, l'objectif de la seconde partie du présent mémoire consistera à dégager et à analyser la conception de la signification langagière que Searle développe sur la base de sa théorie, plus large, des actes de langage.

La problématique de la signification est d'entrée de jeu considérée dans l'entreprise searlienne; décrite alors, de façon très globale, comme

un trait caractéristique du langage, elle est dite constituée un sujet d'étude de la philosophie du langage:

"The philosophy of language is the attempt to give philosophically illuminating descriptions of certain general features of language, such as reference, truth, meaning, and necessity..." (3)

La signification est aussi, selon Searle, prise en considération en philosophie linguistique mais, pouvons-nous dire, de façon plus restrictive, le sens de certains mots faisant ici l'objet de recherches:

"Linguistic philosophy consists in the attempt to solve philosophical problems by analysing the meanings of words..." (4)

C'est en tant que problématique que la signification intéresse Searle puisque son projet théorique prend place, selon ses dires, en philosophie du langage.

A cet égard, Searle formule, en première approximation, une série de questions relatives à la signification considérée comme sujet d'étude:

"How is it possible that when a speaker stands before a hearer and emits an acoustic blast such remarkable things occur as: the speaker means something; the sounds he emits mean something; the hearer understands what is meant...? How is it possible, for example, that when I say 'Jones went home', which after all is in one way just a string of noises, what I mean is: Jones went home. What is the difference between saying something and meaning it and saying it without meaning it? And what is involved in meaning just one particular thing and not some other thing? For example, how does it happen that when people say, 'Jones went home' they almost always mean Jones went home and not, say, Brown went to the party or Green got drunk. And what

is the relation between what I mean when I say something and what it means whether anybody says it or not? (...) What is the difference between a meaningful string of words and a meaningless one?" (5).

C'est en partie afin de donner réponse à ce genre de questions que Searle élabore sa théorie des actes de langage, qui éclaire donc, d'une façon spécifique, la problématique de la signification. Notre examen de la conception searlienne de la signification suivra un développement en quatre temps: une analyse de la thèse qu'il présente sur cette problématique; un compte rendu du principe d'exprimabilité qu'il met de l'avant; une analyse de sa théorie proprement dite de la signification et une étude du rapport de cette théorie avec la question du contexte d'énonciation.

NOTES (Deuxième partie - Introduction)

- (1) S'ajoute à cette difficulté d'isoler la détermination précise du concept de signification celle, non moins ardue, posée par les différences de sens justement entre les mots des langues naturelles qui l'expriment. Il faut dire, à ce propos, qu'en ce qui nous concernera ici, le mot anglais 'meaning' que Searle emploie correspond, grosso modo, au mot français 'signification'. Avec toutefois cette restriction que 'meaning' est intimement associé, en anglais, au verbe 'to mean' dont la traduction française peut être soit 'signifier', soit 'vouloir dire'. Le verbe anglais combine donc les deux aspects, sémantique et pragmatique, que la langue française disjoint en deux verbes différents.
- (2) Remarquons, au passage, la très grande fascination que la problématique de la signification, comprise dans un sens très large, a toujours semblé exercer en philosophie. A cet égard, Searle lui-même, la cite nommément quand il avance l'idée que la préoccupation intellectuelle sur le langage est aussi vieille que la réflexion philosophique:

"Though both the philosophy of language and linguistic philosophy are pursued nowadays with more self-consciousness than ever before, both are in fact as old as philosophy. When in the Euthyphro Plato asks what is piety, he may be regarded as asking a question concerning the concept pious, and this, most contemporary philosophers would claim, may be regarded as a question concerning the exact meaning of the Greek word for pious, 'hosion', and its synonyms in other languages. When in the Phaedo he advances the theory that general terms get their meaning by standing for the Forms he is advancing a thesis in the philosophy of language, a thesis about how words mean." Searle (1971a), pp. 1-2. "Meaning" et "mean" sont soulignés par moi; les autres soulignés sont de Searle.

La signification pourrait ainsi être considérée comme candidate au titre de problématique par excellence de l'entreprise philosophique à travers toute son histoire. On comprendra, étant donné

la dispersion dans laquelle apparaissent s'être développées les différentes doctrines philosophiques, l'embarras à en donner une définition précise.

(3) Searle (1969a), p. 4. C'est moi qui souligne.

(4) Searle (1971a), p. 1.

(5) Searle (1969a), p. 3.

CHAPITRE CINQUIEME

LA THESE DE SEARLE SUR LA SIGNIFICATION

Searle énonce explicitement une thèse de portée très générale sur la signification qui est inférée de son hypothèse de base et que précise la répartition catégorielle des actes de langage, premier constituant de sa théorie du même nom. Mise en relation avec la distinction entre contenu propositionnel et force illocutionnaire, deuxième ligne de force du système searlien de la performance langagière, cette première avancée thétique peut recevoir une formulation plus spécifique. Il s'agit, dans le présent chapitre, de rendre compte de ce réseau de connexions entre l'hypothèse de base de Searle, sa théorie des actes de langage et la problématique de la signification en faisant ressortir, eu égard à l'état actuel des recherches philosophiques sur le langage, l'originalité de ses positions sur le pouvoir d'expression significative du langage.

A - La thèse générale de Searle

Relativement à la dimension sémantique des langues naturelles, Searle défend la thèse générale d'une association intime entre la signification

d'une séquence langagière et l'acte de langage qu'elle sert à performer:

"The speech act or acts performed in the utterance of a sentence are in general a function of the meaning of the sentence." (1)

Le rapprochement ainsi opéré entre la constitution interne du langage et son utilisation n'est pas que d'ordre relationnel; dans l'esprit de Searle, les concepts même de signification et d'acte de langage s'entrepénètrent mutuellement. Leur association est donc bilatérale:

"...it is part of our notion of meaning of a sentence that a literal utterance of that sentence with that meaning in a certain context would be the performance of a particular speech act, ...it is part of our notion of a speech act that there is a possible sentence (or sentences) the utterance of which in a certain context would in virtue of its (or their) meaning constitute a performance of that speech act." (2)

Cette thèse générale "associationniste" de Searle relative à la signification doit être comprise à la lumière de son hypothèse de base sur le langage.

1 - La thèse générale de Searle et son hypothèse de base sur le langage

Searle présente l'hypothèse que parler c'est s'engager dans une forme de comportement régie par des règles de la façon explicite suivante:

"The form that this hypothesis will take is that speaking a language is performing speech acts, acts such as making statements, giving commands, asking questions, making promises, and so on; and more abstractly, acts such as

referring and predicating, and, secondly, that these acts are in general made possible by and are performed in accordance with certain rules for the use of linguistic elements." (3)

L'hypothèse searlienne de base, telle qu'ainsi spécifiée, établit une correspondance entre la performance d'actes de langage et le maniement effectif d'un système linguistique quelconque auquel on attribue, entre autres choses, un pouvoir de signification. Elle ouvre ainsi la possibilité de procéder à une analyse des actes de langage au moyen de la double opération du repérage de leurs conditions de performance et de l'extraction de ces dernières de règles sémantiques d'usage des éléments linguistiques:

"The procedure which I shall follow is to state a set of necessary and sufficient conditions for the performance of particular kinds of speech acts and then extract from those conditions sets of semantic rules for the use of the linguistic devices which mark the utterances as speech acts of those kinds." (4)

L'association entre la signification d'une séquence verbale et l'acte de langage qu'elle sert à accomplir est donc le pendant du rapport reliant les actes et les règles de langage que Searle avait déjà proposé dans son hypothèse de base. Dire que la signification et la production d'actes de langage sont fonctions l'une de l'autre c'est exprimer, en d'autres termes et sous un aspect particulier, la relation entre la performance langagière et sa réglementation.

Si tel est le cas, l'établissement de la correspondance entre les conditions de performance des actes de langage et les règles sémantiques régissant l'emploi des éléments linguistiques exerce un effet théorique de rétroaction sur l'hypothèse searlienne de base dont la formulation peut de la sorte être affinée:

"The form this hypothesis will take is that the semantic structure of a language may be regarded as a conventional realization of a series of sets of underlying constitutive rules, and that speech acts are acts characteristically performed by uttering expressions in accordance with these sets of constitutive rules." (5)

2 - La thèse générale de Searle et sa répartition des actes de langage

Dans la répartition des actes de langage proposée par Searle, seul l'acte illocutionnaire est qualifié d'acte complet de langage. Quand donc, dans la description de la procédure d'analyse de la performance langagière de Searle et de son hypothèse de base, l'expression 'acte de langage' est, dans sa généralité, employée, il faut comprendre que référence est alors faite à la dimension illocutionnaire du langage et la lire 'acte illocutionnaire de langage'. Cette précision notationnelle est d'ailleurs fournie par Searle lui-même:

"... stating a set of necessary and sufficient conditions for the performance of particular kind of illocutionary act, and extracting from it a set of semantical rules for the use of the expression (or syntactic device)

which marks the utterance as an illocutionary act of that kind." (6)

"The hypothesis ... is that the semantics of a language can be regarded as a series of systems of constitutive rules and that illocutionary acts are acts performed in accordance with these sets of constitutive rules." (7)

De la même façon, il doit être précisé que, selon la thèse searlienne, c'est à un acte illocutionnaire qu'est associée la signification d'une séquence verbale. (Il importe alors de faire remarquer que la thèse générale de Searle ne consiste pas en une définition de la signification et que sa portée reste floue. Au moins deux problèmes se posent à l'association entre la signification d'une séquence verbale et un acte de langage: le premier a trait à la possibilité que différents actes illocutionnaires puissent être accomplis par l'énonciation d'un même énoncé et le second au fait qu'un acte illocutionnaire puisse ne pas être performé avec succès. La thèse générale de Searle ne nous apprend pas comment, dans de tels cas, doit être considérée la signification de la séquence langagière proférée.)

B - La distinction entre contenu propositionnel et force illocutionnaire et la thèse spécifique de Searle

La thèse de Searle sur la signification peut être spécifiée, avons-nous précédemment prétendu, à la lumière du deuxième constituant de sa

théorie des actes de langage. De fait, la distinction entre contenu propositionnel et force illocutionnaire relève, selon Searle lui-même, de considérations sémantiques (8); elle devrait donc apporter quelque lumière quant à la nature de l'association entre la signification d'une séquence langagière et l'acte qu'elle sert à performer.

Searle déduit de la distinction entre force illocutionnaire et contenu propositionnel (laquelle se manifeste le plus clairement par le fait que plusieurs actes illocutionnaires puissent recéler la même proposition) la possibilité méthodologique de mener des analyses distinctes de la proposition et des actes illocutionnaires. Cela implique une différence de nature entre les règles s'appliquant aux actes propositionnel et illocutionnaire:

"Since the same proposition can be common to different kinds of illocutionary acts, we can separate our analysis of the proposition from our analysis of kinds of illocutionary acts. There are rules for expressing propositions, rules for such things as reference and predicting, but I think that those rules can be discussed independently of the rules for illocutionary force indicating..." (9)

Dans la performance d'un acte complet de langage où est exprimé un contenu propositionnel, un locuteur effectue simultanément un acte illocutionnaire et un acte propositionnel. Il met alors en application deux systèmes parallèles de règles dont la réunion combinatoire dans l'énonciation constitue la législation sous le coup de laquelle tombe sa performance langagière.

Or, cette dernière est associée, en vertu de la thèse générale searlienne sur la signification, à la structure sémantique de la séquence verbale à laquelle le locuteur a recours. Dans un acte de langage où un contenu propositionnel est exprimé dans le cadre d'une force illocutionnaire la signification de l'énoncé est donc relative à ces deux dimensions du faire langagier.

La thèse générale associant les éléments sémantiques d'une langue naturelle aux actes de langage performés par l'emploi de séquences verbales de cette langue peut ainsi être reformulée sous la forme de la thèse spécifique suivante: la signification est fonction de la force illocutionnaire et du contenu propositionnel de l'énonciation (10).

La thèse spécifique de Searle sur la signification fournit un critère d'identification sémantique: deux énoncés, peu importe leurs différences lexicologiques ou syntaxiques, seront dits avoir la même signification si leur marqueur de force illocutionnaire et leur marqueur propositionnel expriment respectivement la même force illocutionnaire et la même proposition, leur différence de signification peut, d'autre part, être expliquée par une dissemblance soit illocutionnaire, soit propositionnelle, soit à la fois illocutionnaire et propositionnelle (11).

Eu égard à sa formulation générale, la thèse spécifique de Searle sur la signification, tout comme, d'ailleurs, sa théorie des actes de langage par rapport à son hypothèse de base, marque, pourrait-on dire, le passage de ses idées sur le langage de l'état de simple conjecture à celui de la systématisation thétique (12).

C - La thèse de Searle sur la signification et sa position en philosophie du langage

La thèse de Searle sur la signification qui l'associe à la performance d'actes de langage recèle d'importantes conséquences d'ordres épistémologique et métathéorique (13) qui lui font occuper une position relativement originale en philosophie du langage.

1 - L'effet épistémologique de la thèse de Searle sur la signification: l'unification de son domaine d'étude

Relativement à la question du découpage du savoir sur le langage en différents sujets d'étude, la thèse générale de Searle sur la signification unifie le champ de la sémantique. Pour Searle, en effet, la signification intrinsèque à la structure du langage et la "signification d'usage" ne forment qu'une seule et même problématique:

"There are...not two irreducibly distinct semantic studies, one a study of the meanings of sentences and one a study of the performances of speech acts. (...)
...a study of the meaning of sentences is not in principle distinct from a study of speech acts. Properly construed, they are the same study." (14)

Cette intégration de toutes les questions relatives à la signification dans un seul champ d'investigation est rendue possible par la correspondance associative de la signification des éléments linguistiques et de l'activité langagière. En d'autres termes, chercher à déterminer la signification d'une séquence verbale ou l'acte de langage performé à l'occasion de son

énonciation, c'est tenter de donner réponse à une seule et même question:

"Since every meaningful sentence in virtue of its meaning can be used to perform a particular speech act (or range of speech acts), and since every possible speech act can in principle be given an exact formulation in a sentence or sentences (assuming an appropriate context of utterance), the study of the meanings of sentences and the study of speech acts are not two independent studies but one study from two different points of view." (15)

Ainsi, l'effet épistémologique de la thèse générale de Searle sur la signification ne consiste pas à récuser totalement les études restreintes de la signification interne des séquences verbales et des actes de langage mais plutôt à faire voir leur caractère partiel et leur nécessaire complémentarité (16).

2 - L'effet métathéorique de la thèse de Searle sur la signification:
l'intégration des deux principales approches en philosophie du
langage

L'effet métathéorique de la thèse spécifique de Searle sur la signification consiste à ouvrir la possibilité d'une synthèse intégrative des deux principales orientations de recherches en philosophie du langage. L'une des prétentions de l'entreprise searlienne est, en effet, de fonder une théorie complète et cohérente du langage capable de tenir compte et d'intégrer les acquis respectifs des approches 'positiviste' et 'utiliste'. Or, c'est précisément à propos de la problématique de la signification que ces deux directions de recherches se séparent le plus radicalement:

"It is possible to distinguish at least two strands in contemporary work in the philosophy of language -one which concentrates on the uses of expressions in speech situations and one which concentrates on the meaning of sentences. Practitioners of these two approaches sometimes talk as if they were inconsistent, and at least some encouragement is given to the view that they are inconsistent by the fact that historically they have been associated with inconsistent views about meaning. Thus, for example, Wittgenstein's early work, which falls within the second strand, contains views about meaning which are rejected in his later work, which falls within the first strand." (17)

Les deux approches en philosophie du langage, telles qu'ainsi caractérisées, correspondent aux deux études sur la signification que la thèse générale de Searle vise à unifier. Défendre l'idée d'une association entre la signification et les actes de langage revient donc, à un niveau métathéorique, à concilier ces deux orientations centrales:

"But although historically there have been sharp disagreements between practitioners of these two approaches, it is important to realize that the two approaches, construed not as theories but as approaches to investigation, are complementary and not competing. A typical question in the second approach is, 'How do the meaning of the elements of a sentence determine the meaning of the whole sentence?' A typical question in the first approach is, 'What are the different kinds of speech acts speakers perform when they utter expressions?' Answers to both questions are necessary to a complete philosophy of language, and more importantly, the two questions are necessarily related. They are related because for every possible speech act there is a possible sentence or set of sentences the literal utterance of which in a particular context would constitute a performance of that speech act." (18)

Searle cherche donc à ouvrir en philosophie du langage une troisième approche qui serait un dépassement synthétique des deux orientations traditionnelles. L'enjeu de ce projet théorique, parce qu'il origine de la thèse searlienne sur la signification, demeure une détermination de cette même problématique. A cet égard, la thèse spécifique de Searle sur la signification s'oppose aux vues correspondantes respectives des deux approches historiquement dominantes en philosophie du langage.

Les tenants de l'approche 'positiviste' mettent de l'avant une conception assez étroite de la signification: étant donné qu'à leurs yeux le langage sert principalement à communiquer de l'information factuelle, ils défendent l'idée que la signification des éléments linguistiques est totalement réductible à l'attribution d'une valeur de vérité aux énoncés où ils figurent (19). Autrement dit, dans les termes de la thèse spécifique de Searle, la signification, selon l'approche 'positiviste', s'épuise dans le contenu propositionnel alors que la force illocutionnaire de l'énonciation demeure tout à fait impertinente à sa détermination. Searle, parce qu'il accorde autant d'importance à ces deux constituants dans la définition du sens d'une séquence langagière, récuse une telle équivalence entre la signification et l'attribution de valeurs de vérité à des propositions. Les catégories du vrai et du faux ne révèlent, selon lui, qu'une partie (relative au contenu propositionnel) de la signification langagière qui demande, afin d'être saisie dans sa totalité, la prise en considération de la force illocutionnaire de l'énonciation.

A l'approche 'utiliste' en philosophie du langage, Searle adresse le reproche de manquer de véritables assises théoriques. D'après lui, cette deuxième orientation, principalement exploitée en philosophie linguistique (en raison précisément de sa carence théorique) n'a pas encore mené à l'établissement de thèses cohérentes en philosophie du langage. Relativement à la problématique de la signification, les tenants de l'approche 'utiliste' se seraient ainsi, toujours selon Searle, contentés de mots d'ordre non critiques:

"Linguistic philosophers...had no general theory of language on which to base their particular analyses. What they had in place of a general theory were a few slogans, the most prominent of which was the slogan, 'Meaning Is Use'. This slogan embodied the belief that the meaning of a word is not to be found by looking for some associated mental entity in an introspective realm, nor by looking for some entity for which it stands, whether abstract or concrete, mental or physical, particular or general, but rather by carefully examining how the word is actually used in the language. As an escape route from traditional Platonic or empiricist or Tractatus-like theories of meaning, the slogan 'Meaning Is Use' was quite beneficial. But as a tool of analysis in its own right, the notion of use is so vague that in part it led to...confusions..." (20)

Dans la mesure où la force illocutionnaire d'une énonciation consiste en ce à quoi revient son emploi (comment elle doit être prise), l'approche 'utiliste', guidée par le slogan 'la signification c'est l'usage', peu importe la portée théorique effective de ce dernier, concentre l'attention

sur la dimension illocutionnaire d'une séquence langagière. Elle demeure, par ailleurs, tout à fait inapte à prendre en considération, dans la détermination de la signification, le contenu propositionnel de la même énonciation. En cela, elle manque à la condition de complétude d'une véritable théorie de la signification.

3 - Le débat entre Searle et Hare à propos du rapport entre acte de langage et signification

L'une des confusions auxquelles aurait mené l'emploi théoriquement vague du slogan 'Meaning Is Use' a consisté, selon Searle, à expliquer la signification, tout au moins partielle, de certains mots par l'acte que leur emploi sert à accomplir. Appelant sophisme de l'acte de langage ("the speech act fallacy") cette inférence induite, il l'attribue à quelques-unes des figures marquantes de la philosophie linguistique contemporaine: Hare, Strawson, Austin, Toulmin, etc. Un des philosophes ainsi mis en cause, Richard M. Hare, a daigné réagir à la critique de Searle (21). Parce qu'il est plus malaisé de comprendre la position de Searle à l'égard de l'approche 'utiliste' qu'envers l'orientation dite 'positive' et aussi parce que leur confrontation porte explicitement sur la problématique de la signification, il vaut la peine de rendre compte, assez longuement, de ce débat entre Searle et Hare.

Dans son attaque du sophisme de l'acte de langage (Hare aurait commis cette erreur en expliquant la signification du mot 'bon' par le fait que son emploi revient souvent à effectuer un acte d'approbation), Searle commence par mettre de l'avant un critère d'adéquation, qu'à ses yeux,

toute thèse portant sur la signification des éléments linguistiques se doit de rencontrer:

"Any analysis of the meaning of a word (or morpheme) must be consistent with the fact that the same word (or morpheme) can mean the same thing in all the grammatically different kinds of sentences in which it can occur." (22).

Cette condition préliminaire vise à préserver la détermination de la signification des mots des fluctuations qu'entraînent les transformations syntaxiques des phrases dans lesquelles ils figurent. Ainsi, un mot doit conserver la même signification quel que soit le mode grammatical de la phrase où il apparaît.

Or, selon Searle, l'analyse par l'acte de langage ("speech act analysis") qui fait dépendre la signification de mots des actes performés par leur énonciation ne respecte manifestement pas ce critère. C'est-à-dire qu'elle ne donne pas aux mots une signification qui leur serait conservée dans les diverses constructions grammaticales où ils peuvent prendre place. Sauf en ce qui concerne les verbes performatifs, il est en effet possible de produire des séquences langagières où figure un mot, dont la signification aurait préalablement été définie en fonction de l'acte qu'il sert quelques fois à accomplir, qui n'ont plus aucun rapport avec cet acte. Par exemple, le mot 'bon, peut apparaître dans une phrase conditionnelle ("Si cette chose est bonne, nous devrions l'acheter") où, de façon très évidente, aucun acte d'approbation ou aucun autre acte semblable n'est effectué.

Sur la base de contre-exemples de ce genre, Searle déduit que...

"Calling something good is characteristically praising or commending or recommending it, etc. But it is a fallacy to infer from this that the meaning of 'good' is explained by saying it is used to perform the act of commendation." (23)

En d'autres termes, le sophisme de l'acte de langage origine, d'après Searle, du fait qu'ayant déterminé l'acte illocutionnaire d'une énonciation on croit avoir, ipso facto, isolé la signification d'un mot qu'elle contient. La raison de cette déduction erronée est une identification de la signification du mot et de son emploi.

C'est à cette méprise qu'en veut principalement Searle; ce qui ne l'empêche, par ailleurs, pas de reconnaître l'importante valeur suggestive des études sur le langage que, malgré son caractère non-critique, le slogan 'Meaning Is Use' a permis de développer:

"The speech act analysis correctly saw that calling something 'good' is characteristically commending (or praising, or expressing approval of, etc) it; but this observation, which might form the starting point of an analysis of the word 'good', was treated as if it were itself an analysis. And it is very easy to demonstrate that it is not an adequate analysis by showing all sorts of sentences containing the word 'good' utterances of which are not analysable in terms of commendation (or praise, etc)." (24)

"As a tool of analysis, the use theory of meaning can provide us only with certain data, i.e., raw material for philosophical analysis...How such data are systematically analysed, explained, or accounted for will depend on what other views or theories about language we bring to bear on such data, for the use theory does not by itself pro-

vide us with the tools for such an analysis..." (25)

La théorie des actes de langage de Searle, sa thèse générale et sa thèse spécifique sur la signification forment une telle armature conceptuelle à caractère explicatif global susceptible, selon lui, de rendre compte des données mises au jour par les praticiens de la philosophie linguistique.

Hare développe une très intéressante réponse à la critique de Searle à l'égard de sa propre analyse du mot 'bon'. Il y présente d'abord, de façon précise, la thèse qu'il défend:

"...(I) claim that the meaning of a certain word can be explained, or partly explained, by saying that, when incorporated in an appropriate sentence in an appropriate place, it gives to that whole sentence the property that an utterance of it would be, in the appropriate context, a performance, of a certain kind of speech act." (26)

Par ailleurs tout à fait d'accord avec le critère d'adéquation proposé par Searle (i.e.: la signification d'un mot doit demeurer constante dans toutes les phrases grammaticalement différentes où il figure), Hare admet également qu'un mot puisse apparaître dans une séquence langagière sans que soit performé l'acte de langage auquel il est habituellement lié. Cette possibilité ne contredit cependant pas, à ses yeux, sa thèse sur la signification ci-haut décrite. Bref, tout en endossant les remarques de Searle, Hare conteste la conclusion qu'en tire l'auteur de Speech Acts:

"...the appearance of a word in interrogatives, negatives, and conditional clauses provides no general argument against explaining its meaning in terms of the speech act standardly performed in categorial affirmative utterances containing it;...once we understand the transformations

which turn simple sentences into these more complex forms, we understand also how the words in them have meaning, even though the speech acts in terms of which their meaning was explained are no longer being performed." (27)

Cette prétention théorique à la non-contradiction entre la détermination de la signification d'un mot par l'acte de langage qu'il sert à performer quand il apparaît dans une phrase au mode indicatif et l'emploi du même mot dans des phrases à d'autres modes, en l'absence de performance de l'acte -ainsi que la procédure de transformation des formes d'énonciation ou des phrases sur laquelle nous ne nous attardons pas ici-, Hare l'appuie sur une tripartition catégorielle des éléments d'une énonciation. Selon lui, en effet, trois éléments de la séquence verbale ont à être distingués.

Il y a déjà longtemps, Hare avait, à l'occasion du développement de sa théorie éthique prescriptiviste, présenté une division de l'énonciation en deux termes auxquels il avait donné les noms techniques de neustique ("neustic") et de phrastique ("phrastic"). Cherchant alors à différencier les phrases impératives et indicatives, Hare avait ainsi caractérisé ces deux éléments:

"I shall call the part of the sentence that is common to both moods...the phrastic; and the part that is different in the case of commands and statements...the neustic. (...) 'Phrastic' is derived from a Greek word meaning 'to point out or indicate', and 'neustic' from a word meaning 'to nod assent'. Both words are used indifferently of imperative and indicative speech.

The utterance of a sentence containing phrastic and neustic might be dramatized as follow: (1) the speaker points out or indicates what he is going to state to be the case, or command to be make the case; (2) He nods, as if to say 'It is the case', or 'Do it'." (28)

Dans cette première version de distinction des éléments de l'énonciation, le phrastique consiste en ce qui est exprimé et le neustique en la façon dont ce contenu propositionnel est considéré.

Hare raffine maintenant sa distinction de base qui passe de deux à trois éléments. En fait, c'est le neustique qui est disjoint afin que soit vue la différence entre la forme de l'énonciation et le fait qu'un locuteur souscrive à l'acte de langage performé au moyen de cette énonciation:

"I now think that, in the supposed interests of simplicity, I sinned against the light by blurring the distinction between sign of mood and sign of subscription. The commonly used expression 'assertion sign' can easily lead us to ignore this distinction, and also that between assertion (whose content can be negative) and affirmation. For this sin I will now try to atone by using the term 'neustic' more narrowly for the sign of subscription to an assertion or other speech act, and inventing a new term 'tropic' (from the Greek word for 'mood') for the sign of mood." (29)

La distinction des éléments de l'énonciation de Hare comprend donc trois facteurs: le phrastique correspond toujours au contenu propositionnel exprimé, le tropique qui représente son mode grammatical et le neustique, signe de l'adhésion du locuteur à l'égard de l'acte de langage performé.

A l'aide de cette différenciation, Hare croit être en mesure d'expliquer le fait qu'un acte de langage en fonction duquel est habituellement donnée la signification d'un mot n'est pas performé dans une séquence verbale donnée où figure ce même mot. Dans une proposition (entendue ici au sens grammatical du terme) conditionnelle, par exemple, sont bien présents un phrastique et un tropique mais manque un neustique (un neustique sera cependant présent dans la phrase entière où prend place la conditionnelle). Rien dans une telle proposition (et dans d'autres genres de propositions) ne représente une adhésion du locuteur. Or, une proposition doit comprendre un neustique pour qu'elle soit utilisée à la performance d'un acte de langage:

"...to be used to perform the speech acts, the clause in which the words appear would have a neustic, and this is lacking in the conditional clause." (30)

Il n'est, par conséquent, pas étonnant qu'un mot figurant dans une proposition conditionnelle ne serve pas, dans ce cas, à l'accomplissement d'un acte de langage. D'après Hare, cependant, la détermination de la signification de ce mot n'en demeure pas moins étroitement liée à l'acte qui est performé, dans les énonciations admettant un neustique, par l'utilisation de ce mot. Hare soutient de plus que l'absence de neustique dans certains genres de propositions grammaticales n'affecte pas la potentialité des mots qu'elles contiennent à performer des actes. Ainsi, malgré la possibilité d'apparition d'un mot dans une séquence langagière où aucun acte n'est accompli, la thèse faisant dépendre la signification de ce mot de l'acte qu'il sert habituellement à effectuer est préservée, selon Hare, de toute contra-

diction:

"I am making only the defensive point that the fact that other tropics may figure in the analysis of this complex word (good) besides the indicative tropic, and that therefore sentences containing it cannot be described without qualification as assertions, but have to be explained in terms of the more complex speech act of commending, is no bar to the appearance of the word in contexts where commending is not taking place, provided that the relation of these contexts to those in which it is taking place can be explained." (31)

A l'encontre de Searle donc, Hare continue de soutenir que l'analyse par l'acte de langage constitue la base de la détermination de la signification d'un mot même s'il arrive que ce mot puisse figurer dans une proposition où n'est pas performé l'acte de langage.

Qu'en est-il exactement des enjeux de la confrontation entre Searle et Hare à propos de la signification? Il importe d'abord de remarquer que, relativement à une distinction des points de vue fondamentaux sur la question, elle demeure d'une dimension fort restreinte. Searle et Hare s'accordent en effet sur le cadre théorique à partir duquel doit être envisagée la problématique de la signification: tous deux cherchent à la caractériser en fonction de la performance langagière. Un examen des thèses générale et spécifique de Searle l'a fait, en ce qui le concerne, clairement voir. Quant à Hare, il présente la position opposée à la sienne dans des termes que, pour faire de même, Searle pourrait reprendre à son propre compte:

"In the bolder form, the criticism would say that illocutionary force is something different from meaning, and that therefore no account of the illocutionary force of an utterance tell us anything about the meaning of the utterance or of any word used in it." (32)

A contrario tout au moins, Searle et Hare établissent leur position sur la problématique de la signification dans une perspective semblable: il s'agit pour eux de rendre compte de la contribution de la dimension illocutionnaire dans la détermination de la signification des éléments de l'énonciation.

Il y a donc lieu de s'interroger sur la nature même de leur divergence. Il apparaît, en premier lieu, que la thèse sur la signification des mots que Searle attribue à Hare ne correspond plus tout à fait à la version que ce dernier en présente dans son texte de réplique. Bien sûr, Hare continue de soutenir que la signification d'un mot est reliée à l'acte que son énonciation performe; il apporte cependant à cette thèse des précisions restrictives relativement au genre de phrases où le mot figure, à la place qu'il y occupe et à son contexte d'énonciation ("... in an appropriate sentence in an appropriate place ... in an appropriate context ..." op. cit. p. 170). Ainsi formulée, la thèse de Hare semble échapper entièrement à la critique de Searle qui repose sur le fait qu'un mot puisse apparaître dans une construction grammaticale que justement Hare jugerait inappropriée. Plus précisément, en fournissant une explication raisonnée au fait que ne soit pas performé dans certains types de propositions grammaticales l'acte de langage en fonction duquel peut être éclairée la signification d'un mot

qui y figure, laquelle explication est congruente à la fois avec le principe d'adéquation proposée par Searle et la thèse de Hare, ce dernier désamorce la critique searlienne en l'amputant de son caractère "contre-exemplaire". Deuxièmement, en procédant comme il le fait, Hare est exonéré du blâme majeur que Searle adresse aux praticiens de la philosophie linguistique. Ce que l'auteur de Speech Acts veut, en effet, illustrer, par sa démonstration du sophisme de l'acte de langage, c'est l'inadéquation d'une forme d'analyse des éléments linguistiques qui prétend se passer d'un support théorique explicite. Or, très manifestement, Hare ne développe pas sa thèse sur la signification sous l'impulsion intuitive du slogan 'Meaning Is Use'. Il l'appuie, au contraire, sur des considérations théoriques, certes différentes de celles de Searle, mais qui ne se réduisent tout de même pas à une simple estimation non-critique de "données". La tripartition de Hare, phrastique/neustique/tropique, constitue l'essentiel de l'appareillage théorique à la lumière duquel il cherche à expliquer les phénomènes linguistiques, y compris ceux qui semblent mettre en échec la thèse sur la signification que Searle lui impute.

Ceci étant dit, reste à voir, le plus précisément possible, où se situe la controverse entre Searle et Hare à propos de la problématique de la signification. La prise en considération d'une distinction entre la signification des phrases et la signification des mots, est, à cet égard, fort éclairante. Il semble, en effet, possible de caractériser les thèses respectives de Searle et Hare relatives au rapport entre acte de langage et signification selon les termes de cette distinction. L'idée que Searle met de l'avant quand, entre autres endroits, il s'attaque au sophisme de l'acte

de langage, est que la dimension illocutionnaire (c'est-à-dire, fondamentalement, cela qui fait qu'une énonciation constitue la performance d'un acte complet de langage) détermine la signification des phrases proférées par un locuteur. Hare, pour sa part, établit plutôt une liaison entre l'acte de langage produit et la signification des mots.

Relativement à la problématique de la signification des phrases, Hare partage les vues de Searle. Pour ce dernier, un acte de langage est performé par l'énonciation non pas de mots particuliers mais de phrases:

"...the unit of the speech act is not the word
but the sentence." (33).

Hare semble parvenir à la même conclusion quand, montrant la différence entre une proposition grammaticale conditionnelle et la phrase entière dans laquelle elle s'insère, il affirme que pour être employée à la performance d'un acte de langage une séquence verbale doit comporter un neustique:

"...a neustic has to be present or understood
before a sentence can be used to make an as-
sertion or perform any other speech act..." (34)

Pour qu'il y ait acte de langage, il faut que l'adhésion du locuteur soit manifeste. Or, dans toute phrase complète est bien exprimée une telle souscription alors que ce n'est pas le cas dans une phrase incomplète, entre autres, dans une proposition conditionnelle. En d'autres termes, le neustique, élément indispensable à la performance d'un acte de langage, doit également être présent dans une phrase pour qu'elle soit dite être complète. Sur la base de cette identification des actes de langage à des

phrases complètes, Hare ne peut qu'être d'accord avec Searle sur le fait que la signification des phrases est fonction des actes de langage qu'elles servent à performer.

Toutefois, Hare va plus loin en prétendant que dire que la signification d'une phrase comportant un certain mot est fonction de tel acte de langage revient par le fait même à donner une signification, tout au moins partielle, à ce mot. En d'autres termes, d'après Hare, la signification d'un mot est en partie fonction de l'acte de langage performé par l'énonciation des phrases complètes où il apparaît et le mot conserve cet élément de signification même s'il figure dans une phrase ou une proposition où n'est pas accompli l'acte de langage en question.

Contrairement à Hare, Searle ne s'intéresse pas du tout à la signification des mots mais exclusivement à la signification des phrases. Une fois la thèse de Hare sur la signification des mots épurée des carences flagrantes soulignées par Searle, ce dernier ne peut plus guère la mettre en cause en vertu de ce qu'il appelle le sophisme de l'acte de langage. Il est aussi difficile d'imaginer comment il pourrait autrement l'attaquer.

En somme, telle que Hare la reformule sa thèse sur la signification des mots constitue un prolongement direct mais non obligé de la thèse de Searle sur la signification des phrases. Celle-ci ne peut, par sa seule teneur, contester celle-là.

NOTES (Chapitre cinquième)

- (1) Searle (1969a), p. 18

- (2) Id., pp. 17-18. Les notions d'expression littérale et de contexte qui apparaissent dans la citation sont impertinentes à notre présent propos. Les problématiques auxquelles elles donnent lieu seront analysées au chapitre huitième.

- (3) Searle (1969a), p. 16.

- (4) Id., p. 22.

- (5) Id., p. 37.

- (6) Searle (1971b), p. 40. C'est moi qui souligne.

- (7) Id., p. 42. C'est également moi qui souligne. Il est à remarquer que les deux dernières citations sont tirées de Searle (1971b). Il ne faudrait pas en déduire que, relativement aux précisions dont il est ici question, ce texte constitue un apport théorique majeur par rapport à Speech Acts. En fait, quand dans ce dernier livre, Searle emploie l'expression 'actes de langage' (voir les citations 4 et 5), il sous-entend que l'activité langagière dont il s'agit est d'ordre illocutionnaire. La raison pour laquelle ce qualificatif ne figure pas dans l'expression est tout simplement qu'au moment où Searle explique sa procédure d'analyse des actes de langage et explicite son hypothèse de base, il n'a pas encore présenté sa répartition des actes de langage. Ce qui veut dire que les précisions à leur égard dont nous faisons état n'ont aucune espèce d'incidence chronologique; elles demeurent d'ordre exclusivement théorique.

- (8) "...I am distinguishing between the illocutionary act and the propositional content of the illocutionary act.
(...)
From this semantical point of view...
(...)
...this semantic distinction..." Searle (1969a), p. 30.

- (9) Id., p. 31.
- (10) Searle ne formule pas, de façon explicite, dans *Speech Acts*, cette description de ce que nous appelons sa "thèse spécifique" sur la signification. Cependant, elle semble bien faire partie du système conceptuel qu'il y développe -j'en donne des indices à la note 16-. Par ailleurs, Searle expose indirectement, en au moins une occasion, l'idée que nous lui attribuons ici sous la forme notationnelle d'une thèse spécifique:

"...I wish to claim, the intended effect of meaning something is that the hearer should know the illocutionary force and propositional content of the utterance..." Searle (1971a), p. 8.

- (11) Ainsi, par exemple, les énoncés "Pierre est venu" et "Il est venu" ont, si 'Pierre' et 'Il' dénotent le même individu, la même signification parce qu'alors leur contenu propositionnel et leur force illocutionnaire sont en tous points semblables. Une différence de contenu propositionnel entre deux énoncés ayant par ailleurs la même force illocutionnaire explique la différence de signification entre "Pierre est venu" et "Paul est venu". Une différence de force illocutionnaire, alors qu'ils ont le même contenu propositionnel, fait de même pour les énoncés "Pierre est venu" et "Pierre est-il venu?". Une différence à la fois de contenu propositionnel et de force illocutionnaire explique la différence radicale de signification entre les énoncés "Pierre est venu" et "Paul est-il parti?".
- (12) Je voudrais faire remarquer qu'il est possible de donner deux interprétations à la thèse spécifique de Searle sur la signification selon la position qu'on adopte relativement à la possibilité de performer un acte illocutionnaire sans contenu propositionnel.

Searle, on s'en souviendra, reconnaît explicitement que des actes complets de langage puissent être propositionnellement vides. Sa thèse spécifique fait, par ailleurs, dépendre la signification du couplage de la force illocutionnaire et du contenu propositionnel. Searle devrait, dans ces conditions, logiquement admettre que la signification d'une énonciation manquant de contenu propositionnel est totalement déterminée par sa force illocutionnaire. Cette dernière déterminerait donc partiellement la signification de certains énoncés et entièrement celle de certains autres énoncés. Outre le caractère insolite des résultats théoriques de cette sorte auxquels elle mène, l'admission que des actes complets de langage puissent ne pas

avoir de contenu propositionnel exige que soit précisée en un certain sens la thèse spécifique de Searle sur la signification. On doit, en effet, considérer que la signification est, de façon générale la résultante de la combinaison du contenu propositionnel et de la force illocutionnaire; c'est-à-dire quand l'énonciation exprime des propositions. La thèse spécifique de Searle se lirait donc à peu près comme suit: la signification d'un énoncé servant à la performance d'un acte complet de langage est donnée, quand cet acte a un contenu propositionnel, par la force illocutionnaire et le contenu propositionnel.

L'embarras qu'on peut ressentir vis-à-vis cette restriction de la portée de la thèse de Searle sur la signification s'estompe si, contrairement à ce que lui-même en pense, est défendue l'idée que tout acte complet de langage comprend bien un contenu propositionnel. (Nous avons, au chapitre quatrième, note 7, mis de l'avant cette façon de voir les choses et proposé un début d'explication au fait que certaines énonciations semblent ne pas recéler de contenu propositionnel). Si tel est le cas, la thèse spécifique de Searle sur la signification retrouve le caractère d'universalité dont elle paraissait être pourvue au moment de son exposition par Searle: comme tout acte complet de langage a nécessairement un contenu propositionnel, la signification d'un énoncé servant à la performance de cet acte est livrée par le couplage de sa force illocutionnaire et de son contenu propositionnel.

Quoiqu'il en soit exactement de cette question peut-être un peu byzantine, elle n'atteint pas, bien sûr, l'objet essentiel de la thèse spécifique de Searle qui est de faire valoir l'importance à la fois de la force illocutionnaire et du contenu propositionnel dans la détermination de la signification langagière.

- (13) Je donne ici à ces termes les acceptions particulières suivantes. J'entends par ordre épistémologique la préoccupation de répartition du savoir, dans le présent cas sur le langage, en différentes disciplines ou différents secteurs délimitatifs. J'appelle méta-théorique un questionnement portant sur des théories constituées relatives à une problématique, ici la signification.
- (14) Searle (1969a), pp. 17-18.
- (15) Id., p. 18.

- (16) Par ailleurs, toujours d'un point de vue épistémologique, la thèse spécifique de Searle sur la signification qui accorde une aussi grande importance au contenu propositionnel et à la force illocutionnaire dans la détermination de la signification des énonciations langagières est peut-être à l'origine de l'absence assez remarquable, dans ses écrits, de considérations relatives à une certaine division, communément utilisée de nos jours, des domaines d'étude sur le langage qui en distingue les aspects syntaxique, sémantique et pragmatique. En fait, Searle ne fait référence à cette répartition tridimensionnelle que pour manifester sa réserve à l'égard de l'octroi d'un statut théorique privilégié à la pragmatique:

"...I have never found this distinction, between pragmatics on the one hand and syntax and semantics on the other, very useful, as it seems to presuppose a particular theory in the philosophy of language, and thus beg several questions at the outset." Searle (1969b), p. 217.

La distinction entre pragmatique et sémantique (pour les fins du présent propos, la syntaxe peut être laissée de côté) est généralement attribuée à Charles Morris pour qui...

"One may study the relations of signs to the objects to which the signs are applicable. This relation will be called the semantical dimension...; the study of this dimension will be called semantics. Or the subject of study may be the relation of signs to interpreters. This relation will be called the pragmatical dimension...and the study of this dimension will be named pragmatics." Morris (1938), p. 84.

Relativement à la problématique de la signification -d'un point de vue très général- , dans la perspective morissienne, une thèse sera dite sémantique si elle exprime la signification des phrases par la relation de leurs signes constituants aux objets auxquels ils s'appliquent; une thèse qui, autrement, fait dépendre la signification des séquences verbales de la relation des signes aux individus qui les utilisent pourra être qualifiée de pragmatique. Selon Searle, la relation des signes linguistiques à des objets constitue l'aspect propositionnel d'une énonciation; pour lui, en effet, la référence et la prédication sont des actes de langage accomplis au moyen de l'expression de propositions. Quant à la relation entre les signes

et leurs utilisateurs, elle fait partie, toujours d'après Searle, du cadre illocutionnaire du langage; un acte illocutionnaire consiste en ce à quoi revient l'énonciation par un locuteur, éventuellement à l'égard d'un auditeur, d'une séquence langagière donnée. Or, la thèse spécifique de Searle sur la signification pose que la signification d'une telle séquence verbale est fonction à la fois de son contenu propositionnel et de la force illocutionnaire de son énonciation. Searle défend donc une thèse sur la signification qui, eu égard à la distinction de Morris, combine les dimensions sémantique et pragmatique. On peut comprendre pourquoi il ne trouve pas très éclairante la distinction en question.

(17) Searle (1969a), p. 18.

(18) Id., pp. 18-19.

(19) Cette description de la position de l'approche dite 'positiviste' est de Searle lui-même qui nous dit que ses tenants:...

"...all assume that the only, at any rate the primary, aim of language is to represent and communicate factual information, that the part of language that really counts is the 'cognitive' part." Searle (1971a), p. 6.

D'aucuns pourraient prétendre que, bien qu'ils étaient surtout intéressés par le langage de la science, les philosophes d'orientation 'positiviste' ne défendaient pas cette idée qui leur est attribuée par Searle.

(20) Searle (1969a), p. 146.

(21) La critique du sophisme de l'acte de langage est menée dans Searle (1962) et est reprise dans Speech Acts. La réplique à Searle est faite dans Hare (1970). Il est à remarquer que les deux textes portent le même titre: "Meaning and Speech Acts".

(22) Searle (1969a), p. 137.

- (23) Id., p. 139.
- (24) Id., p. 139.
- (25) Id., pp. 148-149.
- (26) Hare (1970), p. 75.
- (27) Id., p. 89.
- (28) Hare (1952), p. 18.
- (29) Hare (1970), p. 90.
- (30) Id., p. 93.
- (31) Id., p. 93.
- (32) Id., p. 76.
- (33) Searle (1962), p. 429.
- (34) Hare (1970), p. 92.

CHAPITRE SIXIEME

LE PRINCIPE SEARLIEN D'EXPRIMABILITE

Prospectant le filon spéculatif ouvert par son hypothèse de base, Searle élabore une théorie des actes de langage et, de la conjonction de ces deux fondements d'intellection du phénomène langagier, développe une thèse relative à la signification. Cette dernière n'explique pas la constitution ou le fonctionnement du sens linguistique; de façon plus abstraite, elle met en perspective un mode d'enquête sur la problématique de la signification. Dans la philosophie searlienne, la tâche de précisément rendre compte du pouvoir d'expression signifiante du langage revient à une théorie de la signification (dont l'analyse sera menée au chapitre septième) qui évidemment devra adopter le point de vue d'ensemble de la thèse associant la signification des énoncés linguistiques aux actes de langage performés à l'occasion de leur énonciation.

Le passage de la thèse à la théorie de la signification s'opère, dans la pensée de Searle, au moyen de la prise en considération d'une disposition essentielle du langage; introduit sous le vocable de principe d'exprimabilité ("principle of expressibility"), ce postulat théorique est à l'effet que "...whatever can be meant can be said..." (1). Non seulement

le principe d'exprimabilité occupe-t-il une place charnière dans l'établissement de la position de Searle sur la signification mais il soutend de plus l'ensemble de son entreprise d'investigation du langage. Cette congruence à l'égard du projet théorique searlien lui confère, dans le développement de ce dernier, un statut à la fois privilégié et multiforme.

A - La teneur du principe d'exprimabilité

Searle développe son principe d'exprimabilité relativement à un trait caractéristique de l'énonciation: il s'avère possible d'utiliser les éléments du langage de façon sémantiquement détournée. Plus précisément, un locuteur peut signifier, au sens de vouloir dire, autre chose que ce que les mots et/ou les phrases qui figurent dans l'énoncé qu'il profère signifient habituellement. Il importe donc, d'après Searle, de nettement distinguer deux niveaux de signification: le sens propre des éléments linguistiques et la signification de leur expression par un locuteur:

"The...meaning of a sentence needs to be sharply distinguished from what a speaker means by the sentence when he utters it to perform a speech act, for the speaker's utterance meaning may depart from the...sentence meaning in a variety of ways." (2) (L.M., p. 1)

De façon à pouvoir réutiliser les termes de cette distinction, Searle leur assigne des noms particuliers:

"To have a brief way of distinguishing what a speaker means by uttering words, sentences, and expressions on the one hand, and what the words, sentences and expressions mean on the other, I will call the former utterance meaning, and the latter, word or sentence meaning." (3)

Le principe d'exprimabilité affirme la possibilité qu'à tout u. m. puisse correspondre une expression de langage dont le s. m. soit l'expression tout à fait juste. Searle donne à ce principe la formulation suivante:

"We might express this principle by saying that for any meaning X and any speaker S whenever S means (intends to convey, wishes to communicate in an utterance, etc) X then it is possible that there is some expression E such that E is an exact expression of or formulation of X. Symbolically: (S) (X) (S means X \rightarrow P(\exists E) (E is an exact expression of X)." (4)

Ainsi donc, le principe searlien d'exprimabilité, étant admis le fait contingent que les locuteurs de langage puissent vouloir dire autre chose (plus ou moins) que ce qu'ils disent, établit la possibilité permanente pour ces mêmes locuteurs d'exprimer exactement ce qu'ils veulent signifier.

Le principe d'exprimabilité a trait à la fois, d'après Searle, au contexte d'énonciation et à la structure des langues naturelles. Il est, d'une part, toujours possible à un locuteur d'exprimer exactement ce qu'il veut signifier après avoir d'abord laissé place dans son énonciation, les circonstances discursives s'y prêtant, à une certaine équivocité. D'autre part, en vue d'exprimer de façon précise ce qu'il cherche à signifier, un

locuteur peut, eu égard à la langue naturelle qu'à cette fin il utilise, soit en améliorer sa connaissance, soit en perfectionner la constitution même :

"...if the existing language or existing languages are not adequate to the task, if they simply lack the resources for saying what I mean, I can in principle at least enrich the language by introducing new terms or other devices into it. Any language provide us with a finite set of words and syntactical forms for saying what we mean, but where there is in given language or in any language an upper bound on the expressible, where there are thoughts that cannot be expressed in a given language, it is a contingent fact and not a necessary truth." (5)

Le principe d'exprimabilité, mis en rapport avec la possibilité de transformer les langues naturelles, fait donc ressortir le caractère conventionnel de ces dernières.

B - La plurifonctionnalité théorique du principe d'exprimabilité

De l'aveu même de Searle, le principe d'exprimabilité est, eu égard à son investigation théorique du phénomène langagier, d'une importance à la fois fondamentale et polyvalente (6). Fil d'Ariane de l'architectonique searlienne, il y exerce, relativement à ses principaux constituants, des fonctions diverses.

1 - Le principe d'exprimabilité et l'hypothèse searlienne de base

L'hypothèse spécifiant que parler, c'est adopter une forme de comportement régie par des règles amène à poser les actes de langage

comme les unités de base de la communication linguistique. C'est cette considération heuristique qui fonde l'entreprise d'analyse des actes de langage, telle que Searle la poursuit. Cette seule motivation théorique ne mettrait cependant pas le projet searlien à l'abri d'une critique percutante qui, s'appuyant sur la distinction saussurienne, le réduirait à une étude de la "parole" (c'est-à-dire de l'appropriation effective mais accessoire et accidentelle d'une langue par un individu) et non pas de la "langue".

Searle pare cette objection et défend le point de vue selon lequel une étude des actes de langage constitue bien une étude de la "langue" en ayant recours -c'est d'ailleurs la première fois où il est invoqué et formulé- au principe d'exprimabilité:

"It still might seem that my approach is simply, in Saussurian terms, a study of 'parole' rather than 'langue'. I am arguing, however, that an adequate study of speech acts is a study of langue. There is an important reason why this is true which goes beyond the claim that communication necessarily involves speech acts. I take it to be an analytic truth about language that whatever can be meant can be said. A given language may not have a syntax or a vocabulary rich enough for me to say what I mean in that language but there are no barriers in principle to supplementing the impoverished language or saying what I mean in a richer one." (7)

L'étude des actes de langage est importante parce que, tel que le pose la thèse générale de Searle sur la signification, ils sont fonctions, et réciproquement, de la signification des phrases dont l'expression constitue leur accomplissement. Or, comme le u. m. peut être autre que le s. m.,

il peut n'être pas possible de déterminer, à partir de ce dernier, l'acte de langage produit par l'énonciation de la phrase:

"The meaning of a sentence does not in all cases uniquely determine what speech act is performed in a given utterance of that sentence, for a speaker may mean more than what he actually says..." (8)

Cependant, comme, en vertu du principe d'exprimabilité, il est toujours possible à un locuteur de dire exactement ce qu'il veut signifier, tout acte de langage possible peut être mis en correspondance avec une phrase dont le s. m. exprime exactement le u. m. du locuteur:

"...it is in principle possible for every speech act one performs or could perform to be uniquely determined by a given sentence (or set of sentences), given the assumptions that the speaker is speaking literally and that the context is appropriate." (9)

En cela, l'étude des actes de langage ne se distingue pas de l'étude de la signification des phrases et en est bien une de la "langue", au sens saussurien du terme, et non de la "parole".

Eu égard au point de départ théorique de Searle, le principe d'exprimabilité a ainsi pour fonction d'assigner son domaine à l'hypothèse de base. Elle porte bien sur la "langue". Il est à remarquer que c'est en relation serrée avec la thèse générale de Searle sur la signification que le principe d'exprimabilité éclaire de la sorte la portée de son hypothèse de base.

2 - Le principe d'exprimabilité et la théorie searlienne des actes de langage

A partir de son hypothèse de base, Searle développe sa théorie des actes de langage. La procédure d'analyse qu'à cette fin il met en place consiste en la double opération du repérage des conditions de performance des actes (illocutionnaires) de langage et de l'extraction de ces dernières de règles (sémantiques) d'usage des éléments linguistiques.

Aux yeux de Searle, cette procédure d'examen est autorisée et suggérée par le principe d'exprimabilité; ce serait même l'une de ses conséquences théoriques les plus importantes:

"...most important..it enables us to equate rules for performing speech acts with rules for uttering certain linguistic elements, since for any possible speech act there is a possible linguistic element the meaning of which (given the context of the utterance) is sufficient to determine that its literal utterance is a performance of precisely that speech act." (10)

Le principe d'exprimabilité, en vertu duquel tout u. m. peut être exactement exprimé par un s. m., joint à la thèse générale de Searle sur la signification qui l'associe à la performance d'un acte de langage, accrédite l'idée d'une équivalence entre les règles d'énonciation des éléments linguistiques et les conditions de performance des actes de langage.

De ce fait, le principe d'exprimabilité a pour fonction de légitimer la procédure d'analyse de l'activité langagière qui conduit à l'établissement de la théorie des actes de langage.

L'un des principaux constituants de cette théorie est une répartition catégorielle des actes de langage dont les principes de distinction font en sorte qu'est accordée une stature particulière à la dimension illocutionnaire de l'énonciation. Seul l'acte illocutionnaire, en effet, constitue un acte complet de langage; qui, à ce titre, détermine les autres actes (d'énonciation, propositionnel et perlocutionnaire) performés au moyen du langage. Il est donc indispensable à la poursuite de l'étude des énoncés, particulièrement en ce qui a trait à leur signification, que leur force illocutionnaire particulière soit isolée. Or, il arrive, en raison de la complexité de la constitution (syntaxique ou grammaticale) des langues naturelles, que la force illocutionnaire d'un énoncé ne se donne pas de façon immédiate à l'attention des interlocuteurs et même de l'analyste.

En vertu cependant du principe d'exprimabilité, il est toujours virtuellement possible, selon Searle, de repérer précisément la force illocutionnaire de toute énonciation:

"Whenever the illocutionary force of an utterance is not explicit it can be made explicit. This is an instance of the principle of expressibility, stating that whatever can be meant can be said. Of course, a given language may not be rich enough to enable speakers to say everything they mean, but there are no barriers in principle to enriching it." (11)

Tout ce qui peut être signifié peut, selon le principe d'exprimabilité, être exactement exprimé. La signification d'un énoncé est déterminée par sa force illocutionnaire (et, le cas échéant, par son contenu propositionnel). Toute force illocutionnaire peut donc, à la suite, être

exactement exprimée; il est ainsi possible d'expliciter la force illocutionnaire d'une énonciation qui aurait d'abord pu être exprimée avec plus ou moins d'ambiguïté.

Comme c'est le cas pour la procédure d'analyse des actes de langage, le principe d'exprimabilité est une condition de possibilité du démarcage exact de toute force illocutionnaire. Il exerce ces deux fonctions théoriques en étroite collaboration avec la thèse générale de Searle sur la signification (12).

C - Le principe d'exprimabilité et la thèse (générale) de Searle sur la signification

Le principe d'exprimabilité de Searle est donc théoriquement lié à son hypothèse de base et à sa théorie des actes de langage. De telle façon, cependant, que dans l'explicitation ou le compte rendu du réseau de relations qu'il entretient avec ces autres aspects de l'entreprise de Searle doit être invoquée sa thèse générale sur la signification. Il importe donc de comprendre comment précisément sont emboîtés l'un dans l'autre le principe d'exprimabilité et la thèse associant la performance des actes de langage à la signification des énoncés linguistiques. Il apparaît, à cet égard, que le principe d'exprimabilité, constitue une garantie théorique du bien fondé de la thèse searlienne de la signification.

Cette dernière, rappelons-le, affirme qu'un acte de langage et la signification de la phrase qui sert à le performer sont fonctions l'un

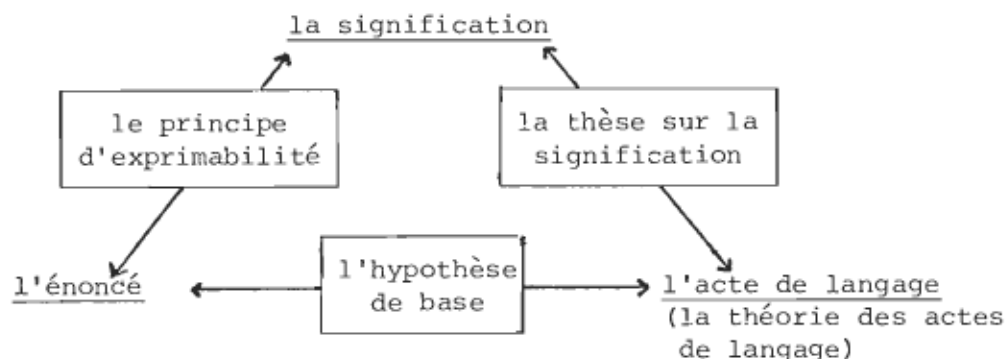
de l'autre. Or, comme le constate Searle lui-même, le u. m. d'une énonciation ne coïncide pas toujours avec le s. m. propre de la phrase. On ne voit plus très bien alors comment l'acte de langage, performé au moyen de l'énonciation, pourrait être fonction de la signification d'une phrase. A moins de supposer qu'à tout u. m. puisse correspondre une phrase dont le s. m. soit l'expression exacte. C'est, comme nous l'avons vu, précisément ce que prétend le principe d'exprimabilité. Mais alors, un acte de langage possible peut toujours être associé au s. m. d'une séquence langagière; dans les cas de non-identité entre le u. m. et le s. m., l'acte de langage est fonction du s. m. d'une autre phrase qui exprime exactement le u. m.:

"For just as it is part of our notion of meaning of a sentence that a literal utterance of that sentence with that meaning in a certain context would be the performance of a particular speech act, so it is part of our notion of a speech act that there is a possible sentence (or sentences) the utterance of which in a certain context would in virtue of its (or their) meaning constitute a performance of that speech act." (13)

Le principe d'exprimabilité a donc pour effet de préserver l'intégrité de la thèse générale de Searle sur la signification à l'égard de présumés contre-exemples pouvant être produits à la lumière de la distinction entre s. m. et u. m. Bien sûr, il faudra lui donner une application différente selon que dans l'énonciation le s. m. et le u. m. coïncident ou non. Dans la première éventualité, l'acte de langage est associé à la signification de la phrase qui fait effectivement l'objet de l'énonciation; dans le cas contraire, il est fonction de la signification d'une autre phrase, non

proférée, dont le s. m. ne coïncide pas moins avec le u. m. de l'énonciation. Manifestement, le traitement de ces cas d'énonciation où l'acte de langage performé est associé à la signification d'une phrase dont l'absence est comblée par une autre séquence langagière est plus complexe que celui des cas où coïncident le s. m. et le u. m. -nous en rendrons compte au chapitre huitième-.

Outre la garantie théorique qu'il fournit à la thèse générale sur la signification, le principe d'exprimabilité contribue, avec cette même thèse et l'hypothèse searlienne de base, à l'établissement d'une configuration d'ensemble du phénomène langagier relativement à la problématique de la signification, configuration sur la base de laquelle il semble possible d'exposer une théorie typiquement searlienne de la signification. L'hypothèse de base avait déjà fait valoir la relation entre l'énonciation et la performance d'actes de langage; et, par le fait même, rendu possible l'élaboration d'une théorie de ces actes de langage; la thèse sur la signification a, pour sa part, mis en relation les actes de langage et la signification des phrases. Le principe d'exprimabilité, en ouvrant la possibilité permanente de l'intégration de la signification dans un énoncé boucle cette boucle théorique. L'ensemble de ce réseau de relations peut être schématisé de la façon suivante:



C'est sur la base des éléments conceptuels et relationnels de ce schéma que Searle élabore sa théorie de la signification:

"The hypothesis that the speech act is the basic unit of communication, taken together with the principle of expressibility, suggests that there are a series of analytic connections between the notion of speech acts, what the speaker means, what the sentence (or other linguistic elements) uttered means, what the speaker intends, what the hearer understands, and what the rules governing the linguistic elements are." (14)

La problématique de la signification comporte, entre autres, les différents aspects ici mentionnés par Searle de façon tout intuitive. Sa théorie de la signification aura pour tâche de faire voir comment ils sont systématiquement agencés.

Il est déjà possible de repérer deux concepts dont on peut présumer qu'ils auront un rôle à jouer dans la théorie de la signification de Searle: l'intentionnalité et la conventionnalité. L'hypothèse de base, la théorie des actes de langage et la thèse générale sur la signification font toutes valoir, à des degrés divers, l'importance des actes de langage dans l'analyse philosophique de la communication linguistique. Or,...

"When I take a noise or mark on a piece of paper to be an instance of linguistic communication, as a message, one of the things I must assume is that the noise or mark was produced by a being or beings more or less like myself and produced with certain kinds of intentions. If I regard the noise or mark as a natural phenomenon like the wind in the trees or a stain on the paper, I exclude it from the class of linguistic communication, even though the noise or mark may be indistinguishable from spoken or written words. Furthermore, not only must I assume

the noise or mark to have been produced as a result of intentional behavior, but I must also assume that the intentions are of a very special kind peculiar to speech acts." (15)

Le concept d'intentionnalité, déjà attaché à celui d'actes de langage, lequel est associé, selon la thèse générale de Searle, à la signification des phrases, aura vraisemblablement à prendre part à l'élaboration de la théorie searlienne de la signification. Par ailleurs, comme nous l'avons déjà noté, le principe d'exprimabilité fait ressortir le caractère conventionnel des langues naturelles. Il y a ainsi fort à parier que le concept de conventionnalité devra également être retenu dans la théorie de la signification de Searle.

NOTES (Chapitre sixième)

- (1) Searle (1969a), p. 19.
- (2) Searle (1978a), p. 207.
- (3) Searle (inédit: M.), p. 2.

Les formules "utterance meaning" et "sentence meaning" demeurent assez difficiles à traduire en français par des expressions aussi concises et suggestives. C'est la raison pour laquelle, voulant suivre du plus près possible le sens premier de la pensée de Searle, nous choisissons d'en rendre compte par des abréviations arbitraires: nous utiliserons les lettres u. m. pour "utterance meaning" et s. m. pour "sentence meaning".

Notons immédiatement, par ailleurs, que l'importance de la distinction entre ces termes ne se limite pas, chez Searle, à la présentation du principe d'exprimabilité. C'est également sur la base de cette différence entre le s. m. et le u. m. qu'il développe, comme nous le verrons au chapitre huitième, sa théorie de la signification littérale et ses théories de ce que nous appellerons des cas complexes d'énonciation.

- (4) Searle (1969a), p. 20.
- (5) Id., pp. 19-20.
- (6) "This principle has wide consequences and ramifications." Id., p. 20.
- (7)* Id., p. 17. Afin de bien faire saisir la prétention de Searle quant au fait qu'une analyse des actes de langage relève de l'étude de la langue et non de celle de la parole, voici comment Saussure établissait la distinction entre ces deux termes (ce que Searle, incidemment, ne prend pas la peine de rapporter):

" En séparant la langue de la parole, on sépare du même coup: 1^e ce qui est social de ce qui est

individuel; 2^e ce qui est essentiel de ce qui est accessoire et plus ou moins accidentel.

La langue n'est pas une fonction du sujet parlant, elle est le produit que l'individu enregistre passivement; elle ne suppose jamais de préméditation, et la réflexion n'y intervient que pour l'activité de classement...

La parole est au contraire un acte individuel de volonté et d'intelligence, dans lequel il convient de distinguer: les combinaisons par lesquelles le sujet parlant utilise le code de la langue...(ect)." Saussure (1916), pp. 30-31.

- (8) Searle (1969a), p. 18.
- (9) Id., p. 18.
- (10) Id., pp. 20-21.
- (11) Id., p. 68.
- (12) L'importance du principe d'exprimabilité ne se limite pas à ce que nous venons d'en dire; il peut servir de base, selon Searle, à l'analyse de plusieurs traits généraux du langage. Appliqué, par exemple, à la problématique de la référence (définie), il permet de raffiner la thèse présentée par Frege dans sa distinction entre sens et référence. Searle lui-même a mené cette entreprise de la façon suivante. Du principe d'exprimabilité, il infère d'abord un principe d'identification qui impose au locuteur proférant une énonciation où figure un acte référentiel l'obligation d'être en mesure de fournir une description identifiante de l'objet auquel il veut référer:

"...the principle of expressibility says: whatever can be meant can be said. Applied to the present case of definite reference that amounts to saying that whenever it is true that a speaker means a particular object (in this case, 'means' = 'intends to refer to') it must also be true that he can say exactly which object it is that he means...the principle of identification...states that a necessary condition of definite reference is the

ability to provide an identifying description, and it is the identifying description which provides the vehicle for saying what is meant in the reference." Searle (1969a), p. 88.

Ce principe d'identification a pour conséquence, d'après Searle, qu'il importe de distinguer le sens et la proposition dans une expression référentielle:

"We need to distinguish, as Frege failed to do, the sense of a referring expression from the proposition communicated by its utterance. The sense of such an expression is given by the descriptive general terms contained in or implied by that expression; but in many cases the sense of the expression is not by itself sufficient to communicate a proposition, rather the utterance of the expression in a certain context communicates a proposition. Thus, for example, in an utterance of 'the man' the only descriptive content carried by the expression is given by the simple term 'man', but if the reference is consummated the speaker must have communicated a uniquely existential proposition (or fact), e.g., 'There is one and only one man on the speaker's left by the window in the field of vision of the speaker and the hearer'. By thus distinguishing the sense of an expression from the proposition communicated by its utterance we are enabled to see how two utterances of the same expression with the same sense can refer to two different objects. 'The man' can be used to refer to many men, but it is not thereby homonymous." Id., pp. 92-93.

(13) Id., pp. 17-18.

(14) Id., p. 21.

(15) Id., pp. 16-17.

CHAPITRE SEPTIEME

LA THEORIE DE LA SIGNIFICATION DE SEARLE

Parler, dans la pleine acception du terme, consiste, en vertu de l'hypothèse searlienne de base et de sa théorie des actes de langage, à accomplir des actes illocutionnaires, à faire donc davantage que simplement proférer des sons et des morphèmes. Ce supplément de l'illocution par rapport à la simple énonciation réside, partiellement tout au moins, dans le fait que dans sa performance le langage est dit muni de signification:

"Illocutionary acts are characteristically performed in the utterance of sounds or the making of marks. What is the difference between just uttering sounds or making marks and performing an illocutionary act? One difference is that sounds or marks one makes in the performance of an illocutionary act are characteristically said to have meaning, and a second related difference is that one is characteristically said to mean something by the utterance of those sounds or marks. Characteristically, when one speaks one means something by what one says; and what one says, the string of sounds that one emits, is characteristically said to have a meaning." (1)

Une théorie du faire langagier, du type de celle que Searle développe, se doit donc d'envisager la question de la détermination ou de la caractérisation de la signification qui peut simplement être posée de la façon suivante:

"... what is it for one to mean something by what one says, and what is it for something to have a meaning?" (2)

Plus précisément, et relativement à l'activité langagière, il importe de spécifier la teneur du passage de l'énonciation brute à l'illocution; en d'autres termes, d'indiquer ce qui s'ajoute à la simple profération sonore pour qu'il y ait performance d'actes complets de langage:

"People perform illocutionary acts: they make statements, give orders, ask questions, etc. In so doing they make noises, or marks on paper; they draw pictures, or wave their arms about, etc. Now my problem is: what must be added to these noises, marks, etc, in order that they should be statements, orders, etc. What, so to speak, must be added to the physics to get to the semantics? For short, that question can be posed as the question, 'what is it for a speaker to mean something by an utterance ...' (3)

C'est, au delà des thèses épistémiques qui peuvent être à ce propos formulées, à une théorie de la signification que revient la tâche de répondre à cette question. Dans la perspective searlienne donc, une théorie de la signification a trait au "utterance meaning"; elle cherche à éclairer non ce qui fait que quelque chose a une signification mais plutôt comment un locuteur signifie quelque chose au moyen du langage.

Il se trouve que Searle propose successivement deux telles théories de la signification (4). Ces deux constructions théorétiques de Searle relatives à la signification prennent racine dans l'agencement des concepts d'énonciation et d'acte de langage mis en rapport par l'hypothèse

de base, la théorie des actes de langage, le principe d'exprimabilité et la thèse de Searle sur la signification (en d'autres mots, les théories searliennes de la signification s'appuient sur le réseau de relations mises au jour dans le schéma précédemment présenté au chapitre sixième). Sa thèse générale sur la signification conduit Searle à l'établissement de T_1 ; la formulation spécifique de cette thèse ouvre, pour sa part, la voie à l'élaboration de T_2 qui, relativement à T_1 , constitue une révision radicale qui oblige à l'abandon définitif de cette dernière. T_1 et T_2 ne se situent donc pas dans une même continuité spéculative; le passage de la première à la seconde marque plutôt une certaine rupture dans le développement des idées sur le langage de l'auteur de Speech Acts (5).

Leur incompatibilité fondamentale se manifeste par le recours qui y est fait à deux notions différentes, bien que hiérarchiquement liées, en vue de donner une description adéquate de la signification. Pour ce faire, en effet, T_1 exploite le concept de communication alors que dans T_2 le concept de représentation est plutôt mis en valeur. Le passage de T_1 à T_2 , et donc le remplacement de la communication par la représentation comme concept clé de l'explication de la signification, entraîne, par ailleurs, une complexification de la notion d'intentionnalité dont la conception searlienne du faire langagier exige la prise en considération.

Après avoir successivement rendu compte de T_1 et T_2 , il restera à examiner comment elles peuvent être mises en rapport avec sa prétention de synthèse des deux approches philosophiques traditionnelles du langage.

A - La première théorie searlienne de la signification (T₁)

La thèse générale de Searle sur la signification l'associe à la performance d'actes illocutionnaires de langage. Or, en vertu de l'hypothèse de base (plus précisément de la proposition - 1 de l'hypothèse de base: le langage constitue (avant tout) une activité comportementale), ces actes de langage sont reconnus comme les unités minimales de la communication linguistique. Chercher à thématiser la signification langagière en adoptant comme point de départ la thèse générale associationniste implique donc la reconnaissance immédiate du concept de communication. Searle développe effectivement T₁ en prenant appui sur le phénomène de la communication linguistique dont certains constituants demeurent assez trivialement repérables:

"In speaking I attempt to communicate certain things to my hearer by getting him to recognize my intention to communicate just those things. I achieve the intended effect on the hearer by getting him to recognize my intention to achieve that effect, and as soon as the hearer recognizes what it is my intention to achieve, it is in general achieved. He understands what I am saying as soon as he recognizes my intention in uttering what I utter as an intention to say that thing." (6)

Dans un processus de communication, un locuteur manifeste une ou des intentions qu'il tente de faire reconnaître par son auditeur; cette reconnaissance pourvoit à l'accord des interlocuteurs quant à la nature des intentions exprimées par le locuteur et, par le fait même, assure la compréhension de l'auditeur. L'intention et la reconnaissance d'intention

constituent ainsi les notions clés d'une théorie de la signification articulée autour du concept de communication. Elles devront donc figurer dans T_1 que Searle élabore, par ailleurs, en reprenant et corrigeant la théorie de la signification proposée par Paul Grice.

1 - La théorie de la signification non-naturelle de Grice.

Le point de départ de l'analyse que mène Grice (7) consiste à remarquer une différence entre deux types de phrases où il est dit que quelque chose a une signification. Pour un premier groupe de phrases, un locuteur, quand il les énonce, est engagé vis-à-vis leur contenu de signification:

"...I cannot say, 'The recent budget means that we shall have a hard year, but we shan't have'. That is to say, in case like above, x meant that p and x means that p entails p." (8)

Au contraire, ce qui est signifié dans les phrases du second type ne nécessite pas un tel engagement de la part d'un locuteur. Par exemple, après avoir dit: "Those three rings on the bell (of the bus) means that the "bus is full".',...

"I can...go on to say, 'But it isn't in fact full -the conductor has made a mistake'... That is to say, here x means that p and x meant that p do not entail p." (9)

Sans prétendre que toutes les phrases où figure le terme "signifie" ("a la signification que", etc) puissent facilement être rapportés à l'une ou l'autre de ces deux catégories, Grice n'en pense pas moins que leur différence suffit à les caractériser:

"When the expressions 'means', 'means something', 'means that' are used in the kind of way in which they are used in the first set of sentences, I shall speak of the sense, or senses, in which they are used, as the natural sense, or senses, of the expressions in question. When the expressions are used in the kind of way in which they are used in the second set of sentences, I shall speak of the sense, or ~~senses~~, in which they are used, as the nonnatural sense, or senses, of the expressions in question." (10)

C'est cette signification non-naturelle que Grice cherche après coup à élucider.

Elle comporte, selon lui, deux aspects. Si ce qui est signifié de façon non-naturelle n'exige pas l'engagement du locuteur, il faut qu'en soit donnée une autre motivation. D'après Grice, l'intention du locuteur de produire un effet sur son auditeur remplit cet office:

"... x was intended by its utterer to induce a belief (ou un autre effet) in some 'audience'." (11)

L'intention du locuteur de produire un effet ne suffit cependant pas à rendre compte totalement de la signification non-naturelle. Il importe de plus que le locuteur ait l'intention de faire reconnaître, par son auditeur, sa première intention de produire cet effet:

"Clearly we must at least add that, for x to have meant _{nn} anything, not merely must it have been 'uttered' with the intention of inducing a certain belief but also the utterer must have intended an 'audience' to recognize the intention behind the utterance." (12)

Ainsi donc, l'intention d'un locuteur de produire un effet sur un auditeur se double d'une intention que l'auditeur saisisse bien cette tentative. C'est sur la base de ces deux constituants que Grice donne une définition de la signification non-naturelle:

"'A meant_{nn} something by x' is (roughly) equivalent to 'A intended the utterance of x to produce some effect in an audience by means of the recognition of this intention'; and we may add that to ask what A meant is to ask for a specification of the intended effect..." (13)

La théorie de la signification non-naturelle de Grice s'appuie sur le processus de la communication; elle a non seulement recours aux interlocuteurs afin d'expliquer la signification non-naturelle mais elle la situe au point de rencontre de l'intention du locuteur et de la reconnaissance par l'auditeur de cette intention de produire un effet.

2 - La critique de Searle à l'égard de la théorie de la signification non-naturelle de Grice

Bien qu'il accepte d'aborder la problématique de la signification sur la base de la relation entre l'intention du locuteur de produire un effet et la reconnaissance de cette intention par l'auditeur, Searle considère que la théorie de la signification non-naturelle de Grice manque à expliquer clairement, sous au moins deux aspects, la structure de la communication linguistique.

Elle ne rend pas compte, d'abord, de l'organisation systématique des langues naturelles qui, bien qu'utilisées comme moyen de communication, n'en demeurent pas moins régies par des règles, conventionnelles certes mais aussi contraignantes, qui doivent jouer quelque rôle dans la détermination de la signification linguistique:

"...what we can mean is at least sometimes a function of what we are saying. Meaning is more than a matter of intention, it is also at least sometimes a matter of convention." (14)

Faire dépendre totalement la signification de l'intention, comme Grice le propose, équivaut à ignorer, sinon à nier, la conventionnalité du langage et, de ce fait, à investir complètement la signification dans une sorte d'arbitraire du vouloir-dire. Il importe, au contraire, selon Searle, de comprendre la signification comme une combinaison des aspects intentionnel et conventionnel:

"...we must capture both the intentional and the conventional aspects and especially the relationship between them." (15)

Chercher à déterminer de cette façon la signification, c'est tenter non pas de répudier l'idée centrale de la théorie de Grice mais plutôt d'en faire valoir la pleine valeur en la mettant en relation avec la constitution réglementée du langage:

"We must...reformulate the Gricean account of meaning in such a way as to make it clear that one's meaning something when one utters a sentence is more than just randomly related to what the sentence means in the language one is

speaking. (...) In the performance of an illocutionary act in the literal utterance of a sentence, the speaker intends to produce a certain effect by means of getting the hearer to recognize his intention to produce that effect; and furthermore, if he is using words literally, he intends this recognition to be achieved in virtue of the fact that the rules for using the expressions he utters associate the expression with the production of that effect." (16)

Le deuxième reproche que Searle adresse à la théorie gricienne de la signification non-naturelle a trait à la nature de l'effet que le locuteur aurait l'intention de produire sur son auditeur. Il semble à Searle que Grice, faute de distinguer acte illocutionnaire et acte perlocutionnaire, donne de l'efficace visée au moyen du langage une caractérisation trop large. De la façon dont Grice conçoit l'effet que cherche à atteindre le locuteur, une réponse (17) est exigée de l'auditeur dans sa reconnaissance de l'intention de celui qui parle. Or, d'après Searle, une telle réaction est d'ordre perlocutionnaire et donc facultative; dans certains cas, un auditeur n'a pas à fournir une réponse et se contente simplement de comprendre ce que lui dit un locuteur:

"When I say 'Hello' and mean it, I do not necessarily intend to produce or elicit any state or action in my hearer other than the knowledge that he is being greeted. But that knowledge is simply understanding what I said, it is not an additional response or effect." (18)

La définition de l'effet intentionné impliquée dans la théorie de la signification non-naturelle de Grice la rend inapte, selon Searle, à rendre compte

des cas d'énonciation dont la seule visée est d'être comprise par l'auditeur. Grice aurait en fait confondu les dimensions illocutionnaire et perlocutionnaire du langage; manquant cette distinction, il se trouverait forcé de définir les effets que le locuteur a l'intention de produire et par suite la signification linguistique en fonction d'éléments extrinsèques au langage:

"Put crudely, Grice in effect defines meaning in terms of intending to perform a perlocutionary act, but saying something and meaning it is a matter of intending to perform an illocutionary, not necessarily a perlocutionary act." (19)

Ce n'est qu'une fois faite cette distinction entre actes illocutionnaire et perlocutionnaire qu'il devient possible, selon Searle, de donner de la signification langagière une description qui, contrairement à celle de Grice, soit précise et générale.

3 - T₁ et la thèse générale de Searle sur la signification

Bien qu'il en rejette la teneur, Searle considère que la théorie de la signification non-naturelle de Grice a tout au moins le mérite de poser adéquatement le problème de la signification langagière en tentant de l'expliquer par référence à l'intention du locuteur et à la reconnaissance par l'auditeur de cette intention. T₁ reposera également sur cette structuration du phénomène de la communication linguistique. Elle ne constitue, en fait, qu'une reformulation de la théorie gricienne où sont corrigés les deux défauts majeurs de cette dernière.

Une théorie correcte de la signification doit, en effet, tenir compte de la distinction entre acte illocutionnaire et acte perlocutionnaire ; plus précisément, elle doit spécifier que l'effet que le locuteur a l'intention de produire est d'ordre illocutionnaire. Elle doit de plus être en mesure d'indiquer comment l'intention est reliée à la réglementation conventionnelle du langage.

C'est en ayant recours à sa thèse générale sur la signification que Searle pense réussir à intégrer ces deux nécessités théoriques au modèle d'analyse de Grice. Dans sa formulation générale, la thèse searlienne établit une association entre la production d'actes illocutionnaires et la signification des énoncés servant à leur performance en faisant ressortir le fait que les règles sémantiques d'une langue spécifient à la fois les conditions de leur utilisation et ce à quoi revient leur emploi. La même législation régit donc, en vertu de la thèse dite générale de Searle sur la signification, la structure sémantique du langage et la performance illocutionnaire de l'énonciation. Si tel est le cas, l'intentionnalité et la conventionnalité des langues naturelles se rencontrent en un point commun: celui de leur sous-bassement législatif. Il devient alors possible, en faisant appel à la réglementation du langage, d'éviter les écueils sur lesquels achoppe la théorie de la signification non-naturelle de Grice; c'est-à-dire d'intégrer à la structure communicative formée de l'intention du locuteur et de la reconnaissance de cette intention par l'auditeur le rapport entre intentions et conventions ainsi que la dimension

proprement illocutionnaire du langage. C'est ce que réalise T_1 à laquelle Searle donne la formulation suivante:

- " S utters sentence T and means it (i.e., means literally what he says) =
 S utters T and
- (a) S intends ($i-1$) the utterance U of T to produce in H the knowledge (recognition, awareness) that the states of affairs specified by (certain of) the rules of T obtain. (Call this effect the illocutionary effect, IE)
 - (b) S intends U to produce IE by means of the recognition of $i-1$.
 - (c) S intends that $i-1$ will be recognized in virtue of (by means of) H's knowledge of (certain of) the rules governing (the elements of) T." (20)

A la double intentionnalité de Grice, Searle ajoute un troisième élément: en plus d'avoir l'intention de produire un effet sur son auditeur et d'avoir l'intention que cette première intention soit reconnue, le locuteur manifeste une intention plus générale à l'effet que cette reconnaissance se fasse au moyen de la connaissance par l'auditeur des règles gouvernant l'énonciation qu'il profère. Ces règles déterminent à la fois l'utilisation des éléments linguistiques et ce à quoi revient l'énonciation, c'est-à-dire la performance d'un acte spécifique de langage. La série d'intentions présentes dans l'énonciation restreignent l'effet que le locuteur cherche à produire; il s'agit de la compréhension par l'auditeur de ce qui est dit:

"I (argue) that meaning intentions (are) intentions to produce understanding in the hearer and that understanding consists in the knowledge of the conditions on the speech act being performed by the speaker." (21)

L'effet de compréhension que le locuteur a l'intention de produire à l'égard de son auditeur est un effet proprement illocutionnaire. Il n'exige pas, contrairement à la conception de la communication langagière de Grice, une réponse de la part de l'auditeur.

De la sorte, T_1 rend compte de la signification dans tous les cas de la communication entre interlocuteurs. La théorie de la signification non-naturelle de Grice ne pouvait, quant à elle, expliquer la signification que des cas conversationnels. La théorie de Searle lui est donc supérieure en ce qu'elle couvre un nombre plus important de cas d'énonciation.

B - La seconde théorie searlienne de la signification (T_2)

T_1 est élaborée sur la base du concept de communication et découle de la thèse générale de Searle sur la signification à laquelle l'avait conduit son hypothèse de base et sa théorie des actes de langage. Searle rejette aujourd'hui -et de façon aussi forte qu'il a refusé la théorie de la signification non-naturelle de Grice- cette première explication ou description de la signification des énoncés linguistiques. Il en défend maintenant une toute nouvelle conception qui, contrairement à T_1 , est articulée autour du concept de représentation. Il semble bien que cette T_2 dérive de sa thèse spécifique sur la signification.

1 - L'autocritique de Searle à l'égard de T_1

A l'encontre de l'analyse de Grice, Searle avait fait valoir le

fait qu'une énonciation n'entraîne pas nécessairement une réponse de la part de l'auditeur qui, en certains cas, peut simplement se contenter de comprendre ce dont l'entretient un locuteur. Tout comme Grice cependant, Searle, ce faisant, explique la signification par la production d'intentions dans une situation de communication. En vertu de cette considération aprioriste, T_1 rend compte du sens d'un soliloque en ne le démarquant pas essentiellement de la communication:

"...The soliloquy case is simply the limiting case of communication, where the speaker (S) is identical with the hearer (H). Soliloquy on this account is in principle not different from any other form of discourse. It differs only in the fact that S and H are identical." (22)

Pour assurer le bien fondé de T_1 , Searle se trouve donc obligé d'admettre que toutes les formes d'énonciation pouvant avoir du sens relèvent du phénomène de la communication (23). La non évidence de cette thèse pré-critique l'amène à s'interroger sur la nature même du processus de communication.

Que se passe-t-il, demande Searle, quand un locuteur cherche à communiquer quelque chose à un auditeur quel que soit le moyen qu'à cette fin il utilise (24)? Il semble que le point de départ d'un tel processus consiste en la représentation, par le locuteur, d'un état de chose ("state of affairs") sur lequel il cherche à attirer l'attention de l'auditeur. C'est cette représentation qui fait l'objet de la communication et non l'état de choses lui-même:

"...notice that what is represented is not quite the same as what is communicated. What is represented is a state of affairs, but what is communicated is not a state of affairs, but one might say, the representation of that state of affairs." (25)

L'analyse du processus de communication en dégage ainsi un constituant de base, la représentation, qui tout en contribuant, de façon essentielle, à la communication ne s'y réduit pas. Car, dès lors que sont distinguées la communication de la représentation d'un état de choses et la représentation elle-même, il apparaît que celle-ci peut être effectuée sans être communiquée:

"...one can represent without communicating, or without any intention to communicate." (26)

Le concept de représentation acquiert ainsi une importance théorique beaucoup plus élevée que le concept de communication dont il constitue, en quelque sorte, un fondement heuristique:

"...representation is both prior to and independent of communication. It is independent in the sense that one may represent without any intention to communicate and it is prior to in the sense that what one communicates is dependent on there being a representation which is communicated. ... One can represent without communicating but one cannot communicate without representation." (27)

Ce qui implique que toute analyse de la communication doit non seulement tenir compte de, mais encore reposer sur l'étude du concept de représentation. Eu égard à la problématique de la signification, dans la mesure où on tente

d'en expliquer la nature en fonction du processus de communication, il importe alors de reporter le fondement de l'investigation théorique jusqu'au niveau du concept de représentation puisqu'il s'avère que, sans ce dernier, une analyse de la communication demeure incomplète. En d'autres termes, en vertu de la structuration même de la communication, une théorie de la signification doit ultimement faire référence à la représentation d'états de choses. A défaut d'ainsi approfondir la question des rapports entre signification et communication, se présente le risque de les interpréter incorrectement en identifiant leur intentionnalité respective:

"The mistake (is) to suppose that the speaker's communication intentions and speaker meaning (are) identical." (28)

Parce que la représentation d'un état de choses est nécessaire à sa communication, l'intention de signification (même et surtout si elle a à être expliquée en fonction du processus communicationnel) doit être comprise à la lumière de cette représentation. Celle-ci demeure, par ailleurs, indépendante de sa communication; l'intention de signification est donc irréductible au processus de communication. Il devient alors possible de considérer qu'une énonciation puisse être significative sans être communiquée. Ainsi, contrairement à ce qui a été mis de l'avant dans T_1 , la communication ne rend pas compte de la signification langagière mais est plutôt expliquée par cette dernière:

"Like most speech act theorists I have analysed meaning in terms of communication. The intentions that are the essence of meaning are intentions to produce effects on hearers i.e. they are intentions to communicate. But it now seems

to me...that communication is derived from meaning rather than constitutive of meaning. Communication, one might say, is a consequence of meaning but meaning exists independently of the intention to communicate that meaning." (29)

T_1 faisait dépendre la signification de la communication; la prise en considération du concept de représentation qui opère un renversement des rapports entre signification et communication oblige donc Searle à admettre l'inadéquation de sa première tentative théorique de rendre compte de la signification des énoncés linguistiques. Non seulement T_1 est-elle incorrecte mais elle ne constitue même pas, comme toute entreprise qui cherche à expliquer ultimement la signification par la communication, à proprement parler une théorie de la signification:

"We might say that Grice and I (in different ways) analysed communication but that we did not yet analyse meaning." (30)

T_2 , que Searle élabore autour du concept de représentation, constitue, eu égard à T_1 , une reconstruction conceptuelle complète de la problématique de la signification langagière.

2 - La teneur de T_2

Searle développe T_2 en procédant à une analyse serrée du concept de représentation d'états de choses et en ayant recours à sa thèse spécifique sur la signification. T_2 sert, par ailleurs, de base à une description appropriée du processus de la communication langagière.

a) La représentation, concept clé de la signification

Le fait qu'une entité quelconque (un représentant) puisse représenter un état de choses (un représenté) ne dépend pas, selon Searle, d'une propriété physique du représentant pas plus que d'une relation de ressemblance entre le représentant et le représenté. Ces deux critères demeurent, à ses yeux, en deçà de la précision et de la généralité requises pour une explication adéquate de la représentation. Searle rend plutôt compte de cette dernière par l'intentionnalité de celui qui la produit. A un premier niveau, il importe que quelqu'un ait l'intention que le représentant représente un état de choses:

"...in order that an entity X represents some state of affairs A, it must be the case that there is some person S such that S intends that X represents A." (31)

De plus, étant donné la nature de tout comportement intentionnel qui demeure sujet à la réussite ou à l'échec, il importe qu'un locuteur qui a l'intention de représenter un état de choses ait également l'intention que soient remplies les conditions nécessaires à la réussite de son énonciation représentative:

"My intention to represent can be analysed as the intention that certain conditions be satisfied, and these conditions are conditions of success of the utterance." (32)

Ainsi, à peu près de la même façon que dans l'analyse de la signification non-naturelle de Grice et dans T_1 , l'intention de produire un effet se

doublait de l'intention de faire reconnaître par l'auditeur cette première intention, le concept de représentation tel qu'analysé par Searle comprend deux niveaux d'intentionnalité: l'intention proprement dite de représentation et l'intention que soient satisfaites certaines conditions indispensables à la représentation. Une des conditions, d'ordre général, de succès de la représentation est que le représenté existe indépendamment de l'expression représentative:

"...in general we may say that whenever S produces X with the intention that it represents A then it must be the case that S produces X with the intention that a criterion of success of his action should be that A obtains, independently of the utterance." (33)

T₂ adopte le point de vue selon lequel la signification doit être essentiellement caractérisée au moyen du concept de représentation; elle identifie donc les intentions de signification aux intentions de représentation. Elle peut, en première approximation, être décrite de la façon suivante: au moyen d'une énonciation, un locuteur signifie quelque chose s'il a l'intention que son énonciation représente un état de choses et s'il a l'intention qu'une spécification relative à cet état de choses soit une condition du succès de son énonciation. Searle, tenant compte de la condition d'ordre général du succès de la représentation, schématise dans ses grandes lignes T₂ de la façon suivante:

- " 1. In U (utterance) of X, S means that A.
is equivalent to
2. In U of X, S intends that X represents
the state of affairs that A.
which entails
3. In U of X, S intends that a criterion

of success of U of X will be that the
s.o.a. that A obtains, independently of
U." (34)

Comparativement à T_1 , T_2 n'implique pas que le locuteur d'une énonciation ait l'intention de produire un effet de compréhension sur son auditeur. Elle peut donc rendre compte du soliloque sans avoir à le considérer comme une forme particulière de communication. De façon encore plus générale, T_2 est en mesure d'expliquer la signification de cas d'énonciation qui ne sont pas produits dans un processus de communication. De la même façon que T_1 était supérieure à la théorie de la signification non-naturelle de Grice en ce qu'elle rendait compte de la signification d'un plus grand nombre de cas d'énonciation parce qu'elle n'exigeait pas une réponse de l'auditeur, T_2 est supérieure à T_1 parce que, n'ayant pas recours au processus de communication, elle peut expliquer la signification de toute énonciation.

b) T_2 et la thèse de Searle sur la signification

T_2 ne doit évidemment pas, de façon à ce que soit préservée la cohérence de l'entreprise philosophique de Searle, entrer en contradiction avec sa théorie, plus générale, des actes de langage. Searle affirme d'ailleurs à cet égard:

"The project...of analysing meaning in terms of representation instead of communication does not involve a rejection of the theory of speech acts. That theory can simply be imported into this analysis." (35)

La congruence de T_2 à l'égard de la théorie searlienne des actes de langage peut être mise en évidence par l'établissement des rapports qu'elle entretient avec les deux formulations de sa thèse sur la signification. Ce que

nous avons appelé la thèse générale de Searle et sa thèse spécifique sur la signification découlent, en effet, de son hypothèse de base et de sa théorie des actes de langage.

La thèse générale de Searle sur la signification associe la signification des phrases aux actes de langage performés par leur énonciation; elle pose qu'un même ensemble de règles régit la performance illocutionnaire et l'utilisation des éléments linguistiques de l'énonciation. Quant à elle, T_2 identifie la signification à la double intention du locuteur de représenter un état de chose et que soient remplies les conditions nécessaires à la réussite de son énonciation. Télescopées l'une dans l'autre, T_2 et la thèse générale associationniste font ainsi correspondre les règles déterminant l'état de choses qu'un locuteur a l'intention de représenter et les règles gouvernant les éléments linguistiques qu'à cette fin il utilise dans son énonciation. La signification langagière peut de la sorte être exposée de la façon informelle suivante:

" (1)...saying something and meaning it is a matter of uttering a sentence with the intention that it represents a certain state of affairs, which state of affairs will be determined by the rules governing the elements of the sentence uttered...

(2) The intention that it represents a certain state of affairs is at least in part the intention that certain conditions are conditions of success of the utterance." (36)

L'unicité des règles déterminant l'état de chose représenté et gouvernant les éléments linguistiques de l'énonciation assure la congruence de T_2 à l'égard de la thèse générale sur la signification de Searle; l'acte de

langage, au moyen duquel un locuteur manifeste son intention de représenter un état de choses, est associé par une législation commune à l'utilisation des éléments linguistiques. Cette convergence entre T_2 et la thèse générale peut, jusqu'à un certain point, étonner puisque la thèse associationniste avait donné lieu à l'établissement de T_1 qui réduisait incorrectement la signification au processus de la communication et qui est radicalement différente de T_2 . Il importe, à ce propos, de bien voir que l'inadéquation de T_1 n'entraîne pas le rejet de la thèse générale. En termes plus précis, ce n'est pas parce qu'il n'est pas valable de définir la signification par l'intention d'un locuteur de produire un effet de compréhension sur son auditeur et son intention de lui faire reconnaître son intention première au moyen de leur connaissance commune de la même langue qu'il faut conclure à l'inexactitude de l'idée d'une association entre la signification et la performance d'actes de langage. Searle fournit, par ailleurs, une explication à l'erreur d'inférence de T_1 à partir de la thèse générale:

"I believe that the distinction between representation and communication was disguised by the concentration on speech acts...for in the standard speech situation the utterance both represents and communicates, and it is tempting (and in general correct) to construe a failure to communicate as a failure of the speech act..." (37)

Parce que, d'une part, le concept d'acte de langage est intuitivement très près de celui de communication et que, d'autre part, le langage présente, eu égard à d'autres systèmes de communication, cette particularité de faire coïncider le moment de la représentation et de la communication proprement dite, il est relativement facile de commettre la faute théorique d'occulter

la première et d'expliquer entièrement la signification en fonction de la seconde. C'est le piège dans lequel Searle lui-même serait tombé dans l'établissement de T_1 .

T_2 évite cette difficulté tout en respectant la teneur de la thèse générale. Identifier la signification à l'intention de représentation d'un locuteur ainsi qu'à son intention que certaines conditions relatives à l'état de choses qu'il veut représenter soient des conditions de succès de son énonciation n'affecte pas l'idée que l'acte de langage et la signification d'une phrase dont l'énonciation sert à la performance soient fonctions l'un de l'autre.

Toutefois, si T_2 n'entre pas en contradiction avec la thèse générale de Searle sur la signification, c'est avec sa formulation spécifique qu'elle est le plus congruente. Celle-ci fait dépendre la signification du couple formé de la force illocutionnaire et du contenu propositionnel. T_2 , de son côté, donne une description de la signification en fonction du concept de représentation. Or, une représentation a une forme et un contenu. Il apparaît légitime de penser que le contenu de la représentation équivaut au contenu propositionnel de l'énonciation et que la forme de représentation se confond avec sa force illocutionnaire. Searle lui-même défend implicitement ce dernier point:

"...different kinds of illocutionary acts, in so far as they have propositional contents, can be regarded as different modes in which utterances represent reality..." (38)

La force illocutionnaire déterminerait, entre autres choses, la forme ou le mode de représentation. Or, toujours d'après Searle,...

"...(the) modes of representation will in turn be analysable as conditions on the success of utterances." (39)

Ce qui implique que les conditions, relatives au succès de son énonciation, dont le locuteur a l'intention qu'elles soient remplies ne sont pas d'un seul et même type. Searle les différencie en vertu de sa classification des actes illocutionnaires:

- " 1. S uttered X and meant U of X as an Assertive that p has as...condition that
In U of X, S intended that a criterion of success of U of X will be that there exists a state of affairs such that p, which is causally independent of U of X" (40)
- " 2. S uttered X and meant it as a Directive to H to do A has as...condition that
In U of X, S intended that a criterion of success of U of X will be that H does A, at least in part because of the recognition by H that S intends U of X as a reason for doing A." (41)
- " 3. S uttered X and meant it as a Commissive to do act A has as...condition that
In U of X, S intended that a criterion of success of the utterance will be that S does A, at least in part because S intends that U of X functions as a reason for doing A." (42)
- " 4. S uttered X and meant it as an Expressive of a state E about p has as...condition that
In U of X, S intended that U of X be an expression of E, presupposing p." (43)

- " 5. S uttered X and meant it as a Declaration that
 p has as...conditions
 In U of X, S intend that some new state affairs
 p be brought about solely in virtue of U of X.
 In U of X, S intended to invoke the constitutive
 rules of some institution within which he is
 acting." (44)

La thèse générale de Searle sur la signification ne pouvait pas spécifier les conditions dont le locuteur avait l'intention qu'elles soient remplies; sa thèse spécifique, adjointe à la classification illocutionnaire, y parvient. (Il est aussi à remarquer que ces conditions mises de l'avant par T_2 diffèrent, pour ce qui est des quatre dernières catégories de la classification des actes de langage, de la condition générale de la représentation relevée par Searle, à savoir que l'état de chose doit exister indépendamment de l'énonciation; cette condition n'est valide que pour les assertions).

De façon globale, la thèse spécifique de Searle sur la signification et T_2 font valoir l'idée qu'il exprime de la façon suivante:

"I...argue that a speaker's uttering something and meaning something by it consists in the speaker's uttering something with the intention that his utterance should represent reality in one or more of the possible illocutionary modes..." (45)

Dans T_1 , l'effet illocutionnaire seyant à la signification d'un énoncé était confondu avec l'intention du locuteur de produire la compréhension chez son auditeur. Tout autrement, l'intention de signification est plutôt identifiée, dans T_2 , à son intention de représenter un état de choses (46).

c) T₂ et la problématique de la communication

T₂ contrairement à T₁, ne cherche pas à expliquer la signification langagière en fonction du processus de communication. Elle ne doit cependant pas être complètement impertinente à ce dernier puisque le langage, en vertu de l'hypothèse searlienne de base, est essentiellement un moyen de communication, les actes de langage y étant définis comme les unités de base de la communication linguistique. Searle établit une corrélation entre T₂ et son hypothèse de base en identifiant le langage et les langues naturelles à des systèmes publics de représentation qui, de ce fait, servent à la communication:

"Notice...that (our) account of meaning and communication is in no way inconsistent with the view that the fundamental purpose of language is communication. Language provides us with public systems of representation, and thereby allows us representations to be readily communicated from one speaker-hearer to another in virtue of their common knowledge of the rules of language." (47)

Il importe, dans cette perspective, de montrer en quoi représentation et communication se distinguent l'une de l'autre mais aussi comment elles s'emboîtent l'une dans l'autre. Pour ce faire, Searle procède à une stratification, encore plus poussée que dans T₂, de l'intentionnalité. La signification et la communication dépendent toutes deux de l'intention du locuteur; dans la mesure, cependant, où la signification est expliquée en fonction non pas de la communication mais bien de la représentation, il importe de distinguer entre intention de signification et intention de communication:

"A meaning intention is an intention to represent;
a communication intention is an intention that the
hearer should know the representing intentions." (48)

L'intention de communication consiste donc à faire reconnaître une intention plus profonde de représentation. Cette distinction hiérarchique entre les deux types d'intentions permet de situer correctement certains traits qu'avaient relevés la théorie de la signification non-naturelle de Grice et la T_1 de Searle en cherchant à la définir en fonction de la communication, à savoir l'intention d'un locuteur de produire un effet et la reconnaissance par l'auditeur de cette intention. A la lumière de T_2 , ces deux composantes n'ont en aucune façon trait à la signification mais relèvent bien de la communication:

"S's intention to communicate...is the intention that H should recognize the (utterance) as a representation of (a) state of affairs. (...) ...the intention to communicate is the intention to produce in H the knowledge that the picture represents a certain state of affairs, by means of H's recognition of S's intention that it should represent that state of affairs." (49)

Searle schématise ce processus de la façon suivante:

"...
In U of X, S intends₁ that X represents the s.o.a.
that A, and S intends₂ that H recognizes intention₁
H recognizes intention₂ and thereby he recognizes
intention₁." (50)

Ainsi, c'est parce qu'il saisit d'abord l'intention de communication de son interlocuteur qu'un auditeur est en mesure de comprendre la signification de la séquence verbale que profère le locuteur. Dans la chronologie factuelle, la communication sert à remonter jusqu'à la signification;

analytiquement, elle s'appuie sur cette dernière:

"...as soon as H recognizes a communication intention (that is, the intention that he should know a meaning intention) he will know the meaning intention, hence communication is derivative from meaning and not conversely." (51)

C - T₂ et les deux approches traditionnelles en philosophie du langage

On se souviendra que l'une des principales ambitions de la théorie des actes de langage de Searle consiste à unifier en un ensemble conceptuel cohérent les deux principales approches, 'positiviste' et 'utiliste', en philosophie du langage. Plus particulièrement, sa thèse sur la signification prétend être en mesure d'intégrer les acquis de ces orientations traditionnelles sur la question. Chacune d'elles défend une théorie précise de la signification: l'approche 'positiviste' l'identifie à l'attribution d'une valeur de vérité; l'approche 'utiliste' la détermine plutôt en fonction de l'usage et de l'intention des locuteurs. Il semble bien que T₂ réussisse à atteindre l'objectif de les unifier.

Quant à elle, T₁, appartient carrément à l'approche 'utiliste'; elle cherche, en effet à définir la signification en fonction du processus de communication, donc sur la base de l'usage qui est fait du langage. De ce fait, elle est tout à fait étrangère à la conception de l'approche 'positiviste' qui assujettit la signification à l'attribution d'une valeur de vérité. Dire que la signification d'un énoncé dépend de l'intention d'un locuteur de produire un effet de compréhension chez son auditeur,

de son intention que la première intention soit reconnue et de son intention que cette reconnaissance se fasse au moyen de la connaissance qu'a l'auditeur des règles d'énonciation déterminant à la fois l'utilisation des éléments linguistiques et ce à quoi revient leur emploi équivaut à ne strictement rien dire à propos des conditions de vérité de l'énoncé.

Pour sa part, T_2 identifie la signification à une intention de représentation qui se double d'une intention que soient remplies des conditions relatives à l'état de choses représenté qui sont également des conditions de succès de l'énonciation. Elle se situe fondamentalement dans la même perspective que l'approche 'utiliste' puisqu'elle explique la signification par l'intentionnalité. Cependant, elle s'en démarque par le fait qu'elle ne réduit pas la signification au processus de communication mais cherche plutôt à l'éclairer en ayant recours au concept de représentation. Ce faisant, T_2 rejoint, relativement à l'une des fonctions du langage, le point de vue de l'approche 'positiviste'.

La représentation d'un état de choses dans le langage peut être réalisé de diverses façons. En vertu de T_2 , différentes conditions de succès d'énonciation déterminent diverses intentions de représentation de la réalité. En ce qui concerne l'assertion, une de ces conditions est que l'état de choses représenté (plus précisément l'état de choses que le locuteur a l'intention de représenter) existe indépendamment de l'énonciation; en d'autres mots, qu'on puisse attribuer une valeur de vérité à ce qui est dit. Telle est

également la théorie de la signification que défendent, selon Searle, les tenants de l'approche 'positiviste' pour qui...

"...to know the meaning of a statement is to know under what conditions it is true or false." (52)

Cependant, comme les conditions du succès de l'énonciation ne sont pas toujours les mêmes, que les utilisateurs du langage ne performant pas que des assertions, l'attribution d'une valeur de vérité ne peut être l'unique constituant de la signification:

"...the meaning of a statement is somehow given by its truth conditions, the meaning of a command is given by its obedience conditions, the meaning of a promise is given by its fulfillment conditions, etc." (53)

L'approche 'positiviste' aurait réussi à déterminer la signification d'un nombre restreint d'énoncés d'un certain type, à savoir les énoncés assertifs. L'approche 'utiliste' aurait, de son côté, mis au jour l'importance fondamentale de l'intentionnalité dans la signification. En suivant la voie tracée par cette dernière, Searle, dans T_2 , est amené à considérer comme partiellement valable la conception de la signification de l'approche 'positiviste'. T_2 opère ainsi une sorte de synthèse entre les deux orientations traditionnellement opposées de la philosophie du langage.

NOTES (Chapitre septième)

- (1) Searle (1969a), pp. 42-43.
- (2) Id., p. 43.
- (3) Searle (inédit: M.C.R.), p. 1.
- (4) Pour une raison de commodité dans l'exposition de leur contenu, afin particulièrement d'éviter les redites inutiles, les deux théories de la signification de Searle seront, dans la suite de l'exposé, simplement appelées T_1 et T_2 .
- (5) T_1 est présentée dans Searle (1969a), pp. 42-50. T_2 fait l'objet de Searle (inédit: M.C.R.). Ce texte est encore à l'état d'une rédaction préliminaire et n'a donc pas encore été publié. Etant donné son importance manifeste, le traitement que nous en donnons doit demeurer sous réserve des modifications que Searle lui-même pourrait y apporter.
- (6) Searle (1969a), p. 43.
- (7) La théorie de la signification non-naturelle est exposée dans Grice (1957).
- (8) Grice (1957), p. 53.
- (9) Id., p. 53.
- (10) Id., p. 54.
- (11) Id., p. 54. Ce sont les exemples retenus par Grice qui l'amènent à parler de la croyance en tant qu'effet recherché. Cela se répètera dans des citations subséquentes; il faut généraliser et comprendre que l'essentiel du propos de Grice consiste à attirer l'attention sur les effets recherchés.

- (12) Id., p. 56. Les lettres 'nn' dans les expressions 'meaning_{nn}' ou 'mean_{nn}' sont une abréviation pour 'non-naturelle'.
- (13) Id., p. 58.
- (14) Searle (1969a), p. 45.
- (15) Id., p. 45.
- (16) Id., p. 45.
- (17) C'est Searle qui caractérise ainsi l'effet que, d'après Grice, le locuteur a l'intention de produire: "...Grice argued that meaning intentions were intentions to produce a response in a hearer." Searle (inédit: M.C.R.), p. 3.
- (18) Searle (1969a), p. 46.
- (19) Id., p. 44.
- (20) Id., pp.49-50. Searle présente ailleurs de façon plus simple T₁:
- " (a) the intention to produce a certain illocutionary effect in the hearer
- (b) the intention to produce this effect by getting the hearer to recognize the intention to produce the effect
- (c) the intention to produce the recognition by means of the hearer's knowledge of the rules governing the sentence."
- Searle (inédit: M.C.R.), p. 2.
- (21) Id., p. 3
- (22) Id., p. 4.

- (23) La communication, telle que Searle l'envisage, est ainsi d'une généralité très grande. On ne sera pas sans le lui reprocher:

"J'admets...avec Searle qu'il y a un lien essentiel entre le langage et la communication, si l'on prend 'communication' au sens large -ce qui me paraît être une initiative malencontreuse, car la notion de 'communication' est alors vidée de son caractère essentiel et intéressant."
Chomsky (1975), pp. 73-74.

- (24) En fait, Searle mène cette analyse du processus de communication à partir d'un exemple dans lequel le média utilisé est l'image. Etant donné qu'il ne nous importe ici que de relever, dans leur généralité, les traits saillants de la communication, nous ne rendrons pas compte de tous les détails de l'analyse de Searle.
- (25) Searle (inédit: M.C.R.), p. 6.
- (26) Id., p. 7.
- (27) Id., p. 7.
- (28) Id., p. 10.
- (29) Id., pp. 4-5.
- (30) Id., p. 10.
- (31) Id., p. 8.
- (32) Id., p. 9.
- (33) Id., p. 9.
- (34) Id., p. 11. Il nous faut immédiatement préciser que le dernier élément (# 3) de cette présentation fera l'objet de modifications subséquentes.

- (35) Id., p. 21.
- (36) Id., p. 13. Le schéma précédemment présenté qui fait voir la double intentionnalité de représentation de la signification n'est pas spécifique au langage; il s'applique à tout moyen d'expression muni de signification.
- (37) Id., p. 11.
- (38) Id., p. 14.
- (39) Id., p. 14.
- (40) Id., p. 17.
- (41) Id., p. 17.
- (42) Id., pp. 17-18.
- (43) Id., p. 19.
- (44) Id., pp. 19-20.
- (45) Id., p. 5.
- (46) Je voudrais confronter T_1 et T_2 à l'idée que défend Searle (et que nous avons contestée au chapitre quatrième, note 7 et mise en rapport avec sa thèse spécifique sur la signification au chapitre cinquième, note 12) voulant qu'il soit possible que des actes complets de langage puissent être dépourvus de contenu propositionnel.

Articulée autour du concept de communication, T_1 détermine la signification par l'intention du locuteur de produire chez son auditeur la compréhension que l'état de choses spécifié par les règles régissant l'énoncé qu'il profère est réalisé, son intention de produire cet effet par la reconnaissance de la première intention et son intention

que cette reconnaissance soit faite en vertu de la connaissance par l'auditeur des règles gouvernant l'énoncé proféré par le locuteur. Dans T_1 , la signification est donc fondamentalement déterminée par une intention du locuteur de produire chez l'auditeur une connaissance relative à un état de choses. Or, ce qui dans l'énonciation exprime un état de choses, indépendamment de la façon dont il est exprimé, c'est le contenu propositionnel. A en croire Searle, certains énoncés peuvent ne pas avoir de contenu propositionnel; ils n'expriment donc pas un état de choses. Et, par voie de conséquence, on ne peut en déterminer la signification selon ce que T_1 nous dit de cette dernière. En d'autres termes, il est malaisé de voir comment un énoncé qui est propositionnellement vide et qui donc n'exprime pas un état de choses pourrait être muni d'une signification, c'est-à-dire comment le locuteur qui le profère aurait l'intention de produire chez son auditeur la connaissance d'un état de choses. Sans contenu propositionnel, pas d'expression d'état de choses; sans expression d'état de choses, pas d'intention de produire une connaissance relative à un état de choses, pas de signification. Or, en reconnaissant que des énoncés sans contenu propositionnel soient tout de même des actes complets de langage, Searle se voit forcé d'admettre qu'ils aient une signification. Ce qui est, par ailleurs, dénié par T_1 . L'idée que des actes complets de langage soient propositionnellement vides n'est donc pas comptatible avec T_1 . Malgré ce que Searle a déjà pu penser, il faut rejeter l'une ou l'autre. Comme Searle a maintenant, pour des raisons autres, abandonné T_1 , il n'a plus à faire face à ce dilemme.

Cependant, Searle rencontre aujourd'hui avec T_2 la même difficulté. Il semble, en effet, que l'idée voulant que des actes complets de langage n'aient pas de contenu propositionnel soit encore moins compatible avec T_2 qu'avec T_1 . T_2 détermine la signification en fonction de l'intention du locuteur de représenter un état de choses. En vertu de cette spécialisation, on voit mal comment un énoncé servant à la performance d'un acte de langage sans contenu propositionnel pourrait avoir une signification puisque, comme nous l'avons plus haut noté, c'est précisément s'il a un contenu propositionnel qu'un énoncé peut exprimer un état de choses. T_2 , parce qu'articulée non pas autour du concept de communication mais de celui de représentation impose de façon plus forte que T_1 l'exigence aux énoncés d'avoir un contenu propositionnel pour pouvoir être dits munis de signification. Or, encore une fois, d'après Searle, certains énoncés sans contenu propositionnel n'en constituent pas moins des actes complets de langage et ont donc une signification. Cette idée est en opposition radicale avec T_2 et Searle manifeste une certaine incohérence à les soutenir toutes les deux. Il lui serait, à première vue, théoriquement plus logique de maintenir T_2 et, comme nous

avons entrepris de le faire, d'abandonner l'idée que certains actes complets de langage n'aient pas de contenu propositionnel tout en tentant de rendre compte des cas où cela ne semble pas évident.

(47) Searle (inédit: M. C. R.), p. 14.

(48) Id., p. 11.

(49) Id., p. 10.

(50) Id., p. 11.

(51) Id., p. 20.

(52) Id., p. 23.

(53) Id., pp. 16-17.

CHAPITRE HUITIEME

LA SIGNIFICATION DANS LA THEORIE SEARLIENNE DES ACTES DE LANGAGE ET LE CONTEXTE D'ENONCIATION

La théorie searlienne des actes de langage concentre principalement l'attention sur les dimensions illocutionnaire et propositionnelle de l'activité langagière. Ainsi, la thèse et la théorie de la signification de Searle reposent-elles fondamentalement sur les notions de force illocutionnaire et de contenu propositionnel. Il est cependant un autre trait caractéristique de la performance langagière qui, jusqu'à maintenant passé sous silence, doit faire l'objet d'une intégration quelconque à la conception globale de la signification de l'auteur de Speech Acts.

Il résulte de la répartition des actes de langage de la théorie du même nom que les actes illocutionnaires et propositionnels sont toujours performés par le recours à des actes d'énonciation, lesquels ne constituent que la profération de sonorités verbales. L'acte d'énonciation se distingue de l'acte illocutionnaire et de l'acte propositionnel en ce qu'il appartient à la

matérialité du langage. Ainsi, alors que les actes illocutionnaires et propositionnels portent sur des entités abstraites, nommément la force illocutionnaire et le contenu propositionnel -c'est-à-dire les propositions-, l'acte d'énonciation est directement lié au contexte de son accomplissement: produire un tel acte, la profération de mots ou de phrases, se fait toujours dans une certaine situation, dans un certain contexte. La théorie du langage de Searle, en vertu du fait que ses constituants centraux, l'illocution et la proposition, sont toujours adjoints à un acte d'énonciation, est donc confrontée à la question du contexte de la performance langagière (1). Est ainsi ouverte la problématique suivante: comment théoriquement rendre compte de la ou des relations(s), de fait posée(s) via l'acte d'énonciation, entre, d'une part, les actes illocutionnaires et propositionnels et, d'autre part, la dimension contextuelle de la profération langagière?

Cette problématique n'est pas impertinente ou étrangère à celle de la signification telle qu'abordée par Searle. T_2 , en effet, définit la signification en fonction de l'intention du locuteur de représenter un état de choses. Or, comme nous l'avons indiqué au chapitre septième, la forme d'une représentation et son contenu sont co-extensibles respectivement à la force illocutionnaire et au contenu propositionnel. L'éclaircissement de la problématique du contexte d'énonciation, c'est-à-dire la mise au jour de sa fonction dans l'activité langagière eu égard à la force

illocutionnaire et au contenu propositionnel, pourrait ainsi avoir quelque effet sur la théorie searlienne de la signification. Chose certaine, la question du contexte d'énonciation est d'une grande importance pour la problématique de la communication linguistique envisagée du point de vue de la théorie des actes de langage. Il a été souligné, dans la répartition de ces actes, la possibilité qu'un même acte d'énonciation puisse servir à la performance de différents actes illocutionnaires et propositionnels. En effet, au moyen d'une unique séquence verbale, son locuteur peut performer des actes de référence et de prédication relativement à des entités diverses et ce à quoi revient l'énonciation de la phrase n'est pas nécessairement univoque. Par exemple, l'énoncé 'Demandez-lui de venir' peut servir à autant d'actes propositionnels que d'individus à qui 'lui' peut se rapporter et la phrase peut consister soit en un ordre, soit en une demande. La force illocutionnaire et le contenu propositionnel de cette séquence langagière ne sont donc pas livrés par sa seule appréhension. Sur le plan de la communication linguistique, le locuteur de la phrase et son auditeur doivent, pour les saisir de façon précise, tenir compte d'informations relatives au contexte d'énonciation. Ainsi, l'auditeur comprendra ce dont l'entretient le locuteur dans la mesure où il sait déjà, en vertu du déroulement antérieur de la conversation, à qui 'lui' fait référence et prendra la phrase comme un ordre ou une demande selon le rapport hiérarchique le

liant au locuteur.

Searle aborde la question du contexte d'énonciation par le biais de la distinction entre la signification propre de la phrase (s.m.) et la signification de son expression par un locuteur (u.m.). Il s'était avéré nécessaire, on s'en souviendra, de poser une telle distinction à la suite du constat qu'un locuteur pouvait (vouloir) signifier autre chose que ce que les mots et/ou les phrases figurant dans l'énoncé qu'il profère signifient habituellement.

Sur la base de la distinction entre s.m. et u.m., il est possible de démarquer, relativement à la signification langagière, deux modèles généraux d'énonciation. Pour un premier groupe d'énoncés, le u.m. correspond au s.m.; sur la suggestion de Searle, appelons-les des cas simples de signification:

"The simplest cases of meaning are those in which the speaker utters a sentence and means exactly and literally what he says." (2)

Dans l'autre forme d'énonciation, "... what the speaker means is not identical with what the sentence means..." (3). Dans de pareils cas complexes d'énonciation significative, (par exemple, l'acte de langage indirect et la métaphore qui seront plus loin étudiés) le u.m. déborde de quelque façon le s.m. Se produit alors le phénomène de détournement sémantique constaté plus haut.

Une vue intuitive et précritique, s'appuyant sur la distinction entre les deux types d'énonciation, pourrait amener à penser que le contexte joue un rôle de premier plan dans les cas complexes d'énonciation en raison de la non-coïncidence qui y est décelée entre les deux niveaux de signification alors que sa fonction serait à peu près, sinon tout à fait, nulle dans les cas simples de signification où se confondent le u.m. et le s.m. C'est précisément en questionnant cette double perspective que Searle développe ses réflexions sur le contexte d'énonciation qui prennent les formes d'une théorie de la signification littérale et d'une série de théories locales sur divers cas complexes d'énonciation significative. Ces ajouts théoriques doivent évidemment, de quelque façon, être conformes ou congruents à T_2 , c'est-à-dire à la détermination de la signification par l'intention de représentation d'un état de choses, qui relève de sa thèse sur la signification dégagée de sa théorie des actes de langage.

A - La théorie de la signification littérale de Searle

Par la distinction entre s.m. et u.m., il est supposé que toute phrase, dans la mesure, pourrait-on ajouter, où sont respectées les règles de vocabulaire et de syntaxe, est munie d'une signification de quelque façon constante, invariable. On dira donc qu'une phrase a une signification littérale. (En ce sens, on dira également que dans les cas simples d'énonciation, c'est-à-dire quand le u.m. coïncide avec le s.m., un locuteur signifie

ou veut dire littéralement ce que la phrase qu'il profère signifie.)
 L'opinion traditionnellement reçue à propos de la signification
 littérale des éléments linguistiques consiste à la caractériser
 comme étant complètement indépendante de tout contexte d'énonciation:

"... the view that for every sentence the
 literal meaning of the sentence can be
 construed as the meaning it has indepen-
 dently of any context whatever." (4)

Cette façon de considérer la signification littérale ne manque pas
 d'élégance théorique; elle permet, entre autres choses, de penser
 très clairement de manière dichotomique la différence entre les
 cas simples et les cas complexes d'énonciation significative: dans
 ceux-ci, la non-coïncidence entre le u.m. et le s.m. serait l'ef-
 fet de l'intervention d'aspects contextuels qui, par ailleurs,
 seraient tout à fait absents du premier type d'énonciation. D'a-
 près cette vue des choses, le langage serait intrinsèquement muni
 d'une structure de signification inaltérable qui formerait la base
 de son emploi effectif dans tout contexte possible d'énonciation.
 D'un point de vue épistémologique, c'est sur cette idée que repose
 le projet des recherches dites sémantiques: isoler et mettre au
 jour les éléments systémiques internes au langage en accord avec
 lesquels les énoncés font sens. En cela, l'adhésion à la thèse
 de l'indépendance de la signification littérale à l'égard du con-
 texte réduirait beaucoup (si ce n'est à néant) la portée de l'hy-
 pothèse searlienne de base prétendant que le langage se particularise
 d'abord comme une activité et, par voie de conséquence, l'importance

de la force illocutionnaire dans la détermination de la signification d'une séquence verbale. Car, si un énoncé est déjà intrinsèquement significatif, toute considération relative à sa fonction d'acte de langage n'ajoute rien d'essentiel à propos de cette signification et, chose certaine, on ne peut pas, comme le fait T_2 , déterminer fondamentalement la signification en fonction de l'intention du locuteur de représenter un état de choses.

Searle se retrouve ainsi devant la difficulté théorique suivante: penser la dimension littérale de s.m. de telle façon qu'elle ne soit pas posée indépendamment de l'utilisation du langage et donc de tout aspect contextuel et que soit préservée la distinction entre s.m. et u.m. Cela lui est nécessaire à la fois pour maintenir l'intégrité de son projet théorique et pour rendre compte des cas complexes d'énonciation significative.

Relativement à la signification littérale du langage, Searle défend la thèse qu'elle est établie sur un arrière-plan d'ordre contextuel:

"I ... argue that in general the notion of the literal meaning of a sentence only has application relative to a set of contextual or background assumptions and... that as far as our semantic competence is concerned we understand the meaning of... sentences only against a set of background assumptions about the contexts in which the sentence could be appropriately uttered." (5)

Cette thèse, que Searle lui-même appelle de la relativité de la

signification (6), spécifie que les 'background assumptions', sur la base desquels les éléments linguistiques sont munis d'une signification littérale, ne sont pas intégrés ni intégrables à la structure sémantique de la langue à laquelle ces éléments appartiennent.

"... (the) background assumptions are not all and could not all be realized in the semantic structure of the sentence in the way that presuppositions and indexically dependent elements of the sentence's truth conditions are realized in the semantic structure of the sentence." (7)

Ainsi, le langage comprendrait bien une structure sémantique; elle ne serait cependant pas assez forte pour déterminer la signification littérale des mots et des phrases et n'imposeraient que de larges ou globales restrictions à l'interprétation de la signification de ces éléments linguistiques. La signification littérale, déterminée par les 'background assumptions', n'est, de la sorte, pas intrinsèque au langage. Selon Searle, il n'existe pas un sens apriorique des mots et des phrases qui pourrait être isolé sans aucun égard au contexte d'énonciation dans lequel ils sont proférés. Cette signification littérale est toujours relative à un ensemble de considérations prérequisées à son application.

La thèse searlienne faisant dépendre la signification littérale de 'background assumptions' offre du sens des éléments linguistiques une vue relativiste en raison de la conception de la nature des prémisses contextuelles qu'elle recèle. Pour Searle, en effet, les 'background assumptions' se particularisent par

leur "indénombrabilité" et par leur renvoi incessant les uns aux autres:

"... the assumptions are not specifiable as part of the semantic content of the sentence, or as presuppositions of the applicability of that semantic content, for at least two reasons. First, they are not fixed and definite in number... And second, each specification of an assumption tends to bring in other assumptions, those that determine the applicability of the literal meaning of the sentence used in the specification." (8)

L'impossibilité de spécifier totalement et précisément les 'background assumptions' fondant la signification littérale d'un mot ou d'une phrase est ainsi liée à une régression linguistique à l'infini qui rend fort problématique leur investigation théorique. Dans l'esprit de Searle, les 'background assumptions' sont en fait assimilables aux croyances et connaissances sur le monde du ou des locuteurs. En cela, ils constituent une partie tout au moins de la réalité psychologique du contexte. Les 'background assumptions' sont de la sorte sujets à des transformations et ...

"... there is no constant set of assumptions that determine the applicability of the notion of literal meaning..." (9)

Différentes configurations de 'background assumptions' déterminent donc différentes significations littérales. Cette pluralité des points de départ de la détermination de la signification implique qu'à proprement parler la théorie searlienne en est une des (et non pas de la) significations littérales des éléments linguistiques.

Il y a, en effet, fort à parier que les ensembles de 'background assumptions' co-extensifs à la très grande majorité des mots des langues naturelles n'ont pas toujours été identiques pour tous leurs locuteurs.

La signification littérale est donc relative à un ensemble de 'background assumptions' qui appartiennent à l'ordre contextuel. Il n'en demeure pas moins vrai que le sens d'un énoncé a trait à des conditions particulières: conditions de vérité pour une assertion, conditions d'obéissance pour un ordre, conditions d'acceptation pour une demande, etc. Ces conditions, dans la perspective de la thèse searlienne de la signification littérale, deviennent simplement relatives aux 'background assumptions':

"... the thesis of the relativity of meaning has the consequence that the sentence may determine one set of ... conditions relative to one set of assumptions and another set relative to another set of assumptions..." (10)

La théorie searlienne de la signification littérale et son constituant central, la thèse des 'background assumptions', ont pour objet de démontrer que le contexte d'énonciation exerce une fonction qui n'est pas négligeable relativement à la signification langagière. Les implications épistémologiques de cette théorie seront examinées plus loin. Elle comporte, par ailleurs, sur le plan heuristique, un aspect fort important: le maintien de la distinction entre s.m. et u.m. Car, même si elle est relative à un

ensemble de 'background assumptions', la signification propre d'un mot ou d'une phrase demeure bien une signification littérale.

Searle, à cet égard, affirme:

"... when I say that the literal meaning of a sentence only has application relative to the coordinate system of our background assumptions, I am not denying that sentences have literal meanings. Literal meaning, though relative, is still literal meaning." (11)

Dans les cas simples d'énonciation significative, le u.m. du locuteur coïncide avec le s.m. littéral; en d'autres termes, le locuteur signifie alors littéralement, relativement à tel ensemble de 'background assumptions', ce que les mots et les phrases qu'il profère signifient. Il n'en va pas de même dans les cas complexes d'énonciation significative. Comme il a été précédemment annoncé, c'est sur la base de la distinction entre les deux niveaux de signification que Searle aborde ces cas complexes.

B - Les théories locales de Searle sur les cas complexes d'énonciation significative

Dans les cas complexes d'énonciation significative, rappelons-le, le u.m. déborde ou se détache de quelque façon du s.m. des éléments linguistiques alors employés. Un tel phénomène est produit au moyen de certaines tournures stylistiques et/ou rhétoriques autorisées par tout au moins certaines langues naturelles:

"... In hints, insinuations, irony, and

metaphor -to mention a few examples- the speaker's utterance meaning and the sentence meaning come apart in various ways." (12)

S'ajoute à cette liste, dont la production vise d'ailleurs à l'en distinguer, le cas de l'acte de langage indirect qui avec celui de la métaphore a, jusqu'à maintenant, fait l'objet de l'attention de Searle. Ce dernier propose, en effet, quant à leur dimension sémantique, une théorie de l'acte de langage indirect et une théorie de la métaphore et ne fait qu'esquisser le début d'une théorie de l'utilisation ironique du langage.

En tant que cas complexes d'énonciation, c'est-à-dire comparativement au cas simple de signification où coïncident le u.m. et le s.m., l'acte de langage indirect et la métaphore présentent une similitude générale: ici, le locuteur ne signifie pas exactement ce que les mots et les phrases qu'il profère signifient; le u.m. ne coïncide pas totalement au s.m. Quelque chose au niveau de l'expression intervient qui entraîne une déviation de la signification littérale. Le contexte d'énonciation semble alors déterminer de façon essentielle le contenu sémantique de ce qui est dit. Comme en ce qui a trait à la problématique de la signification littérale, le problème de Searle, relativement aux cas complexes d'énonciation significative, consiste à rendre compte du rôle qu'y jouent les éléments d'ordre contextuel tout en préservant sa théorie des actes de langage et particulièrement la théorie de la signification qui s'en dégage. Son idée centrale est, à cet égard, que les

interlocuteurs se comprennent, quand le u.m. déborde le s.m., en combinant, au moyen de certains principes d'inférence, leur connaissance du langage et les informations qu'ils possèdent relatives à la réalité extra-linguistique. C'est en ayant recours à cet appareillage conceptuel constitué de la théorie des actes de langage, des principes d'inférence et des informations factuelles, que Searle explique la signification à la fois de l'acte de langage indirect et de la métaphore. Vraisemblablement, le même modèle d'analyse pourrait, d'après Searle, être mis en place pour traiter tous les cas complexes d'énonciation significative. Sa fonction précise consiste à décrire les différentes étapes du processus au moyen duquel un auditeur repère, au-delà de la signification littérale des mots et phrases que profère le locuteur, la signification de leur expression par ce locuteur. Il s'agit donc, pour Searle, d'effectuer la reconstruction rationnelle du mécanisme de déplacement de sens sous-jacent aux cas complexes d'énonciation significative. C'est cette reconstruction qui forme les théories searliennes de l'acte de langage indirect et de la métaphore.

Dans ces deux cas, la distanciation du u.m. à l'égard du s.m. ne se fait pas exactement de la même façon. En cela, bien qu'ils puissent être analysés au moyen du même appareillage conceptuel, l'acte de langage indirect et la métaphore donnent prise à une investigation qui leur est, pour chacun, particulière. Il y a donc lieu, en ce qui les concerne, de parler de théories locales de cas complexes d'énonciation significative.

1 - Les actes de langage indirects

Les actes de langage indirects sont des cas ...

"... in which the speaker may utter a sentence and mean what he says and also mean another illocution with a different propositional content. For example, a speaker may utter the sentence Can you reach the salt? and mean it not merely as a question but as a request to pass the salt". (13)

Dans un acte de langage indirect donc, le u.m. ne correspond certes pas au s.m. mais ce dernier n'est pas pour autant éliminé; le locuteur signifie bien ce qu'il dit mais il signifie aussi quelque chose de plus. En d'autres termes, dans un tel type d'énonciation, le locuteur performe deux actes de langage distincts: l'un par l'expression littérale de la signification littérale des mots qu'il profère, l'autre par leur expression non-littérale. Appelant respectivement acte illocutionnaire primaire ("primary illocutionary act") l'acte performé par l'expression non-littérale et acte illocutionnaire secondaire ("secondary illocutionary act") celui qui est accompli par l'expression littérale, Searle réduit la problématique de l'acte de langage indirect à la question suivante:

"... How does (the hearer) understand the nonliteral primary illocutionary act from understanding the literal secondary illocutionary act? And that question is part of the larger question, how is it possible for (the speaker) to mean the primary illocution when he only utters a sentence that means the secondary illocution..." (14)

L'hypothèse de Searle est que la réponse à cette question peut être fournie par le modèle d'analyse tripartite plus haut décrit:

"The hypothesis I wish to defend is simply this: in indirect speech acts the speaker communicates to the hearer more than he actually says by way of relying on their mutually shared background information, both linguistic and nonlinguistic, together with the general powers of rationality and inference on the part of the hearer. To be more specific, the apparatus necessary to explain this indirect part of indirect speech acts includes a theory of speech acts, certain general principles of cooperative conversation ..., and mutually shared factual background information of the speaker and the hearer, together with an ability on the part of the hearer to make inferences." (15)

Prenant l'exemple de l'acte de langage indirect performé par l'énonciation de la phrase 'Can you pass the salt?' et faisant intervenir les notions de condition préparatoire et de but illocutionnaire de sa théorie des actes de langage, Searle, se mettant pour ce faire dans la peau de l'auditeur, décrit le processus par lequel il parvient à comprendre un acte illocutionnaire primaire masqué sous un acte illocutionnaire secondaire par les 10 étapes suivantes:

"Step 1: Y has asked me a question as to whether I have the ability to pass the salt (fact about the conversation).
 Step 2: I assume that he is cooperating in the conversation and that therefore his utterance has some aim or point (principles of conversational cooperation).
 Step 3: The conversational setting is not

such as to indicate a theoretical interest in my salt-passing ability (factual background information).

Step 4: Furthermore, he probably already knows that the answer to the question is yes (factual background information). (This step facilitates the move to step 5, but is not essential.)

Step 5: Therefore, his utterance is probably not just a question. It probably has some ulterior illocutionary point (inference from steps 1, 2, 3, and 4). What can it be?

Step 6: A preparatory condition for any directive illocutionary act is the ability of H (the hearer) to perform the act predicated in the propositional content condition (theory of speech acts).

Step 7: Therefore, Y has asked me a question the affirmative answer to which would entail that the preparatory condition for requesting me to pass the salt is satisfied (inference from steps 1 and 6).

Step 8: We are now at dinner and people normally use salt at dinner; they pass it back and forth, try to get others to pass it back and forth, etc. (background information).

Step 9: He has therefore alluded to the satisfaction of a preparatory condition for a request whose obedience conditions it is quite likely he wants me to bring about (inference from steps 7 and 8).

Step 10: Therefore, in the absence of any other plausible illocutionary point, he is probably requesting me to pass him the salt (inference from steps 5 and 9)." (16)

Les aspects de cette description détaillée peuvent être mis sur deux plans différents: l'auditeur doit d'abord être en mesure de reconnaître qu'un acte illocutionnaire primaire est camouflé sous l'acte illocutionnaire secondaire; il doit, en second lieu, pouvoir identifier cet acte illocutionnaire primaire. C'est de cette double articulation dont rend compte l'appareillage conceptuel formé de la théorie des actes de langage, des principes d'inférence et des

informations relatives à la réalité extra-linguistique:

"... two features ... are crucial ...
 first, a strategy for establishing the
 existence of an ulterior illocutionary
 point beyond the illocutionary point con-
 tained in the meaning of the sentence, and
 second, a device for finding out what the
 ulterior illocutionary point is. The first
 is established by the principles of conver-
 sation operating on the information of the hearer and the
 speaker, and the second is derived from
 the theory of speech acts together with
 background information." (17)

Le point saillant de la description searlienne de la compré-
 hension par un auditeur d'un acte de langage indirect est la mise
 au jour d'une liaison, via une condition de performance, entre l'acte
 illocutionnaire secondaire et l'acte illocutionnaire primaire. (Dans
 l'exemple étudié par Searle, cette condition en est une préparatoire;
 selon lui, tous les autres types de conditions de performance illo-
 cutionnaire, c'est-à-dire les conditions de contenu propositionnel,
 les conditions de sincérité et les conditions essentielles peuvent
 ainsi remplir le même office). Cela jette quelque lumière sur la
 structure de l'acte de langage indirect. Par ce dernier, a-t-il
 été déjà spécifié, un locuteur signifie à la fois ce que les mots
 signifient et par surcroît quelque chose de plus; il performe alors
 deux actes de langage. L'enchâssement l'un dans l'autre de l'acte
 illocutionnaire primaire et de l'acte illocutionnaire secondaire
 par le fait que le second décrit une condition de performance du
 premier explique ce phénomène qui, en égard aux autres cas complexes
 d'énonciation significative, constitue la caractéristique majeure

de l'acte de langage indirect (18).

2 - La métaphore

Le cas complexe d'énonciation significative de la métaphore présente une forme autre que celle de l'acte de langage indirect; il doit donc être investigué d'une autre façon. Searle le caractérise globalement comme suit:

"The general form of ... metaphorical utterances is that the speaker utters a sentence of the form 'S is P' and means that S is R." (19)

Au moyen d'une métaphore, un locuteur signifie quelque chose de différent de ce qu'il dit. Dans l'acte de langage indirect, un acte illocutionnaire est accompli par l'intermédiaire de la performance d'un autre acte illocutionnaire; le u.m. s'ajoute au s.m. qui est conservé. La situation est tout autre dans le cas de la métaphore. Ici, en effet, le u.m. déborde le s.m. de telle façon que celui-ci est éliminé: le locuteur ne signifie absolument pas ce que les mots qu'il utilise signifient mais quelque chose d'autre. Searle fait, à cet égard, remarquer que la coupure radicale, dans la métaphore, entre le u.m. et le s.m. ne dérive pas d'un changement ou d'un déplacement de la signification littérale des éléments linguistiques utilisés:

"The metaphorical utterance does indeed mean something different from the meaning of the words and sentences, but that is not because there has been any change in these lexical

meanings, but because the speaker means something different by them; speaker meaning does not coincide with sentence or word meaning." (20)

Les éléments linguistiques peuvent certes, à travers l'histoire de leur utilisation, changer de signification littérale (en vertu, entre autres choses, d'une transformation des 'background assumptions' qui la fonde); ce n'est cependant pas un tel processus qui régit la métaphore.

Le problème qu'elle pose peut être exprimé de la façon suivante:

"In its simplest form, the problem of metaphor is to try to get a characterization of the relations between the three sets S, P and R ... that will explain how it is possible to utter 'S is P' and mean S is R and how it is possible to communicate that meaning from speaker to hearer." (21)

Plus spécifiquement, telle que Searle l'envisage, -et de façon similaire à son approche de la problématique de l'acte de langage indirect- la question qui se pose relativement à la métaphore est une de compréhension communicative entre interlocuteurs:

"The question we are trying to answer is how is it possible for the speaker to say 'S is P' and mean 'S is R' when "P" plainly does not mean "R"; and how is it possible for the hearer who hears the utterance "S is P" to know that the speaker means "S is R"?" (22)

L'hypothèse que Searle formule, en vue de donner réponse à

cette question, requiert le même appareillage conceptuel auquel il a eu recours pour traiter l'acte de langage indirect:

"In order to understand (the metaphorical) utterance, the hearer requires something more than his knowledge of the language. He must have some other principles, or some other factual information, or some combination of principles and information that enable him to figure out that when the speaker say S is P, he means S is R." (23)

Un même modèle d'analyse, constitué de la théorie des actes de langage, de principes d'inférence et de l'information factuelle que possèdent les interlocuteurs, est en mesure de rendre compte, selon Searle, à la fois des actes de langage indirect et de la métaphore. Cependant, contrairement à ce qui se passe dans le premier cas complexe d'énonciation significative où un certain lien est établi entre l'acte illocutionnaire primaire et l'acte illocutionnaire secondaire, par le biais d'une condition commune de leur performance, qui en restreint l'interprétation sémantique possible, une seule et unique métaphore peut receler plusieurs significations différentes. En d'autres termes, dans l'expression métaphorique 'S is P', signifiant 'S is R', 'R' est ou peut être multiforme et, partant, la signification de 'P' n'est pas nécessairement univoque. Pour cette raison, le processus d'inférence que suit un auditeur pour parvenir à comprendre la signification d'une métaphore est plus lâche et plus complexe que celui qui lui permet de localiser l'unique acte illocutionnaire primaire masqué dans un acte de langage indirect. Cette différence se reflète particulièrement au niveau des principes

d'inférence de l'appareillage théorique mis en place par Searle pour rendre compte de la métaphore. Dans ce cas complexe d'énonciation significative, les principes ne sont pas exclusivement de conversation coopérative; ils ont un caractère plus général et sont, de ce fait, plus variés. Donnant ainsi, en première approximation, une réponse à la question relative à la possibilité de dire 'S is P' pour signifier S is R, Searle affirme:

"... the short answer to that is that the utterance of "P" calls to mind the meaning ... (of) R. But that answer is uninformative until we know what are the principles according to which it calls to mind and until we can state these principles in a way which does not rely on metaphorical expressions like "calls to mind". I believe there is no single principle on which metaphor works other than this very vague and general statement I have just made." (24)

Il n'en demeure cependant pas moins possible, toujours selon Searle, de donner, à l'aide des trois constituants du modèle d'analyse qu'il propose, une description assez juste de la façon dont un auditeur peut comprendre la signification d'une expression métaphorique. En conséquence de ce qui vient d'en être dit, les principes qui figurent dans ce schéma d'inférence demeurent de l'ordre de la suggestion; Searle ne prétend pas en fournir une liste exhaustive et finie.

Quand lui est proférée une expression métaphorique, un auditeur, de manière à comprendre ce qu'on lui dit, suit la démarche en trois étapes suivantes: il doit d'abord déterminer s'il lui

faut donner de l'énonciation une interprétation (non-littérale) métaphorique; il doit, en second lieu, calculer les différentes significations possibles que la phrase peut prendre; finalement, il a à restreindre ces valeurs sémantiques en un seul groupe assez homogène de façon à déterminer, avec un degré de précision raisonnable, la signification véhiculée par la métaphore. On se souviendra que les différentes étapes qu'un auditeur a à franchir dans la compréhension d'un acte de langage indirect, peuvent être subsumées sous deux séries distinctes: celle de la reconnaissance de l'existence, sous l'acte illocutionnaire secondaire, d'un acte illocutionnaire primaire et celle de l'identification de ce dernier. Dans le cas de la métaphore, l'identification du sens caché s'effectue en deux moments non-confondus: l'établissement de la totalité des valeurs sémantiques possibles et la détermination d'un rang plus restreint parmi toutes ces possibilités. Cette différence est bien évidemment due à la non-saturation sémantique de la métaphore qui la distingue radicalement de l'acte de langage indirect marqué par l'unicité de sens.

A la première étape de la reconnaissance du caractère métaphorique d'une énonciation intervient le principe suivant:

"Where the utterance is defective if taken
literally, look for an utterance meaning
that differs from sentence meaning." (25)

Ce principe découle de la distinction entre s.m. et u.m. Par sou-

ci de simplicité, un auditeur cherche d'abord à comprendre une phrase en vertu de sa signification littérale; si cette interprétation s'avère être défectueuse, il tente alors de lui substituer un autre contenu sémantique. La caractéristique de l'énonciation métaphorique consiste précisément en ce que le s.m. est totalement évacué au profit du u.m. Cela représente, pour l'auditeur, une défectuosité par rapport à son utilisation "normale" du langage:

"The defects which cue the hearer may be obvious falsehood, semantic nonsense, violations of the rules of speech acts, or violations of conversational principles of communication." (26)

Le principe à la base de la reconnaissance d'une expression métaphorique, qui demande d'explorer des avenues autres que celle de la signification littérale, est donc mis en jeu eu égard, entre autres choses, à la connaissance par l'auditeur des règles des actes de langage et des principes conversationnels. C'est donc dès la première étape de la reconstruction rationnelle du processus de compréhension de la métaphore que Searle fait intervenir sa théorie des actes de langage qui ne contribue, dans son analyse des actes de langage indirects, qu'à l'identification de l'acte illocutionnaire primaire. Il est aussi à remarquer que les principes conversationnels, dans l'explication de la signification de la métaphore, occupent une position secondaire comparativement à la fonction centrale qu'ils remplissent, aux côtés de la théorie des actes de langage et de l'information factuelle, dans le compte rendu searlien de la

signification de l'acte de langage indirect.

Dans un deuxième temps, en vue de comprendre une métaphore, un auditeur recense les diverses significations possibles que l'énoncé peut porter en suivant le principe suivant:

"Try interpreting "S is P" to mean "S is like P" and to fill in the respects in which S is... being asserted to be like P looking for salient, well known and distinctive features of P things."
(27)

Ayant récusé la signification littérale d'un énoncé, l'auditeur cherche à en déterminer la signification de son expression par le locuteur. A cette fin, il passe en revue les différents aspects (ou propriétés) de l'élément littéralement prédicatif, le P, de l'énoncé. A ce stade, intervient l'information factuelle dont est muni l'auditeur. C'est, en effet, sur la base de sa connaissance antérieure de P que l'auditeur établit la liste de ses traits caractéristiques dont la somme constitue l'ensemble des valeurs sémantiques possibles de R.

A la troisième étape de sa démarche de compréhension de la métaphore, l'auditeur en restreint le nombre de significations possibles. Pour ce faire, il élimine les aspects de P qui ne peuvent être attribués à S et pour lesquels, par conséquent, R ne peut tenir lieu dans 'S is R'. Le principe suivi est alors le suivant:

"Go back to the S term and see which of the many candidates for the values of R are likely or even possible proprieties of S." (28)

L'information factuelle que possède l'auditeur est ici encore mise à contribution; il doit préalablement connaître S pour déterminer lesquels de ses aspects correspondent à ceux de P.

En bref, la métaphore se présente sous la forme de "S is P" mais signifie "S is R". La signification de l'expression métaphorique est à dégager de la correspondance entre P et R. C'est cette dernière qui constitue l'élément clé de la problématique du cas complexe d'énonciation significative de la métaphore; elle peut être établie au moyen de différents principes. Sans prétendre à l'exhaustivité, Searle fournit une liste de tels principes (où P est mis en relation avec R, compris comme un aspect de S):

"I (say) there (are) a variety of principles for computing R, given P, that is, a variety of principles according to which the utterance of P can call to mind the meaning R. I am sure I don't know all of the principles that do this, but here are some half a dozen for a start.

1. Things which are P are by definition R
(...)
2. Things which are P are contingently R.
(...)
3. Things which are P are often said or believed to be R, even where both speaker and hearer know that this is false.
(...)

4. Things which are P are not R, nor are they like R things, nor are they believed to be R, nonetheless it is a fact about our sensibility, whether culturally or naturally determined, that we just perceive a connection, so that utterance of "P" reminds us of R properties.

(...)

5. P things are not like R things, and are not believed to be like R things, nonetheless the conditions of being P is like the condition of being R.

(...)

6. There are cases where P and R are the same or similar in meaning but where one, usually P, is restricted in its application, and does not literally apply to S.

7. ... P and R may be associated by such relations as the part whole relation, the container and thing contained relation, and even the clothing and the wearer relation. In each case, the thing denoted by the P term must be distinctively connected with the thing denoted by the R term.

(...) (29)

Un auditeur réussit à repérer la signification des cas complexes d'énonciation de l'acte de langage indirect et de la métaphore en mettant en branle un semblable processus d'inférence. D'un point de vue théorique, Searle rend donc compte de leur signification par un même modèle d'analyse. C'est le même appareillage théorique qui, d'après lui, peut aussi expliquer la signification de l'expression ironique dont il apparente la forme à celle de la

métaphore parce que dans les deux cas, le locuteur ne signifie en aucune façon ce que les mots signifient littéralement:

"Stated very crudely, the mechanism by which irony works is that the utterance, if taken literally, is obviously inappropriate to the situation. Since it is grossly inappropriate, the hearer is compelled to reinterpret in such a way as to render it appropriate, and the most natural way to interpret it is as meaning the opposite of its literal form." (30)

C - La problématique du contexte d'énonciation et le point de vue illocutionnaire de Searle sur la signification

La présence d'un acte d'énonciation dans la répartition de sa théorie des actes de langage amène Searle à développer des considérations sur le contexte de production ou de profération du langage. Il arrive que les questions abordées à ce propos concernent directement la problématique de la signification; relativement à l'ordre contextuel, Searle présente une théorie de la signification littérale et des théories locales sur des cas complexes d'énonciation significative. Par ailleurs, une analyse des actes illocutionnaire et propositionnel l'avait conduit à défendre une théorie de la signification conçue comme intention de représentation d'un état de choses. Une question vient alors immédiatement à l'esprit: comment faut-il comprendre la ou les relation(s) entre T_2 et la théorie de la signification littérale et les théories locales des cas complexes d'énonciation significative? Cette question se déploie sur le fond plus large de la problématique du rapport entre signification et contexte.

1 - La théorie de la signification de Searle et sa thèse
de la relativité de la signification littérale

Outre la prise de position philosophique qu'en elle-même elle représente, la thèse de la relativité de la signification littérale de Searle exerce une fonction épistémologique eu égard à sa théorie des actes de langage en général et à T_2 en particulier.

En faisant valoir l'importance fondamentale de la dimension illocutionnaire dans la détermination de la signification langagière, Searle récuse, par le fait même, toute forme d'essentialisme du sens, idée généralement défendue dans les théories traditionnelles de la signification. Par ailleurs, la conception très forte qu'il a de la dimension illocutionnaire oblige Searle à considérer que la signification doit de quelque façon être assez consistante et, par là, échapper à un anti-essentialisme radical qui prétendrait que la signification est toute relative au contexte d'énonciation et qu'il n'existe pas de littéralité du sens. Une semblable thèse accorderait aux mots, aux phrases et aux énoncés autant de significations différentes que le nombre de contextes dans lesquels ils sont proférés.

La thèse des 'background assumptions' a pour effet de permettre à Searle de reconnaître une signification littérale aux éléments linguistiques en y faisant jouer un rôle au contexte qui ne soit pas surévalué. Les 'background assumptions' sont, en effet, déterminés de telle manière qu'ils ne sont jamais précisément et définitivement

spécifiables. De ce fait, le contexte intervient bien dans la détermination de la signification littérale des expressions langagières mais de façon théoriquement nulle; c'est-à-dire qu'il s'avère impossible de dire plus, à son propos, que ce que Searle nous dit des 'background assumptions': le contexte est réduit à une connaissance indéterminée et indéterminable du monde.

Une fois l'ordre contextuel ainsi écarté, il devient possible de déterminer la signification principalement par la dimension illocutionnaire, plus précisément par le couplage de la force illocutionnaire et du contenu propositionnel dont l'examen mène Searle à sa théorie de la signification la définissant par l'intention de représentation d'un état de choses. La consistance de la signification lui est ainsi conférée par la dimension illocutionnaire, non par la nature des mots ni par le contexte. La thèse des 'background assumptions' exerce en fait une fonction repoussoir à double sens qui crée une ouverture théorique que Searle s'empresse de faire occuper par la dimension illocutionnaire du langage.

Eu égard à la théorie searlienne de la signification littérale, T_2 peut prendre la forme suivante: sur la base de la signification littérale des éléments linguistiques fournie par les éléments d'ordre contextuel que sont les 'background assumptions', un locuteur a l'intention de représenter, selon divers modes illocutionnaires, un état de choses.

2 - La théorie de la signification de Searle et ses théories
locales des cas complexes d'énonciation significative

Il semble que Searle distingue deux dimensions ou niveaux de l'ordre contextuel qui, relativement à la signification, assument deux fonctions différentes. Il y aurait, d'un côté, les 'background assumptions' qui fondent la signification littérale mais ne peuvent faire l'objet d'une systématisation théorique et, de l'autre, un deuxième ensemble d'éléments contextuels qui contribuent au débordement du u.m. relativement au s.m. et qui, de ce fait, s'appliquent aux cas complexes d'énonciation significative. Searle se montre particulièrement laconique quand il présente cette distinction à propos de laquelle il dit simplement:

" ... in the account of how context plays a role in the production and comprehension of metaphorical utterances, indirect speech acts, ironical utterances, and conversational implications, we will need to distinguish the special role of the context of utterance in these cases from the role that background assumptions play in the interpretation of literal meaning." (31)

Dans les cas simples d'énonciation, c'est-à-dire quand le u.m. coïncide avec le s.m., les 'background assumptions' sont les seuls aspects d'ordre contextuel à intervenir; dans les cas complexes d'énonciation significative, s'ajoute la deuxième dimension contextuelle. Or, cet ensemble d'éléments relatifs à la situation d'énonciation est, dans les compte rendus searliens de l'acte de langage indirect

et de la métaphore, théoriquement pris en charge par le modèle d'analyse où ils sont représentés par les constituants de l'information que possèdent les interlocuteurs et les principes conversationnels qu'ils observent. Contrairement donc à son premier niveau des 'background assumptions', le contexte relativement aux cas complexes d'énonciation significative ne fait pas l'objet d'un constat d'échec théorique.

Par ailleurs, les théories de l'acte de langage indirect et de la métaphore de Searle consistent en des descriptions de processus de communication qui éclairent la non-coïncidence du u.m. et du s.m. Or, en vertu de T_2 , le phénomène de la communication n'est pas essentiel à la détermination de la signification dont le concept fondamental est la représentation. Si cela est, on peut penser que les théories locales de l'acte de langage indirect et de la métaphore de Searle, et, par extension, toute théorie semblable portant sur un cas complexe d'énonciation significative, ne constituent pas des théories au sens strict de la signification. Elles ont plutôt pour objectif de montrer comment peut être opéré un détournement sémantique d'une séquence verbale dont la signification de base est déjà déterminée et comment les interlocuteurs en saisissent les effets. En ce sens, les théories locales des cas complexes d'énonciation peuvent être considérées, en égard à T_2 qui est une théorie de la détermination de la signification, comme des théories de la compréhension de la signification.

Evidemment, les deux types de théorie, de la détermination de la signification et de sa compréhension, sont complémentaires: au compte

rendu de la nature de la signification peut et doit être adjointe, de façon à ce que soit fait le tour de la question, une description de la manière dont elle est appréhendée dans la relation communicative. Loin donc de se contredire ou même d'être développées parallèlement, T_2 et les théories searliennes locales de cas complexes d'énonciation significative sont complémentaires: il est à la fois concevable que la détermination de la signification de l'acte de langage indirect et de la métaphore relève de l'intention du locuteur de représenter un état de choses et que la compréhension de cette signification dépende du processus d'inférence suivi par l'auditeur constitué de sa connaissance du langage, de certains principes et de l'information qu'il possède relativement au contexte d'énonciation.

Le compte rendu qui précède de la configuration des rapports entre T_2 et les relations de Searle de la signification littérale et des cas complexes d'énonciation significative force au constat suivant: pour Searle, le contexte d'énonciation relativement à une systématisation théorique complète a bien quelque chose à voir avec la problématique de la signification, mais principalement dans sa compréhension et non pas dans sa détermination. Une première dimension de l'ordre contextuel, formée des 'background assumptions', intervient dans la signification littérale des éléments linguistiques; elle ne peut cependant faire l'objet d'une investigation conceptuelle complète. Il est, par ailleurs, possible de mener une analyse théorique du rôle que jouent les aspects

contextuels d'un deuxième niveau dans les cas complexes d'énonciation significative; la question alors étudiée n'est pas relative au problème de la nature de la signification langagière mais plutôt à celui de la compréhension communicative. (32)

NOTES (Chapitre huitième)

- (1) La nécessaire correspondance entre acte d'énonciation et contexte de la performance langagière n'est pas explicitement relevée dans Speech Acts ni dans les autres textes de Searle qui sont ici analysés. Elle est cependant très clairement exprimée dans Searle et Vanderveken (inédit: F.I.L.):

"... the utterance in different contexts of use of the same sentence can constitute the performance of illocutionary acts of different forces and different propositional contents. In that case, only the uttered expression is the same. Consider for example, different utterances of the English sentence ...: 'I shall come back in five minutes.' In one context of use of English, the utterance of that sentence can constitute an assertion, in another context of use, it can be a promise." Searle, Vanderveken, (inédit: F.I.L.), p. I, 12.

- (2) Searle (1975b), p. 59.
- (3) Searle (inédit: M.), p. 1.
- (4) Searle (1978a), p. 207.
- (5) Id., p. 207. Searle manifeste une très grande prudence dans la démonstration de sa théorie de la signification littérale; il prend constamment la peine de noter qu'elle vaut tout au moins généralement. C'est ainsi qu'il ne l'applique qu'aux seuls exemples dont il poursuit l'analyse. La portée de cette thèse vise quand même à l'universalité; ce n'est que par précaution heuristique que Searle n'ose pas, à ce stade de sa recherche, étendre son application à toute énonciation langagière. Il lui suffit, en fait, que dans quelques cas seulement elle soit vérifiée pour que soit admise son importance théorique et qu'elle lui serve à développer des considérations relatives au contexte d'énonciation qui soient conformes ou congruentes à sa théorie illocutionnaire. C'est la raison pour laquelle, sans nous attarder aux exemples analysés par Searle, nous rendons ici compte, dans sa généralité, de sa théorie de la signification littérale

et de sa thèse des 'background assumptions'.

Cette dernière expression présente des difficultés de traduction française très importantes; afin d'en préserver intégralement le sens, nous ne chercherons pas à en donner une version qui ne pourrait être qu'approximative et l'utiliserons donc elle-même.

- (6) "... the thesis of the relativity of meaning ..."
Searle (1978a) p. 220.
- (7) Id., p. 210.
- (8) Id., pp. 214-215.
- (9) Id., p. 214.
- (10) Id., p. 220.
- (11) Id., p. 220.
- (12) Searle (1975-b), p. 59.
- (13) Id., pp. 59-60.
- (14) Id., p. 62.
- (15) Id., pp. 60-61.
- (16) Id., pp. 73-74.
- (17) Id., p. 74.
- (18) Dans son analyse de l'acte de langage indirect, Searle ajoute cer-

taines considérations qui, bien qu'impertinentes à notre présent propos, valent la peine d'être simplement soulignées. Ainsi, il explique l'utilisation des actes de langage indirects en partie par un souci de politesse:

"The chief motivation -though not the only motivation- for using these indirect forms is politeness. Notice that, in the example just given, the Can you form is polite in at least two respects. Firstly, X (the speaker) does not presume to know about Y's (the hearer) abilities, as he would if he issued an imperative sentence; and, secondly, the form gives -or at least appears to give- Y the option of refusing, since a yes-no question allows no as a possible answer. Hence, compliance can be made to appear a free act rather than obeying a command." Searle (1975b) pp. 74-75.

Par ailleurs, Searle note également que le schéma d'inférence que suit l'auditeur en vue de repérer l'acte illocutionnaire primaire présenté sous la forme de l'acte illocutionnaire secondaire ne le conduit pas à une interprétation absolument sûre:

"Notice, also, that the conclusion is probabilistic. It is and ought to be." pp. 63-64.

(19) Searle (inédit: M.), p. 6.

(20) Id., p. 13.

(21) Id., p. 7.

(22) Id., p. 20.

(23) Id., p. 8.

(24) Id., pp. 20-21.

(25) Id., p. 22.

- (26) Id., p. 22.
- (27) Id., p. 22.
- (28) Id., p. 23.
- (29) Id., pp. 24-26.
- (30) Id., pp. 28-29.
- (31) Searle (1978a), p. 221.
- (32) On pourrait penser qu'en vertu de l'importance théorique que Searle accorde au contexte d'énonciation les thèses qu'il défend sur le langage et la signification se situent dans un prétendu courant pragmatique opposé à une perspective dite sémantique. Nous avons, par contre, déjà fait écho à la réticence de Searle à l'égard de la distinction morissienne en ces deux termes des domaines d'étude sur le langage. D'un point de vue extrêmement général, si, allant de soi que la recherche que Searle poursuit ne prend pas place dans le sillage de la sémantique traditionnelle, 'pragmatique' est un terme par lequel on veut simplement désigner une visée autre, les théories searliennes des actes de langage et de la signification appartiennent bien évidemment à la 'pragmatique'. Searle admet lui-même, qu'en ce sens tout négatif du mot, il participe à l'orientation qu'il dénote; ainsi, à propos de sa théorie de la métaphore, il affirme que les principes qui en font partie ...

"... are not included, or at least not entirely included, within a theory of semantic competence as traditionally conceived.¹
 ...

1. In that sense the principles are 'pragmatic'." Searle (inédit: M.), p. 3.

On remarquera l'emploi prudent des guillemets dans l'endossement que Searle fait du terme qualifiant les principes d'inférence. Presqu'à chaque fois

qu'il utilise le mot 'pragmatique', Searle le fait ainsi accompagner de ce signe orthographique. (En voici un second exemple: traitant de la connaissance du langage, il en distingue deux dimensions: "... we use independently motivated semantic and 'pragmatic' knowledge ..." Searle (1975c), p. 31.). Ce qui laisse supposer que le sens du mot est alors pour lui imprécis ou indéterminé.

Quand, d'autre part, Searle réfère à une 'théorie pragmatique', expression qui, malgré la permanence du recours aux guillemets, semble être munie d'un sens plus restreint et précis, c'est pour nettement en démarquer ses idées sur le langage. Ainsi, relativement à sa théorie de la signification littérale, il nous dit de la variation possible des 'background assumptions' qu'elle ...

"... has nothing to do with vagueness, indexicality, presupposition, ambiguity, or any other stocks in trade of contemporary 'semantic' and 'pragmatic' theory as these notions are traditionally conceived." Searle (1978a), p. 213.

Dans la mesure donc où 'pragmatique' tend à acquérir un sens autre que celui de son opposition à la sémantique, dans la mesure où le mot exprime une visée positive consistante, Searle manifeste une réserve certaine à lui faire qualifier sa philosophie du langage.

Il apparaît que, eu égard à la problématique de la signification, la distance que Searle instaure, de façon déclarée, entre ses propres conceptions et un point de vue pragmatique dépend de son traitement du contexte d'énonciation. Une thèse pragmatique relativement forte ferait valoir l'importance de l'ordre contextuel relativement à la signification des séquences langagières; elle reposerait sur la possibilité de donner une description, théoriquement complète, de l'implication d'éléments du contexte non seulement dans la compréhension mais aussi dans la détermination de la signification. Or, la position de Searle à propos de l'ordre contextuel a justement pour effet de nier cette possibilité; pour lui, dans la détermination du sens, le contexte ne peut faire l'objet d'une analyse théorique exhaustive.

CONCLUSION

Mettant de l'avant l'hypothèse que parler une langue c'est adopter une forme de comportement régie par des règles constitutives, Searle développe une théorie des actes de langage qui se veut aussi complète et cohérente que possible. L'établissement de cette conception d'ensemble du langage l'amène à adopter des vues toutes particulières sur la problématique de la signification.

D'un point de vue historique, le projet théorique searliens s'ancre dans celui d'Austin dont il cherche, du reste, à corriger les erreurs. Dans une perspective plus proprement théorique, l'entreprise de Searle ambitionne d'opérer un dépassement synthétique des orientations 'positiviste' et 'utiliste' qui, en opposition constante, se sont jusqu'à maintenant partagées les faveurs des philosophes du langage. Relativement à la problématique de la signification, cette présentation a pour objet d'unifier le champ de savoir qu'elle constitue: bien que ce soit sous des points de vue différents, il revient au même, d'après Searle, de chercher à déterminer la signification d'une séquence verbale ou l'acte de langage que son utilisation sert à performer.

Il apparaît que la position searlienne à propos de la signification puisse être exposée sous la double forme d'une thèse et d'une théorie.

De portée principalement heuristique, la thèse de Searle sur la signification peut être exprimée de deux façons. Dans une première formulation, très générale, il est spécifié que la signification d'une phrase et l'acte de langage qu'un locuteur performe au moyen de son énonciation sont intimement associés; qu'ils sont, en d'autres termes, fonctions l'un de l'autre. De façon beaucoup plus précise, la formulation spécifique de la thèse searlienne affirme que la signification d'un énoncé est donnée par le couplage de sa force illocutionnaire et de son contenu propositionnel.

Quant à elle, la théorie de la signification a pour tâche de donner une description conceptuelle de son objet. Après l'avoir fait dépendre, dans une première analyse (T_1), de l'intention du locuteur de produire un effet de compréhension chez son auditeur, Searle la détermine maintenant (T_2) par l'intention du locuteur de représenter un état de choses.

Nonobstant la difficulté posée par l'admission faite par Searle que des actes complets de langage peuvent ne pas avoir de contenu propositionnel qui conduit à un certain embarras relativement à sa conception globale de la signification, il semble bien que le couple formé de sa thèse et de sa théorie soit à la fois congruent avec sa théorie des actes de langage et en lui-même fécond en éclaircissements sur différents autres aspects de la problématique de la signification. C'est, en tout cas, en y prenant appui que Searle explore les problèmes de la signification littérale et des cas complexes d'énonciation significative que constituent l'acte de langage indirect et la métaphore .

En tenant compte de la complexité de la problématique de la signification et de la quantité assez impressionnante d'études monographiques que semble exiger son élucidation, il serait peut-être prudent de considérer que la thèse et la théorie de Searle sur la question constituent des prolégomènes à son investigation totale plutôt qu'un système achevé. Il resterait, en effet, à examiner comment elles traiteraient certains autres aspects de la problématique de la signification langagière, par exemple, celui de l'opacité référentielle.

Quant à lui, Searle cherche à l'heure actuelle, parallèlement à la poursuite de sa réflexion restreinte sur le langage, à jauger l'importance du concept d'intentionnalité, mis au jour dans son analyse de la signification, dans une théorie de l'action. Ce faisant, il contribue déjà à ce à quoi appelait initialement son hypothèse de base sur le langage : fonder la théorie du langage dans la théorie de l'action.

BIBLIOGRAPHIE

A- Textes de Searle

- (1957-58): "Russell's Objections to Frege's Theory of Sense and Reference", Analysis, 18, 137-143, repris in: Essays on Frege, E.D. Klemke (ed.), Urbana, Chicago and London: The University of Illinois Press, 1968, pp. 337-345.
- (1958) : "Proper Names", Mind, 67, 166-173. (Repris in: Philosophy and Ordinary Language, Charles E. Caton (ed.), Urbana, Chicago, London: The University of Illinois Press, 1970, pp. 154-161.)
- (1959a) : Problems Arising in the Theory of Meaning out of the Notions of Sense and Reference, D. Phil. Thesis, Oxford: University, 1959, 211 pp., (Ms D. Phil. d 2166).
- (1959b) : "On Determinables and Resemblance", Proceedings of the Aristotelian Society, volume supplémentaire, 1959, pp. 141-158.
- (1962) : "Meaning and Speech Acts", The Philosophical Review, 71, 423-432. (Repris, avec révisions et additions, in: Knowledge and Experience - Proceedings of the 1962 Oberlin Colloquium in Philosophy, C.D. Rollins (ed.), Pittsburgh: The University of Pittsburgh Press, 1966, pp. 28-42; accompagné de: Vendler, Zeno, "Comments", pp. 38-42; Benecerraf, Paul, "Comments", pp. 43-49; Searle, John R., "Rejoinders", pp. 50-54).
- (1964) : "How to Derive 'Ought' from 'Is'", The Philosophical Review, 73, 43-58. (Repris in: The Is/Ought Question, W. D. Hudson (ed.) London: Macmillan, 1969, 271 p. et in: Theories of Ethics, Phillipa Foot (ed.), Oxford: Oxford University Press, 1967, 188 p.)

- (1966) : "Review of 'Locutionary and Illocutionary Acts: A Main Theme in J. L. Austin's Philosophy' by Mats Furberg", The Philosophical Review, 75, 389-391.
- (1967a) : "Human Communication Theory and the Philosophy of Language: Some Remarks", Human Communication Theory, F. E. T. Dance (ed.), New York, Chicago, San Francisco, Toronto, London: Holt, Rinehart and Winston Inc., 1967, pp. 116-129.
- (1967b) : "Determinables and Determinates", The Encyclopedia of Philosophy, P. Edwards (ed.), New York: Macmillan Publ. Co. and The Free Press, vol. II, 1967, pp. 357-359.
- (1967c) : "Proper Names and Descriptions", The Encyclopedia of Philosophy, P. Edwards (ed.), New York: Macmillan Publ. Co. and The Free Press, vol. VI, 1967, pp. 487-491.
- (1967d) : "Strawson, Peter Frederick", The Encyclopedia of Philosophy, P. Edwards (ed.), New York: Macmillan Publ. Co. and The Free Press, vol. VIII, 1967, pp. 26-28.
- (1967e) : "Reply" (à Walter P. Metzger, "Essay"), Freedom and Order in the University, Samuel Gorovitz (ed.), Cleveland: The Press of Western Reserve University 1967, pp. 78-81 (avec une discussion entre Searle et Metzger, pp. 82-85).
- (1967f) : "Essay", Freedom and Order in the University, Samuel Gorovitz (ed.), Cleveland: The Press of Western Reserve University, 1967, pp. 89-104, (avec un "Reply" de Walter P. Metzger, pp. 104-108 et une discussion entre Searle et Metzger, pp. 108-124).
- (1968) : "Austin on Locutionary And Illocutionary Acts", The Philosophical Review, 77, 405-424; repris in: Essays on J. L. Austin, G. J. Warnock (ed.), Oxford: The Clarendon Press, 1973, pp. 141-159.
- (1969a) : Speech Acts - An Essay in the Philosophy of Language, Cambridge: Cambridge University Press, 1969, 203 pp.

- (1969b) : "Assertions and Aberrations", Symposium on J. L. Austin, K. T. Fann (ed.), New York: Humanities Press, 1969, pp. 205-218.
- (1970) : "A Foolproof Scenario for Student Revolts", The Radical Left; The Abuse of Discontent, W. P. Gerberding, D. E. Smith (eds.) Boston: Houghton, 1970, pp. 161-171. (Repris in: In Defense of Academic Freedom, S. Hook (ed.), New York: Pegasus, 1971, pp. 174-183.)
- (1971a) : "Introduction", The Philosophy of Language, John R. Searle (ed.), Oxford: Oxford University Press, 1971, pp. 1-12.
- (1971b) : "What is a Speech Act?", The Philosophy of Language, John R. Searle (ed.), Oxford: Oxford University Press, 1971, pp. 39-53.
- (1971c) : The Campus War - A Sympathetic Look at the University in Agony, New York: The World, 1971, 242 pp.
- (1971d) : "The Verification of Linguistic Characterisations", Philosophy and Linguistics, Colin Lyas (ed.), London and Basingstoke: Macmillan - St-Martin's Press, 1971, pp. 241-244.
- (1971e) : "The Problem of Proper Names", Semantics: An Interdisciplinary Reader in Philosophy, Linguistics and Psychology, D. Steinberg, L. A., Jakobovits (eds.), Cambridge: Cambridge University Press, 1971, pp. 134-141. Repris de Searle (1969a).)
- (1972) : "Chomsky's Revolution in Linguistics", The New York Review of Books, 1972; repris in: On Noam Chomsky: Critical Essays, Gilbert Harman (ed.), Gordon City, New York: Anchor Press - Doubleday, 1974, pp. 2-33.
- (1974) : "The Role of the Faculty", The Idea of a Modern University, S. Hook, P. Kurtz, M. Todorovich (eds.), Buffalo: Prometheus Books, 1974, pp. 147-156.
- (1974-75): "The Logical Status of Fictional Discourse", New Literary History, 6, 319-332.

- (1975a) : "A Taxonomy of Illocutionary Acts", Minnesota Studies in the Philosophy of Language, vol. 6, K. Gunderson (ed.), Minneapolis: The University of Minnesota Press, 1975, pp. 344-369. (Repris avec modifications, sous le titre "A Classification of Illocutionary Acts", in: Language and Society, 5, 1976, 1-23; et Proceedings of the Texas Conference on Performatives, Presuppositions and Implications, Andy Rogers, Bob Walls, John P. Murphy (eds.), Arlington, Virginia: Center for Applied Linguistics, 1977, pp. 27-45.)
- (1975b) : "Indirect Speech Acts", Syntax and Semantics, vol. 3: Speech Acts, Jerry L. Morgan, P. Cole (eds.), New York, San Francisco, London: Seminar Press, 1975, pp. 59-82.
- (1975c) : "Speech Acts and Recent Linguistics", Developmental Psycholinguistics and Communication Disorders - Annals of the New York Academy of Sciences, vol. 263, Doris Aaronson, Robert W. Rieber (eds.), New York: The New York Academy of Sciences, 1975, pp. 31-38.
- (1975d) : "The grammar of Dissent" (compte rendu de: Robinson, Ian, The New Grammarian's Funeral - A Critique of Noam Chomsky's Linguistics), Times Literary Supplement, 21 novembre 1975, p. 1372.
- (1975e) : "Two Concepts of Academic Freedom", The Concept of Academic Freedom, E.L. Pincoffs (ed.), Texas: The University of Texas Press, 1975, pp. 86-96.
- (1976a) : "The Rules of the Language Game" (compte rendu de: Chomsky Noam, Reflections on Language), Times Literary Supplement, 10 septembre 1976, pp. 1118-1120.
- (1976b) : "Review of 'Toward a Linguistic Theory of Speech Acts' by Jerrold M. Sadock", Language, 52, 966-971.
- (1977a) : "Reiterating the Differences: a Reply to Derrida", Glyph I; Johns Hopkins Textual Studies, Samuel Weber, Henry Sussman (eds.), Baltimore: The Johns Hopkins University Press, 1977, pp. 198-208

- (1977b) : (avec Stuart Hampshire) "Sobre Libertad Humana Y Libertad Academica", Teorema, 7, 359-368.
- (1978a) : "Literal Meaning", Erkenntnis, 13, 207-224.
- (1978b) : "A More Balanced View", The University and the State: What Role for Government in Higher Education, S. Hook, P.W. Kurtz, M. Todorovich (eds.). Buffalo: Prometheus Books 1978, pp. 205-213.
- (1979) : "What is an Intentional State?", Mind, 88, 74-92.

- Textes inédits de Searle cités:

(M) : "Metaphor", 31 p.

(M.C.R.) : "Meaning, Communication, and Representation, 24 p.

Searle et Vanderveken (inédit: F.I.L.): Foundations of Illocutionary Logic

B- Autres textes cités

- Alston (1967) : "Language, Philosophy of", The Encyclopedia of Philosophy, P. Edwards (ed.), New York: Macmillan Publ. Co. and The Free Press, vol. 4, pp. 386-390.
- Austin (1956-57) : "A Plea for Excuses", Proceedings of the Aristotelian Society, 1956-57, pp. ?, repris in: Philosophical Papers, London, Oxford, New York: Oxford University Press, 2^e édition (paperback), 1976 (1961), pp. 175-204.
- Austin (1962) : How To Do Things With Words, Marina Sbisa, J. O. Urmson (eds.): Cambridge: Harvard University Press, 2^e édition (2^e impression), 1977 (1962), 168 p.
- Benveniste (1963) : "La Philosophie Analytique et le Langage", Les Etudes Philosophiques, 1, 1963; repris in: Problèmes de Linguistique Générale, Paris: Gallimard, coll.: Tél, 1976 (1966), pp. 267-276.
- Cavell (1958) : "Must we Mean what we Say?", Inquiry, 1, 1958, 172-212.
- Chomsky (1965) : Aspects de la théorie syntaxique, Paris: Le Seuil, 2^e édition, 1975 (1965), 284 p.
- Chomsky (1975) : Réflexions sur le Langage, Paris: Maspéro, 1977 (1975), 283 p.
- Cohen (1964) : "Do Illocutionary Forces Exist?", Philosophical Quarterly, 14, 118-137.

- Derrida (1973) : "Signature Événement Contexte", La Communication - Actes du XV^e Congrès de l'Association des Sociétés de Philosophie de Langue Française, Université de Montréal 1971, Tome I, Montréal: Editions Montmorency, 1973, pp. 49-76.
- Forguson (1973) : "Locutionary and Illocutionary Acts", Essays on J. L. Austin, G. J. Warnock (ed.), Oxford: The Clarendon Press, pp. 160-185.
- Frege (1918-19) : "La Pensée", Ecrits Logiques et Philosophiques, Paris: Le Seuil, 1971 (1918-19), pp. 170-195.
- Gochet (1967) : "Performatif et Force Illocutionnaire", Logique et Analyse, 1967, 155-172.
- Grice (1957) : "Meaning", The Philosophical Review, 66, 377-388; repris in: Semantics: An Interdisciplinary Reader in Philosophy, Linguistics and Psychology, D. Steinberg, L. A. Jakobovits (eds.), Cambridge: Cambridge University Press, 1971, pp. 53-59.
- Grice et Strawson (1956) : "In Defense of a Dogma", The Philosophical Review, 65, 141-158; repris in: Readings in the Philosophy of Language, Jay F. Rosenberg, Charles Travis (eds.), New Jersey: Prentice-Hall, Englewood Cliffs, 1971, pp. 81-94.
- Hare (1952) : The Language of Morals, London, New York: Oxford University Press, Paperbacks ed., 1972 (1952), 202 p.
- Hare (1970) : "Meaning and Speech Acts", The Philosophical Review, 79, 3-24; repris in Practical Inferences, London and Basingstoke: Macmillan Publ. Co., 1971, pp. 74-93.
- Hare (1971) : "Austin's Distinction between Locutionary and Illocutionary Acts", Practical Inferences, London and Basingstoke: Macmillan Publ. Co., 1971, pp. 100-114.

- Katz (1966) : La Philosophie du Langage, Paris: Payot, 1971 (1966), 268 p.
- Morris (1938) : "Foundations of the Theory of Signs", Foundations of the Unity of Science - Toward an International Encyclopedia of Unified Science, vol. 1, no. 2, Chicago, London: The University of Chicago Press, 1971 (1938), pp. 77-137.
- Quine (1951) : "Two Dogmas of Empiricism", The Philosophical Review, 60; repris in: Readings in the Philosophy of Language, Jay F. Rosenberg, Charles Travis (eds.), New Jersey: Prentice-Hall, Englewood Cliffs, 1971, pp. 63-81.
- Saussure (1916) : Cours de Linguistique Générale, Charles Bally, Albert Sechehaye (eds.), Paris: Payot, 1960 (1916), 331 p.
- White (1969) : "Mentioning the Unmentionable", Symposium on J. L. Austin, K. T. Fann (ed.), New York: Humanities Press, 1969, pp. 219-225.
- Wittgenstein (1953): Philosophical Investigations, Oxford: Basil Blackwell, Paperbacks ed., 1976 (1953), 250. p.
- XXX, Grammaire Larousse du Français Contemporain, Paris - Librairie Larousse, 1974 (1964), 495 p.